

OEUVRES COMIQUES

GALANTES ET LITTÉRAIRES

DE

CYRANO DE BERGERAC

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET PUBLIÉE AVEC DES NOTES

par

P. L. JACOB

BIBLIOPHILE



PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4-G, RUE VOLTAIRE, 4-G

1858

Août 2013

CYRANO DE BERGERAC
LETTRES DIVERSES, SATIRIQUES
ET AMOUREUSES

Texte issu d'une numérisation
en "mode image" du site GALLICA

(<http://gallica.bnf.fr>)

Éditions Adolphe Delahays – Paris - 1858

Lettres diverses

| | | | |
|------|-------|-------|------|
| I | II | III | IV |
| V | VI | VII | VIII |
| IX | X | XI | XII |
| XIII | XIV | XV | XVI |
| XVII | XVIII | XIX | XX |
| XXI | XXII | XXIII | XXIV |

Lettres satiriques

| | | | |
|------|-------|-----|------|
| I | II | III | IV |
| V | VI | VII | VIII |
| IX | X | XI | XII |
| XIII | XIV | XV | XVI |
| XVII | XVIII | XIX | |

Lettres amoureuses

| | | | |
|------|-----|-----|------|
| I | II | III | IV |
| V | VI | VII | VIII |
| IX | X | XI | XII |
| XIII | XIV | | |

A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ARPAJON

MONSEIGNEUR,

Ce livre ne contient presque qu'un ramas confus des premiers caprices, ou, pour mieux dire, des premières folies de ma jeunesse ; j'avoue même que j'ai quelque honte de l'avouer dans un âge plus avancé : et cependant, Monseigneur, je ne laisse pas de vous le dédier avec tous ses défauts, et de vous supplier de trouver bon qu'il voie le monde sous votre glorieuse protection. Que direz-vous, Monseigneur, d'un procédé si étrange ? Vous croirez peut-être que c'est manquer de respect pour vous, que de vous offrir une chose que je méprise moi-même, et de mettre votre Nom illustre à la tête d'un ouvrage, où j'ai bien de la répugnance de voir le mien ? J'espère néanmoins, Monseigneur, que mon respect et mon zèle vous seront trop connus, pour attribuer la liberté que je prends à une cause qui me serait si désavantageuse. Il y a près d'un an que je me donnai à Vous ; et depuis cet heureux moment, tenant pour perdu tout le temps de ma vie que j'ai passé ailleurs qu'à votre service, et ne me contentant pas de vous avoir dévoué tout ce qui m'en reste, j'ai tâché de réparer cette perte, en vous en consacrant encore les commencements ; et, parce que le passé ne se peut rappeler pour vous être offert, vous présenter au moins tout ce qui m'en demeure, et faire en sorte, par ce moyen, que, n'ayant pas eu l'honneur d'être à Vous toute ma vie, toute ma vie ne laisse pas en quelque façon d'avoir été pour Vous. D'ailleurs, Monseigneur, vous savez que de toutes les offrandes qui se présentaient à Dieu dans l'ancienne Loi, il n'en avait point de si agréables que celles qui se faisaient des premiers fruits, quoiqu'ils ne soient point ordinairement les meilleurs ; et, s'il est permis d'ajouter une chose profane en suite d'une si sainte, vous n'ignorez pas non plus que les Athéniens ne pensaient pas pouvoir faire de présent plus agréable à Apollon, qu'en envoyant leur première chevelure à son temple de Delphes, et lui présentant ces

premières productions de leur cerveau. C'est ce qui me fait espérer, Monseigneur, que vous ne refuserez pas l'offrande que je vous fais de cet ouvrage, et que vous ne trouverez pas mauvais que je me dise, aussi bien au commencement de ces Lettres, qu'au commencement de l'Agrippine,

Monseigneur.

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur,

DE CYRANO BERGERAC.

LETTRES DIVERSES

I - CONTRE L'HIVER

A MONSIEUR LEBRET
Avocat au Conseil

MONSIEUR,

C'est à ce coup que l'Hiver a noué l'aiguillette à la Terre ; il a rendu la matière impuissante, et l'esprit même, pour être incorporel, n'est pas en sûreté contre sa tyrannie. Mon âme a tellement reculé sur elle-même, qu'en quelque endroit aujourd'hui que je me touche, il s'en faut plus de quatre doigts que je n'atteigne où je suis : je me tâte sans me sentir, et le fer aurait ouvert cent portes à ma vie, avant que de frapper à celle de la douleur. Enfin, nous voilà presque paralytiques, et cependant, pour creuser sur nous une plaie dans une blessure, Dieu n'a créé qu'un baume à notre mal ; encore, le Médecin qui le porte ne saurait arriver chez nous, qu'après avoir délogé de six maisons. Ce paresseux est le Soleil. Vous voyez comme il marche à petites journées : il se met en chemin à huit heures, prend gîte à quatre. Je crois qu'à mon exemple il trouve qu'il fait trop froid pour se lever si matin ; mais Dieu veuille que ce soit seulement la paresse qui le retienne, et non pas le dépit ; car il me semble que depuis plusieurs mois il nous regarde de travers. Pour moi, je n'en puis deviner la cause, si ce n'est qu'ayant vu la terre endurcie par la gelée, il n'ose plus monter si haut, de peur de blesser ses rayons en les précipitant. Ainsi, nous ne sommes pas prêts de nous venger des outrages que la saison nous fait ; il ne sert quasi rien au feu de s'échauffer contre elle : sa rage n'aboutit (après avoir bien pétillé) qu'à le contraindre à se dévorer soi-même plus vite. Nous avons beau prendre le bouclier, l'Hiver est une mort de six mois, répandue sur tout un côté de cette boule, que nous ne saurions éviter ; c'est une courte vieillesse des choses animées ; c'est un être qui n'a point d'action, et qui, cependant (tout braves que nous soyons), ne nous approche jamais sans nous faire trembler. Notre corps,

poreux, délicat, étendu, se ramasse, s'endurcit, et s'empresse à fermer ses avenues, à barricader un million d'invisibles portes, et à les couvrir de petites montagnes : il se meut, s'agite, se débat, et dit pour excuse, en rougissant, que ces frémissements sont des sorties qu'il fait, à dessein de repousser l'ennemi qui gagne ses dehors. Enfin, ce n'est pas merveille que nous subissions le destin de tous les vivants. Mais le barbare ne s'est pas contenté d'avoir ôté la langue à nos oiseaux, d'avoir déshabillé nos arbres, d'avoir coupé les cheveux à Cérès, et d'avoir mis notre grand'mère (la Terre) toute nue : afin que nous ne puissions nous sauver par eau dans un climat plus doux, il les a renfermées sous des murailles de diamant ; et de peur même que les rivières n'excitassent par leur mouvement quelque chaleur qui nous pût soulager, il les a clouées contre leur lit. Mais il fait encore bien pis ; car, pour nous effrayer par l'image même des prodiges qu'il invente à notre destruction, il nous fait prendre la glace pour une lumière endurcie, un jour pétrifié, un solide néant, ou quelque monstre épouvantable, dont le corps n'est qu'un œil. La Seine, au commencement effrayée des larmes du ciel, s'en troubla, et, appréhendant une suite plus funeste à la fortune de ses habitants, elle s'est raidie contre le poids qui l'entraîne, s'est suspendue et s'est liée elle-même pour s'arrêter, afin d'être toujours présente aux besoins que nous pourrions avoir d'elle. Les hommes, épouvantés à leur tour des prodiges de cette effroyable saison, en tirent des présages proportionnés à leur crainte : s'il neige, ils s'imaginent que c'est peut-être au firmament le chemin de lait (voie lactée) qui se dissout ; que cette perte fait de rage écumer le ciel, et que la terre, tremblant pour ses enfants, en blanchit de frayeur. Ils se figurent que l'univers est une tarte que l'Hiver, ce grand monstre, sucre pour l'avalier ; que peut-être la neige est l'écume des plantes qui meurent enragées, et que les vents, qui soufflent tant de froid, sont les derniers soupirs de la Nature agonisante. Moi-même, qui n'explique guère les choses qu'en ma faveur, et qui dans une autre saison me serais persuadé que la neige est le lait végétatif que les astres font téter aux plantes ou les miettes qui tombent, après Grâces, de la table des Dieux, me laissant emporter au torrent de l'exemple, s'il grêle, je m'écrie : « Quels maux nous sont réservés, puisque le ciel innocent est réduit à pisser la gravelle ? » Si je veux définir ces vents glacés, tellement

solides, qu'ils renversent des tours, et tellement déliés, qu'on ne les voit point, je ne saurais soupçonner ce que c'est, sinon une bruine de diables échappés, qui, s'étant morfondus sous terre, courent ici pour s'échauffer. Tout ce qui me représente l'Hiver me fait peur : je ne saurais supporter un miroir, à cause de sa glace ; je fuis les petits Médecins, parce qu'on les nomme des *Médecins de neige* (*médecins de rien*) ; et je puis convaincre le froid de quantité de meurtres, sur ce que dans toutes les maisons de Paris on rencontre fort peu de gelée, qu'on n'y trouve un malade auprès. En vérité, Monsieur, je ne pense pas que la Saint-Jean me guérisse entièrement des maux de Noël, quand je songe qu'il me faudra voir encore, aux fenêtres, de grandes vitres qui ne seront autre chose que des tapisseries de glaçons endurcis au feu. Oui, cet impitoyable m'a mis en si mauvaise humeur, que le hâle du mois d'août ne me purgera peut-être pas du flegme de janvier ; la moindre chaleur me fera dire que l'Hiver est le frisson de la Nature, et que l'Été en est la fièvre ; car jugez si je me plains à tort, et si les morfondus, malgré l'humeur libérale de cette saison qui leur donne autant de perles que de roupies, ne me prendront pas pour un Hercule qui poursuit ce monstre leur ennemi ? Quelles rigueurs n'exerce-t-il point en tous lieux ? Là, sous le robinet d'une fontaine, le gelé porteur d'eau contraint son cœur, en soufflant, de rendre à ses mains la vie qu'il leur avait dérobée ! Là, contre le pavé, le soulier du marcheur fait plus de bruit qu'à l'ordinaire, parce qu'il a des cloches aux pieds ! Là, l'écolier fripon, une pelote de neige entre les doigts, attend au passage son compagnon pour lui noyer le visage dans un morceau de rivière ; enfin, de quelque côté que je me tourne, la gelée est si grande, que tout se prend jusques aux manteaux. A dix heures du soir, le filou morfondu, sous un auvent, grelotte, et se console, lorsqu'il regarde le premier passant, comme un tailleur qui lui apporte son habit. Lorsqu'il prendra fantaisie à l'Hiver, ce vieil endurci, d'aller à confesse, voilà, Monsieur, l'examen de sa conscience, à un péché près, car c'est un cas réservé, dont il n'aura jamais l'absolution. Vous-même jugez s'il est pardonnable : il me vient d'engourdir les doigts, afin de vous persuader que je suis un froid ami, puisque je tremble, quand il est question de me dire,

Monsieur,

Votre serviteur,
B.

II - POUR LE PRINTEMPS

AU MÊME

MONSIEUR,

Ne pleurez plus, le beau temps est revenu, le soleil s'est réconcilié avec les hommes, et sa chaleur a fait trouver des jambes à l'Hiver, tout engourdi qu'il fût ; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il en fallait pour fuir, et cependant ces longues nuits, qui semblaient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que, pour être dans l'obscurité, elles n'osaient courir à tâtons) sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam (La Genèse dit que l'Éternel fit tomber un profond sommeil sur Adam, qu'il venait de créer, et lui enleva une côte avec laquelle il créa la femme) ; l'air, naguère si condensé par la gelée, que les oiseaux n'y trouvaient point de place, semble n'être aujourd'hui qu'un grand espace imaginaire, où ces musiciens, à peine soutenus de notre pensée, paraissent au ciel de petits mondes balancés par leur propre centre : le serein n'enrhumait pas au pays d'où ils viennent, car ils font ici beau bruit. O Dieux ! quel tintamarre ! Sans doute ils sont en procès pour le partage des terres, dont l'Hiver, par sa mort les a faits héritiers. Ce vieux jaloux, non content d'avoir bouclé presque tous les animaux, avait gelé jusqu'aux rivières, afin qu'elles ne produisissent pas même des images. Il avait malicieusement tourné la glace de ses miroirs qui coulent, du côté du vif-argent, et ils y seraient encore, si le Printemps à son retour ne les eût renversés. Aujourd'hui le bétail s'y regarde nager, en courant ; la linotte et le pinson s'y reproduisent, sans perdre leur unité ; s'y ressuscitent, sans mourir, et s'étonnent qu'un nid si froid leur fasse éclore, en un moment, des petits aussi grands qu'eux-mêmes. Enfin, nous tenons la Terre en bonne humeur, nous n'avons dorénavant qu'à bien ménager ses bonnes grâces. A la vérité, dépitée de s'être vue au pillage de cet Automne, elle s'était tellement endurcie contre nous avec les forces que lui prêta l'Hiver, que si le Ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fût jamais

attendrie : mais, Dieu merci, elle ne se souvient plus de nos larcins ; toute son attention n'est aujourd'hui qu'à méditer quelque fruit nouveau ; elle se couvre d'herbe molle, afin d'être plus douce à nos pieds ; elle n'envoie rien sur nos tables, qui ne regorge de son lait ; si elle nous offre des chenilles, c'est en guise de vers à soie sauvages, et les hannetons sont de petits oiseaux, qui montrent qu'elle a eu soin d'inventer jusqu'à des jouets à nos enfants : elle s'étonne elle-même de sa richesse, elle s' imagine à peine être la mère de tout ce qu'elle produit ; et, grosse de quinze jours, elle avorte de mille sortes d'insectes, parce que, ne pouvant toute seule goûter tant de plaisirs, elle ébauche des enfants à la hâte, pour avoir à qui faire du bien. Ne semble-t-il pas, en attachant aux branches de nos forêts des feuilles si touffues, que, pour nous faire rire, elle se soit engagée à porter un pré sur un arbre ? Mais, parce qu'elle sait que les contentements excessifs sont préjudiciables, elle force en cette saison les fèves de fleurir pour modérer notre joie, par la crainte de devenir fous (c'est un préjugé populaire très ancien, qui rattache la folie à la floraison des fèves) ; c'est le seul mauvais présage qu'elle n'ait point chassé de dessus l'hémisphère. Partout on voit la Nature accoucher, et ses enfants, à mesure qu'ils naissent, jouer dans leur berceau. Considérez le zéphyr qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant : comme il agite les blés et les caresse ! Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la Terre, et que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler ? Je pense même que le Soleil fait l'amour à cette saison, car j'ai remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire, il s'en approche toujours. Ces insolents aquilons qui nous bravaient en l'absence de ce Dieu de tranquillité, surpris de sa venue, s'unissent à ses rayons pour obtenir la paix par leurs caresses ; et les plus coupables se cachent dans les atomes et se tiennent cois sans bouger, de peur d'en être reconnus : tout ce qui ne peut nuire par sa vie, est en pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à notre âme qui ne se répande plus loin que sa prison, afin de montrer qu'elle n'en est pas contenue. Je pense que la Nature est aux noces : on ne voit que danses, que concerts, que festins, et qui voudrait chercher dispute, n'aurait pas le contentement d'en trouver, sinon de celles qui pour la beauté surviennent entre les fleurs. Là, possible, au sortir du combat, un œillet tout sanglant tombe de lassitude : là, un bouton de rose, enflé du mauvais succès de son

antagoniste, s'épanouit de joie : là, le lis, ce colosse entre les fleurs, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre (allusion aux trois fleurs de lis des armes de France), s'élève sur ses compagnes, les regarde de haut en bas, et fait devant soi prosterner la violette, qui, jalouse et fâchée de ne pas monter aussi haut, redouble ses odeurs, afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux lui refusent ; là, le gazon de thym s'agenouille humblement devant la tulipe, à cause qu'elle porte un calice ; là, d'un autre côté, la terre, dépitée que les arbres portent si haut et si loin d'elle les bouquets dont elle les a couronnés, refuse de leur envoyer des fruits, qu'ils ne lui aient redonné ses fleurs. Cependant je ne trouve pas, pour ces disputes, que le Printemps en soit moins agréable ; Mathieu Gareau (nom de paysan devenu synonyme de *bon gars*, *bon compagnon*) saute de tout son cœur au brouet de sa tante ; le plus mauvais garçon du village jure par sa fi, qu'il fera cette année grand'peur au papegai (oiseau de carton ou de bois utilisé au tir à l'arc) ; le vigneron, appuyé sur son échelas, rit dans sa barbe, à mesure qu'il voit pleurer sa vigne. Enfin, l'exemple de la Nature me persuade si bien le plaisir, que, toute sujétion étant douloureuse, je suis presque à regret,

Monsieur,

Votre serviteur.

III - POUR L'ÉTÉ

AU MÊME

MONSIEUR,

Que ne diriez-vous point du Soleil, s'il vous avait rôti vous-même, puisque vous vous plaignez de lui, lorsqu'il hâte l'assaisonnement de vos viandes ? De toute la terre, il n'a fait qu'une grande marmite ; il a dessous attisé l'enfer, pour la faire bouillir ; il a disposé les vents tout autour, comme des soufflets, afin de l'empêcher de s'éteindre, et, lorsqu'il rallume le feu de votre cuisine, vous vous en formalisez ! Il échauffe les eaux, il les distille, il les rectifie, de peur que leur crudité ne vous nuise, et vous lui chantez pouille, pendant même qu'il boit à votre santé ! Pour moi, je ne sais pas en quelle posture dorénavant se pourra mettre ce pauvre Dieu, pour être à notre gré. Il envoie à notre lever les oiseaux nous donner la musique ; il échauffe nos bains, et ne nous y invite point, qu'il n'en ait essayé le péril en s'y plongeant le premier. Que pouvait-il ajouter à tant d'honneur, sinon de manger à notre table ? Mais jugez ce qu'il demande, quand il n'est jamais plus proche de nos maisons, qu'à midi. Plaignez-vous, Monsieur, après cela, qu'il dessèche l'humeur des rivières. Hélas ! sans cette attraction, que serions-nous devenus ? Les fleuves, les lacs, les fontaines, ont sucé toute l'eau qui rendait la terre féconde, et l'on se fâche qu'au hasard d'en faire gagner l'hydropisie à la moyenne région, il prenne la charge de la repuiser, et de promener par le Ciel les nues, ces grands arrosoirs, dont il éteint la soif de nos campagnes altérées, encore dans une saison où il est si fort épris de notre beauté, qu'il nous veut voir tous nus. J'ai bien de la peine à m'imaginer, s'il n'attirait à soi beaucoup d'eau pour y mouiller et rafraîchir ses rayons, comme il nous baiserait sans nous brûler ; mais, quoi qu'on dise, nous en avons toujours de reste ; car, au temps même que la canicule, par son ardeur, ne nous en laisse précisément que pour la nécessité, n'a-t-il pas soin de

faire enrager les chiens, de peur qu'ils n'en boivent ? Vous fulminez encore contre lui, sur ce qu'il dérobe, dites-vous, jusques à nos ombres : il nous les ôte, je l'avoue, et il n'a garde de les laisser auprès de nous, voyant qu'à toute heure elles se divertissent à nous effrayer ; voyez comme il monte au plus haut de notre horizon, pour les mettre à nos pieds, et pour les recogner sous terre, d'où elles sont parties ! Quelque haine cependant qu'il leur porte, quelque proche de leur fin qu'elles se trouvent, il leur donne la vie, quand nous nous mettons entre deux ; c'est pourquoi ces filles de la nuit courent tout à l'entour de nous, pour se tenir à couvert des armes du Soleil ; sachant bien qu'il aimera mieux s'abstenir de la victoire, que de se résoudre à les tuer au travers de nos corps. Ce n'est pas que durant toute l'année il ne soit pour nous tout en feu ; et il le montre assez, n'en reposant ni nuit ni jour. Mais, en été, toutefois, sa passion devient bien autre : il brûle, il court, il semble dévaler de son cercle ; et, se voulant jeter à notre cou, il en tombe si près, que, pour légère que soit l'essence d'un Dieu, la moitié des hommes dégoutte de sueur en le portant. Nous ne laissons pas toutefois de nous affliger, quand il nous quitte ; les nuits même, sympathisant à sa complexion, deviennent claires et chaudes, à cause qu'à son départ il a laissé sur l'horizon une partie de son équipage, comme ayant à y revenir bientôt. Le mois de Mai véritablement germe les fruits, les noue et les grossit ; mais il leur laisse une âpreté mortelle qui nous étranglerait, si celui de Juin n'y passait du sucre. Possible, m'objectera-t-on, que, par ses chaleurs excessives, il met les herbes en cendre, et qu'ensuite il fait couler dessus des orages de pluie ; mais pensez-vous qu'il ait grand tort, nous voyant tout salis du hâle, de nous mettre à la lessive ? Et je veux qu'il fût brûlant, jusqu'à nous consumer, ce serait au moins une marque de notre paix avec Dieu, puisque autrefois chez son peuple il ne faisait descendre le feu du Ciel que sur les victimes purifiées. Encore, s'il nous voulait brûler, il n'enverrait pas la rosée pour nous rafraîchir, cette belle rosée qui nous fait croire par ses infinies gouttes de lumière, que le flambeau du monde est en poudre dedans nos prés ; qu'un million de petits Cieux sont tombés sur la terre, ou que c'est l'âme de l'Univers, qui, ne sachant quel honneur rendre à son père, sort au-devant de lui, et le va recevoir jusque sur la pointe des herbes. Les villageois

s'imaginent, tantôt que ce sont des poux d'argent tombés au matin de la tête du Soleil qui se peigne ; tantôt la sueur de l'air corrompue par le chaud, où des vers luisants se sont mis ; tantôt la salive des astres qui leur tombe de la bouche en dormant ; mais enfin, quoi que ce puisse être, il n'importe : fussent les larmes de l'Aurore, elle s'afflige de trop bonne grâce pour ne nous en pas réjouir ; et puis, c'est le temps où la Nature nous met à même ses trésors. Le Soleil en personne assiste aux couches de Cérès, et chaque épi de blé paraît une boulangerie de petits pains de lait, qu'il a pris la peine de cuire. Que si quelques-uns se plaignent que sa trop longue demeure avec nous jaunit les feuilles après les fruits, qu'ils sachent que ce Monarque des étoiles en use ainsi pour composer de notre climat le jardin des Hespérides, en attachant aux arbres des feuilles d'or aussi bien que des fruits. Toutefois, il a beau dans son zodiaque s'échauffer avec le Lion, il n'aura pas demeuré vingt-quatre heures chez la Vierge, qu'il lui fera les doux yeux ; il deviendra tous les jours plus froid, et enfin, quelque nom de pucelle qu'il laisse à la pauvre fille, il sortira de son lit tellement énervé, que six mois à peine le guériront de cette impuissance. Oh ! que j'ai cependant peur de voir croître l'Été, parce que j'ai peur de le voir diminuer ! C'est lui qui débarrasse l'eau, le bois, le métal, l'herbe, la pierre, et tous les corps différents, que la gelée avait fait venir aux prises ; il apaise leurs froideurs, il démêle leurs antipathies, il moyenne entre eux un échange de prisonniers, il reconduit paisiblement chacun chez soi ; et, pour vous montrer qu'il sépare les natures les plus jointes, c'est que, n'étant vous et moi qu'une même chose, je ne laisse pas aujourd'hui de me considérer séparément de vous, pour éviter l'impertinence qu'il y aurait de me mander à moi-même : Je suis,

Monsieur,
Votre serviteur.

IV - CONTRE L'AUTOMNE

AU MÊME

MONSIEUR,

Il me semble que j'aurais maintenant bien du plaisir à pester contre l'Automne, si je ne craignais de fâcher le tonnerre, lui qui, non content de nous tuer, n'est pas satisfait s'il n'assemble trois bourreaux différents dans une mort, et s'il ne nous massacre tout à la fois par les yeux, par les oreilles, et par le toucher : c'est-à-dire par l'éclair, le tonnerre et le carreau. L'éclair s'allume pour éteindre notre vue à force de lumière, et, précipitant nos paupières sur nos prunelles, il nous fait passer, de deux petites nuits, de la largeur d'un double (petite valeur de cuivre valant six deniers), dans une autre aussi grande que l'Univers. L'air, en s'agitant, enflamme ses apostumes ; en quelque part que nous tournions la vue, un nuage sanglant semble avoir déplié, entre nous et le jour, une tenture de gris brun, doublée de taffetas cramoisi ; le foudre, engendré dans la nue, crève le ventre de sa mère, et la nue grosse, en travail, s'en délivre avec tant de bruit, que les roches les plus sauvages s'ouvrent aux cris de cet accouchement. Il ne sera pourtant pas dit que cette orgueilleuse saison me parle si haut, et que je n'ose lui répondre : cette insolente, aux crimes de laquelle il ne manquait plus que de faire imputer à son Créateur les vices de la Nature. Mais quand l'injustice de cent mille coups de tonnerre serait une production de la Sagesse inscrutable de Dieu, il ne s'ensuit pas, pour cela, que la saison du tonnerre, c'est-à-dire la saison destinée à châtier les coupables, soit plus agréable que les autres, ou bien il faut conclure que le temps le plus doux de la vie d'un criminel est celui de son exécution. Je crois qu'en suite de ce funeste météore, nous pouvons passer au vin, puisque c'est un tonnerre liquide, un courroux potable, et un trépas qui fait mourir les ivrognes de santé. Il est cause, le furieux, que la définition qu'Aristote a donnée pour l'homme,

d'animal raisonnable, soit fausse au moins pour ceux qui en boivent trop ; mais ne vous semble-t-il pas qu'on peut dire du cabaret, que c'est un lieu où l'on vend la folie par bouteilles, et je doute même s'il n'est point allé jusque dans les Cieux faire sentir ses fumées au Soleil, voyant comme il se couche tous les jours de si bonne heure. Quelques Philosophes de ce siècle en ont tant avalé, qu'ils en ont fait pirouetter la Terre dessous eux ; et, si véritablement elle se meut, je pense que ce sont des SS que l'ivrognerie lui fait faire. Pour moi, je porte tant de haine à ce poison, qu'encore que l'eau-de-vie soit un venin beaucoup plus furieux, je ne laisse pas de lui pardonner, à cause que ce m'est un témoignage qu'elle lui a fait rendre l'esprit. Nous voilà donc en ce temps condamnés à mourir de soif, puisque notre breuvage est empoisonné : voyons si notre manger, que l'Automne nous étend sur la terre, comme sur une table, est moins dangereux que la boisson. Hélas ! pour un seul fruit qu'Adam mangea, cent mille personnes moururent qui n'étaient pas encore ; l'arbre même est forcé par la Nature de commencer le supplice de ses enfants criminels ; il les jette contre terre, la tête en bas, le vent les secoue et le Soleil les précipite. Après cela, Monsieur, ne trouvez pas mauvais que je désapprouve qu'on dise : « Voilà du fruit en bon état. » Comment y pourrait-il être, lui qui s'est pendu soi-même ? Aussi, à considérer comme les cailloux y vont à l'offrande, n'est-ce pas une occasion de douter de leur innocence, puisqu'ils sont lapidés à chaque bout de champ ? Ne voyez-vous pas même que les arbres, en produisant les fruits, ont soin de les envelopper de feuilles pour les cacher, comme s'ils n'avaient pas assez d'effronterie pour montrer à nu leurs parties honteuses ? Mais admirez encore comment cette horrible saison traite les arbres en leur disant adieu : elle les charge de vers, d'araignées et de chenilles, et tout chauves qu'elle les a rendus, elle ne laisse pas de leur mettre de la vermine à la tête. Nommez-vous cela des présents d'une bonne mère à ses enfants ? et mérite-t-elle que nous la remercions après nous avoir ôté presque tous les aliments utiles ? Mais son dépit passe encore plus outre, car elle tâche d'empoisonner ceux qui ne sont pas morts de faim, et je n'avance rien que je ne prouve. N'est-il pas vrai que, ne nous restant plus rien de pur entre tant de choses dont l'usage nous est nécessaire, sinon l'air, la marâtre l'a suffoqué de contagion ? Ne voyez-vous pas

comment elle traîne la peste, cette maladie sans queue, qui tient la mort pendue à la sienne en toutes les villes de ce Royaume ? comment elle renverse toute l'économie de l'Univers et de la société des hommes, jusqu'à couvrir de pourpre des misérables sur un fumier (allusion à Job couvert d'ulcères) ; et jugez si le feu dont elle s'allume contre nous est ardent, quand il suffit d'un charbon sur un homme pour le consommer.

Voilà, Monsieur, les trésors et l'utilité de cette adorable saison, par qui vous pensiez avoir trouvé le secret de la corne d'abondance. En vérité, ne mérite-elle pas bien mieux des satires que des éloges, et ne devrions-nous pas même détester les autres, à cause qu'elles sont en sa compagnie, et qu'elles la suivent toujours et la précèdent ? Pour moi, je ne doute point qu'un jour cette enragée ne pervertisse toutes ses compagnes ; et, en effet, nous observons qu'elles ont déjà toutes, à son exemple, leur façon particulière d'estropier, et que, pour les maux dont elles nous accablent, l'Hiver nous contraint de réclamer saint Jean, le Printemps, saint Mathurin, l'Été, saint Hubert, et l'Automne saint Roch, puisque l'un cause le mal caduc, l'autre la folie, l'autre la rage, l'autre la peste. Pour moi, je ne sais qui me tient que je ne me procure la mort, de dépit que j'ai de ne pouvoir vivre que dessous leur règne, mais principalement de ce que la maudite Automne me passe tous les ans sur la tête pour me faire enrager : il semble qu'elle tâche d'embarrasser ses sœurs dans ses crimes ; car enfin, Monsieur, grosse de foudre comme nous la voyons, n'induit-elle pas à croire que toutes ensemble elles composent un monstre qui aboie par les pieds ; que, pour elle, elle est une harpie affamée qui mord de la glace, pendant que sa queue est au feu ; qui se sauve d'un embrasement par un déluge, et qui, vieille à quatre-vingts jours, est si passionnée d'amour pour l'Hiver, à cause qu'il nous tue, qu'elle expire en le baisant ? Mais ce qui me semble encore plus étrange, est que je me sois abstenu de lui reprocher son plus grand crime, je veux dire le sang, dont elle souille depuis tant d'années la face de toute l'Europe (autrefois les armées entraient en campagne au début de l'automne), car je le devais faire pour la punir de ce qu'ayant prodigué des fruits à tout le monde, elle ne m'en a pas encore donné un, qui puisse vous dire après ma mort, je suis,

Monsieur,

Votre serviteur.

V – DESCRIPTION DE L'AQUEDUC

OU LA FONTAINE D'ARCUEIL

A MES AMIS LES BUVEURS D'EAU

Cette lettre d'Arcueil ayant été perdue, l'auteur, longtemps après, en fit une autre ; mais, comme il ne se souvenait presque plus de la première, il ne rencontra pas les mêmes pensées. Depuis, il retrouva la perdue mais il ne crut pas que le sujet fût digne d'épurer chaque lettre, en ôtant de chacune les imaginations qui se pourraient rencontrer dans l'autre.

L'aqueduc romain d'Arcueil qui conduisait les eaux de Rungis à l'ancien palais des Thermes et dans tout le sud de Paris étant tombé en ruine, Marie de Médicis en fit construire un nouveau qui fut achevé en 1624.

MESSIEURS,

Pied-là, pied-là : ma tête sert de pont à une rivière ; je suis dessous tout au fond sans nager, et toutefois j'y respire à mon aise. Vous jugez bien que c'est d'Arcueil que je vous écris. Ici, l'eau, conduite en triomphe, marche en haie d'un régiment de pierres : on lui a dressé cent portiques pour la recevoir ; et le Roi, la jugeant fatiguée d'être venue à pied de si loin, envoya l'appuyer, de peur qu'elle ne tombât. Ces excès d'honneur l'ont rendue si glorieuse, qu'elle n'irait pas à Paris, si l'on ne l'y portait ; s'étant morfondue d'avoir si longtemps couché contre terre, elle s'est fait dresser un lit plus haut : et l'on tient, par tradition, que cet aqueduc lui sembla si pompeux et si beau, qu'elle vint d'elle-même s'y promener pour son plaisir. Cependant elle est renfermée entre quatre murailles. Serait-ce qu'on l'eût convaincue de s'être jadis trouvée en la compagnie de celle de la mer, pendant quelque naufrage ? Il le faut bien, car la justice est ici tellement sévère, qu'on y contraint jusqu'aux

fontaines de marcher droit ; et l'air de la ville est si contagieux, qu'elles n'en sauraient approcher sans gagner la pierre : ces obstacles toutefois n'ont point empêché qu'il n'ait pris à celle-ci une telle démangeaison de la voir, qu'elle s'en gratte, demi-lieue durant, contre des roches. Il lui tarde qu'elle ne contrefasse l'Hippocrène entre les muses de l'Université : elle n'en peut tenir son eau. Voyez comme des montagnes de Rungis elle pisse en l'air jusqu'au faubourg Saint-Germain ; elle va recevoir de Son Altesse Royale l'ordre des visites qu'elle a à faire ; et, quelques sourdes menaces qu'elle murmure en chemin, quelque formidable qu'elle paraisse, Luxembourg ne l'a pas plutôt aperçue, que d'un seul regard il la disperse de tous côtés. En vérité, l'amour pouvait-il joindre Arcueil et Paris par un lien plus fort que celui de la vie ? Ce reptile est un morceau pour la bouche du Roi : c'est une grande épée qui va faire mettre, par les Porteurs d'eau, des bouts de bois à son fourreau ; c'est une couleuvre immortelle, qui s'enfonce dans son écaille, à mesure qu'elle en sort ; c'est une apostème artificielle, qu'on ne saurait crever, sans mettre Paris en danger de mort ; c'est un pâté, dont la sauce est vive ; c'est un os, dont la moelle chemine ; c'est un serpent liquide, dont la queue va devant la tête. Enfin, je pense qu'elle a résolu de ne rien faire ici que des choses impossibles à croire : elle ne va droit qu'à cause qu'elle est voûtée ; elle ne se corrompt point, encore qu'elle soit au tombeau ; elle est vive, depuis qu'elle est en terre ; elle passe par-dessus des murs, dont les portes sont ouvertes (arches de l'aqueduc) ; elle marche droit à tâtons, et court de toute sa force sans tomber. Eh bien, Messieurs, après tant de miracles, ne mériterait-elle pas bien d'être canonisée à Paris, sous le nom de Saint-Cosme, Saint-Benoît, Saint-Michel et Saint-Severin (noms des fontaines publiques que l'aqueduc alimentait) ? Qui dirait cependant que la largeur de deux pieds mesure le destin de tout un peuple ? Connaissez par là quel honneur ce vous est, que moi, qui puis, quand bon me semble, arrêter la liqueur qui désaltère tant d'honnêtes gens à Paris, et qui tous les jours me fais servir devant le Roi, je m'abaisse jusqu'à me dire,

Messieurs,
Votre Serviteur.

VI — SUR LE MÊME SUJET

MESSIEURS,

Miracle, miracle ! je suis au fond de l'eau, et je n'ai pas de quoi boire ; j'ai un fleuve sur la tête, et je n'ai point perdu pied ; et enfin je me trouve en un pays où les fontaines volent, et où les rivières sont si délicates, qu'elles passent par-dessus des ponts, de peur de se mouiller. Ce n'est point hyperbole, car, à considérer les grands portiques sur lesquels celle-ci va comme en triomphe, il semble qu'elle soit montée sur des échasses pour voir de plus loin, et pour remarquer dans Paris les lieux où elle est nécessaire ; ce sont comme des arcs avec lesquels elle décoche un million de flèches d'argent liquide contre la soif. Tout à l'heure, elle était assise à cul nu contre terre ; mais là voilà maintenant qui se promène dans des galeries ; elle porte sa tête à l'égal des montagnes, et croyez toutefois qu'elle n'est pas de moins belle taille, pour être voûtée. Je ne sais pas si nos bourgeois prennent cette arche pour l'arche d'alliance ; je sais seulement que sans elle ils seraient du vieux Testament (morts) ; elle enchérit en leur faveur au-dessus des forces de la Nature ; elle fait pour eux l'impossible, jusqu'à courir deux lieues durant avec des jambes mortes qu'elle ne peut remuer. On dirait, à la voir jaillir en haut comme elle fait, qu'après avoir longtemps poussé contre le globe de la Terre qui pesait sur elle, s'en trouvant tout à coup déchargée, elle ne se puisse plus retenir, et continue en l'air malgré soi la secousse qu'elle s'était donnée. Mais d'où vient qu'à Rungis, pour un peu de sable qu'elle a dans les reins, elle n'urine que goutte à goutte ; et que, dans Arcueil, où elle est atteinte de la pierre, elle pisse par-dessus des montagnes ? Encore, ce ne sont là que de ses coups d'essai ; elle fait bien d'autres miracles : elle se glisse éternellement hors de sa peau, sans jamais achever d'en sortir ; et, plus savante que les Docteurs de la faculté d'Hippocrate, tous les jours à Paris, elle guérit d'un regard plus de quatre cent mille altérés ; elle se morfond à force de courir ; elle s'enterre toute vive dans un tombeau pour vivre plus longtemps. N'est-ce point que sa

beauté l'oblige à se cacher du Soleil, de peur d'être enlevée ? ou que, pour s'être entendue cajoler au village, elle devienne si glorieuse, qu'elle ne veuille plus marcher si on ne la porte ? Je sais bien que dans ce long bocal de pierre (où ne saurait même entrer un filet de lumière) on ne peut pas dire qu'elle soit éventée ; et je sais bien pourtant qu'elle n'est pas sage de passer par-dessus les portes ouvertes. Cependant peut-être que je la blâme à tort, car je parle de ce môle d'architecture, sans savoir encore au vrai ce que c'est ; c'est, possible, une nue pétrifiée ; un grand os dont la moelle chemine, un Arc-en-Ciel solide, qui puise de l'eau dans Arcueil pour la verser en cette Ville ; un pâté de poisson qui a trop de sauce ; une naïade au lit, qui a le cours de ventre ; un Apothicaire de l'Université, qui lui donne des clystères ; enfin, la mère nourrice de toute une ville, dont les robinets sont les mamelles qu'elle lui présente à téter. Puis donc qu'une si longue prison la rend méconnaissable, allons un peu plus loin la voir au sortir du ventre de sa mère ! O Dieux ! quelle est gentille, qu'elle a l'air frais, et la face unie ! Je l'entends qui gazouille avec le gravier, et qui semble, par ses bégayements, vouloir étudier la langue du pays. Considérez-la de près, ne la voyez-vous pas qui se couche tout de son long dans cette coupe de marbre ? Elle repose et ne laisse pas de s'enfler sous l'égout de sa source, comme si elle tâchait de sucer en dormant le tétin de sa nourrice ; au reste, vous ne trouveriez pas auprès d'elle le moindre poisson, car la pauvre petite est encore trop jeune pour avoir des enfants. Ce n'est pas toutefois manque de connaissance : elle a reçu avec le jour une lumière naturelle et du bien et du mal ; et, pour vous le montrer, c'est qu'on ne l'approche jamais, qu'elle ne fasse voir à l'œil la laideur ou la beauté de celui qui la consulte. A son âge pourtant, à cause que ses traits sont encore informes, on a de la peine à discerner si ce n'est point un jour de quatre pieds en carré, ou bien un œil de la terre, qui pleure ; mais non, je me trompe, elle est trop vive pour ressembler à des choses mortes ; c'est, sans doute, la reine des fontaines de ce pays, et son humeur royale se remarque en ce que, par une libéralité tout extraordinaire, elle ne reçoit visite de personne, qu'elle ne lui donne son portrait ; en récompense, elle a reçu du Ciel le don de faire des miracles ; ce n'est pas une chose que j'avance pour aider à son panégyrique, approchez-vous du bord, et vous verrez qu'à l'exemple de cette fontaine

sacrée qui défiait ceux qui s'y baignaient, elle fait des corps sans matière, les plonge dans l'eau sans les mouiller, nous montre chez soi des hommes qui vivent sans aucun usage de respiration. Encore, ne sont-ce là que des coups qu'elle fait en dormant ; à peine a-t-elle reposé autant de temps qu'il en faut pour mesurer quatre enjambées, qu'elle part de son hôtellerie, et ne s'arrête point qu'elle n'ait reçu de Paris un favorable regard. Sa première visite, c'est à Luxembourg : sitôt qu'elle est arrivée, elle se jette en terre, et va tomber aux pieds de Son Altesse Royale (le Duc d'Orléans), à qui, par son murmure, elle semble demander en langage de ruisseau les maisons où il lui plaît qu'elle s'aïlle loger. Elle est venue avec tant de hâte, qu'elle en est encore toute en eau, et, pour n'avoir pas eu le loisir, sur les chemins, de mettre pied à terre, elle est contrainte jusque dans le Palais d'Orléans d'aller au bassin en présence de tout le monde. Cependant elle a beau gronder à nos robinets, et verser des torrents de larmes pour nous exciter à compassion de sa peine, l'ingratitude en ce temps est si prodigieuse, que les altérés lui font la moue ; quantité de coquins lui donnent les seaux, et tout le monde est ravi de la voir pisser sous elle ; l'un dit qu'elle est bien mal-apprise de venir avec tant de hâte se loger parmi des bourgeois pour leur pisser dans la bouche ; l'autre, que c'est en vain qu'elle marche avec tant de pompe, pour ne faire à Paris que de l'eau toute claire ; ceux-ci disent que son impudence est bien grande, d'allonger le cou de si loin, à dessein de nous cracher au nez ; ceux-là, qu'elle est bien malade de ne pouvoir tenir son eau ; enfin, il n'est pas jusqu'à ceux qui font semblant de la baiser, qui ne lui montrent les dents. Pour moi, je m'en lave les mains, car j'ai devant les yeux trop d'exemples de la punition des ivrognes qui la méprisent. La Nature même, qui est la mère de cette belle fille, a, ce semble, eu si peur que quelque chose ne manquât aux pompes de sa réception, qu'elle a donné à tous les hommes un palais pour la recevoir, mais cette belle n'abuse point des honneurs qu'on lui fait ; au contraire, à peine est-elle arrivée à Paris, que, pour les fatigues d'une trop longue course, se sentant à l'extrémité et prévoyant sa fin, elle court à Saint-Cosme, Saint-Benoît et Saint-Severin, pour obtenir leur bénédiction. Voilà tout ce que je puis dire à la louange de ce bel Aqueduc et de son hôtesse ma belle amie. Çà donc, qui veut de l'eau ? En voulez-vous,

Messieurs ? Je vous la garantis de fontaine, sur la vie ; et puis,
vous savez que je suis,
Votre Serviteur.

VII - SUR L'OMBRE QUE FAISAIENT DES ARBRES DANS L'EAU

MONSIEUR,

Le ventre couché sur le gazon d'une rivière et le dos étendu sous les branches d'un saule qui se mire dedans, je vois renouveler aux arbres l'histoire de Narcisse : cent peupliers précipitent dans l'onde cent autres peupliers, et ces aquatiques ont été tellement épouvantés de leur chute, qu'ils tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas. Je m'imagine que, la nuit ayant noirci toutes choses, le Soleil les plonge dans l'eau pour les laver. Mais que dirais-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renversé, qui place les chênes au-dessous de la mousse, et le Ciel plus bas que les chênes ? Ne sont-ce point de ces Vierges de jadis métamorphosées en arbres, qui, désespérées de sentir violer leur pudeur par les baisers d'Apollon, se précipitent dans ce fleuve la tête en bas ? Ou n'est-ce point qu'Apollon lui-même, offensé qu'elles aient osé protéger contre lui la fraîcheur, les ait ainsi pendues par les pieds ? Aujourd'hui, le poisson se promène dans les bois, et des forêts entières sont au milieu des eaux sans se mouiller ; un vieil orme, entre autres, vous ferait rire, qui s'est quasi couché jusque dessus l'autre bord, afin que, son image prenant la même posture, il fit de son corps et de son portrait un hameçon pour la pêche. L'onde n'est pas ingrate de la visite que ces saules lui rendent : elle a percé l'Univers à jour, de peur que la vase de son lit ne souillât leurs rameaux, et, non contente d'avoir formé du cristal avec de la bourbe, elle a voûté des Cieux et des Astres par-dessous, afin qu'on ne pût dire que ceux qui l'étaient venus voir eussent perdu le jour qu'ils avaient quitté pour elle. Maintenant nous pouvons baisser les yeux au Ciel, et par elle le jour se peut vanter que, tout faible qu'il est à quatre heures du matin, il a pourtant la force de précipiter le Ciel dans les abîmes. Mais admirez l'empire que la basse région de l'âme exerce sur la haute : après avoir découvert que tout ce miracle n'est qu'une imposture des sens, je ne puis encore empêcher ma vue de prendre au moins ce Firmament imaginaire pour un grand lac

sur qui la terre flotte. Le rossignol, qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière : il est au sommet d'un chêne, et toutefois il a peur de se noyer ; mais lorsque, après s'être affermi de l'œil et des pieds, il a dissipé sa frayeur, son portrait ne lui paraissant plus qu'un rival à combattre, il gazouille, il éclate, il s'égosille, et cet autre rossignol, sans rompre le silence, s'égosille en apparence comme lui, et trompe l'âme avec tant de charmes, qu'on se figure qu'il ne chante que pour se faire ouïr de nos yeux ; je pense même qu'il gazouille du geste, et ne pousse aucun son dans l'oreille, afin de répondre en même temps à son ennemi, et pour n'enfreindre pas les lois du pays, dont le peuple est muet ; la perche, la dorade, et la truite qui le voient, ne savent si c'est un poisson vêtu de plumes, ou si c'est un oiseau dépouillé de son corps ; elles s'amassent autour de lui, le considèrent comme un monstre ; et le brochet, ce tyran des rivières, jaloux de rencontrer un étranger sur son trône, le cherche en le trouvant, le touche et ne le peut sentir, court après lui, au milieu de lui-même, et s'étonne de l'avoir tant de fois traversé sans le blesser. Moi-même, j'en demeure tellement consterné que je suis contraint de quitter ce tableau. Je vous prie de suspendre sa condamnation, puisqu'il est malaisé de juger d'une ombre : car, quand mes enthousiasmes auraient la réputation d'être fort éclairés, il n'est pas impossible que la lumière de celui-ci soit petite, ayant été prise à l'ombre ; et puis, quelle autre chose pourrais-je ajouter à la description de cette image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un caméléon spirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procès des yeux et de la raison, une privation de clarté, que la clarté met au jour ; enfin que c'est un esclave qui ne manque non plus à la matière, qu'à la fin de mes lettres,

Votre Serviteur, etc.

VIII - DESCRIPTION D'UN CYPRÈS

MONSIEUR,

J'avais envie de vous envoyer la description d'un Cyprès, mais je ne l'ai qu'ébauchée, à cause qu'il est si pointu, que l'esprit même ne saurait s'y asseoir : sa couleur et sa figure me font souvenir d'un lézard renversé, qui pique le Ciel en mordant la terre. Si entre les arbres il y a, comme entre les hommes, différence de métiers, à voir celui-ci chargé d'alènes au lieu de feuilles, je crois qu'il est le cordonnier des arbres. Je n'ose quasi pas même approcher mon imagination de ses aiguilles, de peur de me piquer de trop écrire : de vingt mille lances, il n'en fait qu'une sans les unir ; on dirait d'une flèche que l'Univers révolté darde contre le Ciel, ou d'un grand clou dont la Nature attache l'empire des vivants à celui des morts. Cet obélisque, cet arbre dragon, dont la queue est à la tête, me semble une pyramide bien plus commode que celle de Mausolée (la pyramide du roi d'Asie mineure, Mausole) ; car, au lieu qu'on portait les trépassés dans celle-là, on porte celle-ci à l'enterrement des trépassés. Mais je profane l'aventure du jeune Cyparisse, et les amours d'Apollon (Cyparissus fut changé en cyprès par Apollon), de lui faire jouer des personnages indignes de lui dans le monument ; ce pauvre métamorphosé se souvient encore du Soleil ; il crève sa sépulture et s'aiguise en montant, afin de percer le Ciel pour se joindre plus tôt à son ami ; il y serait déjà, sans la terre sa mère, qui le retient par le pied. Phœbus en fait, en récompense, un de ses végétaux, à qui toutes les saisons portent respect. Les chaleurs de l'été n'osent l'incommoder, comme étant le mignon de leur maître ; les gelées de l'hiver l'appréhendent comme la chose du monde la plus funeste ; de sorte que, sans couronner le front des Amants ni des Vainqueurs, il n'est non plus obligé que le laurier ou le myrte de se décoiffer, quand l'année lui dit adieu. Les Anciens mêmes, qui connaissaient cet arbre pour le siège de la Parque, le traînaient aux funérailles, afin d'intimider la mort, par la crainte de perdre ses meubles. Voilà ce que je vous puis

mander du tronc et des bras de cet arbre : je voudrais bien achever par le sommet, afin de finir par une pointe, mais je suis si malheureux, que je ne trouverais pas de l'eau dans la mer. Je suis dessus une pointe et je ne la puis voir, à cause, possible, qu'elle m'a crevé les yeux. Considérez, je vous prie, comme, pour échapper à ma pensée, elle s'anéantit en se formant, elle diminue à force de croître, et je dirais que c'est une rivière fixe qui coule dans l'air, si elle ne s'étrécissait à mesure qu'elle chemine, et s'il n'était plus probable de penser que c'est une pique allumée dont la flamme est verte. Ainsi je force le Cyprès, cet arbre fatal qui ne se plaît qu'à l'ombre des tombeaux, de représenter du feu, car c'est bien la raison qu'il soit au moins une fois de bon présage, et que, par lui, je me souviens tous les jours, quand je le verrai, qu'il a été cause, en me fournissant matière d'une Lettre, que j'ai eu l'honneur de me dire, pour finir,

Monsieur,
Votre Serviteur.

IX - DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE

MONSIEUR,

Quoique je sois ici couché fort mollement, je n'y suis pas fort à mon aise : plus on me berce, moins je dors. Tout autour de nous, les côtes gémissent du choc de la tourmente ; la mer blanchit de courroux ; le vent siffle contre nos câbles ; l'eau seringue du sel sur notre tillac, et cependant l'ancre et les voiles sont levées. Déjà, les Litanies des passagers se mêlent aux blasphèmes des matelots ; nos vœux sont entrecoupés de hoquets, ambassadeurs très-certains d'un dégoût très-pénible. Bon Dieu ! nous sommes attaqués de toute la Nature : il n'est pas jusqu'à notre cœur qui ne se soulève contre nous : la mer vomit sur nous, et nous vomissons sur elle. Une seule vague quelquefois nous enveloppe si généralement, que qui nous contemplerait du rivage prendrait notre Vaisseau pour une maison de verre où nous sommes enchâssés ; l'eau semble exprès se bossuer pour nous faire un tableau du cimetière ; et quand je prête un peu d'attention, je m'imagine discerner, comme s'il partait de dessous l'Océan, parmi les effroyables mugissements de l'onde, quelques versets de l'Office des Morts. Encore, l'eau n'est pas notre seule partie : le Ciel a si peur que nous n'échappions, qu'il assemble contre nous un bataillon de météores ; il ne laisse pas un atome de l'air qui ne soit occupé d'un boulet de grêle ; les comètes servent de torches à célébrer nos funérailles ; tout l'horizon n'est plus qu'un grand morceau de fer rouge ; les tonnerres tenaillent l'ouïe par l'aigre imagination d'une pièce de camelot qu'on déchire, et l'on dirait à voir la nue, sanglante et grosse comme elle est, qu'elle va ébouler sur nous, non la foudre, mais le mont Etna tout entier. O Dieu ! sommes-nous tant de chose, pour avoir excité de la jalousie entre les éléments, à qui nous perdra le premier ! C'est donc à dessein que l'eau va, jusqu'aux mains de Jupiter, éteindre la flamme des éclairs, pour arracher au feu l'honneur de nous avoir brûlés ; mais, non contente de cela, nous faisant

engloutir aux abîmes qu'elle creuse dans son sein, comme elle voit notre vaisseau tout proche de se casser contre un écueil, elle se jette vitement dessous, et nous relève, de peur que cet autre élément ne participe à la gloire qu'elle prétend toute seule : ainsi nous avons le crève-cœur de voir disputer à nos ennemis l'honneur d'une défaite où nos vies seront les dépouilles ; elle prend bien quelquefois la hardiesse, l'insolente, de souiller avec son écume l'azur du Firmament, et de nous porter si haut entre les Astres, que Jason peut penser que c'est le Navire Argo qui commence un second voyage : puis, dardés que nous sommes jusqu'au sablon de son lit, nous rejaillissons à la lumière, d'un tour de main si prompt, qu'il n'y en a pas un de nous qui ne croie, quand notre nef est remontée, qu'elle a passé à travers la masse du monde, sur la mer de l'autre côté. Hélas ! où sommes-nous ? L'impudence de l'orage ne pardonne pas même au nid des alcyons : les baleines sont étouffées dans leur propre élément ; la mer essaye à nous faire un couvre-chef de notre chaloupe. Il n'y a que le Soleil qui ne se mêle point de cet assassinat : la Nature l'a bandé d'un torchon de grosses nuées, de peur qu'il ne le vît ; ou bien c'est que, ne voulant pas participer à cette lâcheté, et ne la pouvant empêcher, il est au bord de ces rivières volantes, qui s'en lave les mains. O vous toutefois à qui j'écris, sachez qu'en me noyant je bois ma faute, car je serais encore à Paris plein de santé, si, quand vous me commandâtes de suivre toujours le plancher des vaches, j'eusse été,

Monsieur,
Votre obéissant serviteur.

X - POUR UNE DAME ROUSSE

MADAME,

Je sais bien que nous vivons dans un pays où les sentiments du vulgaire sont si déraisonnables, que la couleur rousse, dont les plus belles chevelures sont honorées, ne reçoit que du mépris ; mais je sais bien aussi que ces stupides qui ne sont animés que de l'écume des âmes raisonnables, ne sauraient juger comme il faut des choses excellentes, à cause de la distance qui se trouve entre la bassesse de leur esprit et la sublimité des ouvrages dont ils portent jugement sans les connaître ; mais, quelle que soit l'opinion malsaine de ce monstre à cent têtes, permettez que je parle de vos divins cheveux comme un homme d'esprit. Lumineux dégorgeement de l'essence du plus beau des êtres visibles, intelligente réflexion du feu radical de la Nature, image du Soleil la mieux travaillée, je ne suis point si brutal de méconnaître, pour ma reine, la fille de celui que mes pères ont connu pour leur Dieu. Athènes pleura sa couronne tombée sous les temples abattus d'Apollon ; Rome cessa de commander à la terre, quand elle refusa de l'encens à la lumière ; et Byzance est entrée en possession de mettre aux fers le genre humain, aussitôt qu'elle a pris pour ses armes celles de la sœur du Soleil (le croissant, emblème de la Turquie). Tant qu'à cet esprit universel, le Perse fit hommage du rayon qu'il tenait de lui, quatre mille ans n'ont pu vieillir la jeunesse de sa Monarchie : mais, sur le point de voir briser ses simulacres, il se sauva dans Pékin des outrages de Babylone. Il semble maintenant échauffer à regret d'autres terres que celles des Chinois. Et j'appréhende qu'il ne se fixe dessus leur hémisphère, s'il peut un jour, sans venir à nous, leur donner les quatre saisons. La France toutefois, Madame, a des mains en votre visage, qui ne sont pas moins fortes que les mains de Josué pour l'enchaîner ; vos triomphes, ainsi que les victoires de ce héros, sont trop illustres pour être cachés de la nuit : il manquera plutôt de promesse à l'homme qu'il ne se tienne toujours en lieu, d'où il puisse contempler à son aise l'ouvrage

de ses ouvrages le plus parfait. Voyez comme par son amour, l'été dernier, il échauffa les signes (zodiaque), d'une ardeur si longue et si véhémence, qu'il en pensa brûler la moitié de ses maisons ; et, sans consulter l'almanach, nous n'avons pu jamais distinguer l'Hiver de l'Automne pour sa bénignité, à cause qu'impatient de vous revoir, il n'a pu se résoudre à continuer son voyage jusqu'au Tropic. Ne pensez point que ce discours soit une hyperbole. Si jadis la beauté de Clymène (nymphé de l'océan) l'a fait descendre du ciel, la beauté de M... est assez considérable pour le faire un peu détourner de son chemin : l'égalité de vos âges, la conformité de vos corps, la ressemblance peut-être de vos humeurs, peuvent bien rallumer en lui ce beau feu. Mais si vous êtes fille du Soleil, adorable Alexie, j'ai tort de dire que votre père soit amoureux de vous ; il vous aime véritablement, et la passion, dont il s'inquiète pour vous, est celle qui lui fit soupirer le malheur de son Phaéton et de ses sœurs, non pas celle qui lui fit répandre des larmes à la mort de sa Daphné. Cette ardeur, dont il brûle pour vous, est l'ardeur dont il brûla jadis tout le monde, non pas celle dont il fut lui-même brûlé. Il vous regarde tous les jours avec les frissons et les tendresses que lui donne la mémoire du désastre de son fils aîné : il ne voit sur la terre que vous où il se reconnaît. S'il vous considère marcher : « Voilà, dit-il, la généreuse insolence dont je marchais contre le serpent Python ! » S'il vous entend discourir sur des matières délicates : « C'est ainsi que je parle, dit-il, sur le Parnasse avec mes sœurs. » Enfin, ce pauvre père ne sait en quelle façon exprimer la joie que lui cause l'imagination de vous avoir engendrée. Il est jeune comme vous, vous êtes belle comme lui, son tempérament et le vôtre sont tout de feu ; il donne la vie et la mort aux hommes et vos yeux comme les siens font la même chose ; comme lui, vous avez les cheveux roux..... J'en étais là de ma lettre, adorable M..., lorsqu'un censeur à contresens m'arracha la plume, et me dit que c'était mal se prendre au panégyrique de louer une jeune personne de beauté, parce qu'elle était rousse. Moi, ne pouvant punir cet orgueilleux plus sensiblement que par le silence, je pris une autre plume, et continuai ainsi : Une belle tête sous une perruque rousse, n'est autre chose que le Soleil au milieu de ses rayons ; ou le Soleil lui-même, n'est autre chose qu'un grand œil sous la perruque d'une rousse ; cependant tout le monde en

médit, à cause que peu de monde a la gloire de l'être ; et cent femmes à peine en fournissent une, parce qu'étant envoyées du Ciel pour commander, il est besoin qu'il y ait plus de sujets que de seigneurs. Ne voyons-nous pas que toutes choses en la Nature sont ou plus ou moins nobles, selon qu'elles sont plus ou moins rouses ? Entre les éléments, celui qui contient le plus d'essence et le moins de matière, c'est le feu, à cause de sa rousse couleur ; l'or a reçu, de la beauté de sa teinture, la gloire de régner sur les métaux ; et, de tous les astres, le Soleil n'est le plus considérable, que parce qu'il est le plus roux. Les comètes chevelues qu'on voit voltiger au Ciel à la mort des grands hommes, sont-ce pas les rouses moustaches des Dieux, qu'ils s'arrachent de regret ? Castor et Pollux, ces petits feux qui font prédire aux matelots la fin de la tempête, peuvent-ils être autre chose que les cheveux roux de Junon qu'elle envoie à Neptune en signe d'amour ? Enfin, sans le désir qu'eurent les hommes de posséder la toison d'une brebis rousse (la Toison d'or), la gloire de trente demi-Dieux serait au berceau des choses qui ne sont pas nées ; et (un navire n'étant encore qu'un être de raison) Améric (Améric Vespucci qui donna son nom à l'Amérique) ne nous aurait pas conté que la terre a quatre parties. Apollon, Vénus et l'Amour, les plus belles divinités du Panthéon, sont rouses en cramoisi ; et Jupiter n'est brun que par accident, à cause de la fumée de son foudre qui l'a noirci. Mais si les exemples de la mythologie ne satisfont pas les aheurtés, qu'ils confrontent l'histoire. Samson, qui tenait toute sa force pendue à ses cheveux, n'avait-il pas reçu l'énergie de son miraculeux être dans le roux coloris de sa perruque ? Les destins n'avaient-ils pas attaché la conservation de l'empire d'Athènes, à un seul cheveu rouge de Nisus ? Et Dieu n'eût-il pas envoyé aux Éthiopiens la lumière de la foi, s'il eût trouvé parmi eux seulement un rousseau ? On ne douterait point de l'éminente dignité de ces personnes-là, si l'on considérait que tous les hommes qui n'ont point été faits d'hommes, et pour l'ouvrage de qui Dieu lui-même a choisi et pétri la matière, ont toujours été rousseaux. Adam, qui, étant créé par la main de Dieu même, doit être le plus accompli des hommes, fut rousseau ; et toute philosophie bien correcte doit apprendre que la Nature, qui tend au plus parfait, essaye toujours, en formant un homme, de former un rousseau, de même qu'elle aspire à faire de l'or en faisant du mercure ; car,

quoi qu'elle rencontre, un Archer n'est pas estimé maladroit, qui, lâchant trente flèches en adresse cinq ou six au but : comme le tempérament le mieux balancé est celui qui fait le milieu du flegme et de la mélancolie, il faut être bienheureux pour frapper justement un point indivisible : au-deçà sont les blonds, au-delà sont les noirs ; c'est la raison qui fait que les rousseaux blanchissent plus tard que les noirs, comme si la Nature se fâchait de détruire ce qu'elle a pris plaisir à faire. En vérité, je ne vois jamais de perruque blonde, que je ne me souvienne d'une touffe de filasse mal habillée ; mais je veux que les femmes blondes, quand elles sont jeunes, soient agréables : ne semble-t-il pas, sitôt que leurs joues commencent à cotonner, que leur chair se divise par filaments pour leur faire une barbe ? Je ne parle point des barbes noires, car on sait bien que, si le diable en porte, elle ne peut être que fort brune. Puis donc que nous avons tous à devenir esclaves de la beauté, ne vaut-il pas bien mieux que nous perdions notre franchise dessous des chaînes d'or, que sous des cordes de chanvre ou des entraves de fer ? Pour moi, tout ce que je souhaite, ô ma belle M..., est qu'à force de promener ma liberté dedans ces petits labyrinthes d'or, qui vous servent de cheveux, je l'y perde bientôt ; et tout ce que je souhaite, c'est de ne la jamais recouvrer quand je l'aurai perdue. Voudriez-vous bien me promettre que ma vie ne sera point plus longue que ma servitude ? et que vous ne serez point fâchée que je me dise jusqu'à la mort,

Madame,

Votre je ne sais quoi ?

XI - D'UNE MAISON DE CAMPAGNE

MONSIEUR,

J'ai trouvé le paradis d'Éden, j'ai trouvé l'âge d'or, j'ai trouvé la jeunesse perpétuelle ; enfin j'ai trouvé la Nature au maillot. On rit ici de tout son cœur ; nous sommes grands cousins, le Porcher du village et moi, et toute la paroisse m'assure que j'ai la mine, avec un peu de travail, de bien chanter un jour au lutrin. O Dieux ! un Philosophe comme vous peut-il préférer, au repos d'une si agréable retraite, la vanité, les chagrins et les embarras de la Cour ? Ah ! Monsieur, si vous saviez qu'un Gentilhomme champêtre est un prince inconnu, qui n'entend parler du roi qu'une fois l'année, et ne le connaît que par quelque vieux cousinage ; et si, de la Cour où vous êtes, vous aviez des yeux assez bons pour apercevoir jusques ici ce gros garçon, qui garde vos coqs d'Inde, le ventre-couché sur l'herbe, ronfler paisiblement un somme de dix heures tout d'une pièce, se guérir d'une fièvre ardente en dévorant un quartier de lard jaune ; vous confesseriez que la douceur d'un repos tranquille ne se goûte point sous les lambris dorés. Revenez donc, je vous prie, à votre solitude. Pour moi, je pense que vous en avez perdu la mémoire ; oui, sans doute vous l'avez perdue ; mais, en vérité, reste-t-il encore quelque sombre idée dans votre souvenir de ce palais enchanté dont vous vous êtes banni ? Ah ! je vois bien que non ? Il faut que je vous en envoie le tableau dans ma lettre. Écoutez-le donc, le voici, car c'est un tableau qui parle. On rencontre, à la porte de la maison, une étoile de cinq avenues ; tous les chênes qui la composent font admirer avec extase l'énorme hauteur de leurs cimes, en élevant les yeux de la racine jusqu'au faite ; puis, les précipitant du sommet jusques aux pieds, on doute si la terre les porte, ou si eux-mêmes ne portent point la terre pendue à leurs racines ; vous diriez que leur front orgueilleux plie comme par force sous la pesanteur des globes célestes, dont ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant. Leurs bras, étendus vers le Ciel, semblent en l'embrassant demander aux étoiles la bénignité toute pure de leurs

influences, et les recevoir, auparavant qu'elles aient rien perdu de leur innocence au lit des éléments. Là, de tous côtés, les fleurs, sans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature, respirent une haleine sauvage qui réveille et satisfait l'odorat ; la simplicité d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre. Là, le printemps compose toutes les saisons ; là, ne germe point de plante venimeuse, que sa naissance aussitôt ne trahisse sa conservation ; là, les ruisseaux racontent leurs voyages aux cailloux ; là, mille petites voix emplumées font retentir la forêt au bruit de leurs chansons, et la trémoussante assemblée de ces gorges mélodieuses est si générale, qu'il semble que chaque feuille dans les bois ait pris la figure et la langue du rossignol ; tantôt, vous leur oyez chatouiller un concert, tantôt traîner et faire languir leur musique, tantôt passionner une élégie par des soupirs entrecoupés, et puis amollir l'éclat de leurs sons pour exciter plus tendrement la pitié ; tantôt aussi ressusciter leur harmonie ; et, parmi les roulades, les fugues, les crochets et les éclats, rendre l'âme et la voix tout ensemble. Écho même y prend tant de plaisir, qu'elle semble ne répéter leurs airs que pour les apprendre, et les ruisseaux jaloux grondent en fuyant, irrités de ne les pouvoir égaler. A côté du château se découvrent deux promenoirs, dont le gazon vert et continu forme une émeraude à perte de vue ; le mélange confus des couleurs que le printemps attache à cent petites fleurs égale les nuances l'une de l'autre, et leur teint est si pur, qu'on juge bien qu'elles ne courent ainsi après elles-mêmes, que pour échapper aux amoureux baisers des vents qui les caressent. On prendrait maintenant cette prairie pour une mer fort calme, mais, aux moindres zéphyrus qui se présentent pour y folâtrer, ce n'est plus qu'un superbe océan, coupé de vagues et de flots, dont le visage orgueilleusement renfrogné menace d'engloutir ces petits téméraires ; mais, parce que cette mer n'offre point de rivage, l'œil, comme épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoie vitement la pensée, et la pensée, doutant encore que ce terme qui finit ses regards ne soit celui du monde, veut quasi nous persuader que des lieux si charmants auront forcé le Ciel de se joindre à la Terre. Au milieu d'un tapis si vaste et si parfait, court à bouillons d'argent

une fontaine rustique, qui voit les bords de son lit émaillés de jasmins, d'orangers et de myrtes ; et ces petites fleurs qui se pressent tout alentour font croire qu'elles disputent à qui se mirera la première. A considérer sa face, jeune et polie comme elle est, qui ne montre pas la moindre ride, il est bien aisé de juger qu'elle est encore dans le sein de sa mère ; et les grands cercles dont elle se lie et s'entortille en revenant tant de fois sur soi-même, témoignent que c'est à regret qu'elle se sent obligée de sortir de sa maison natale ; mais j'admire sur toutes choses sa pudeur, quand je vois que, comme si elle était honteuse de se voir caresser si proche de sa mère, elle repousse avec murmure les mains audacieuses qui la touchent. Le voyageur qui s'y vient rafraichir, courbant sa tête dessous l'onde, s'étonne qu'il soit grand jour sur son horizon, pendant qu'il voit le Soleil aux antipodes, et ne se penche jamais sur le bord, qu'il n'ait peur de tomber au firmament. Je me laisserais choir avec cette fontaine au ventre de l'étang qui la dévore, mais il est si vaste et si profond, que je doute si mon imagination s'en pourrait sauver à la nage. J'omettrai les autres particularités de votre petit Fontainebleau, puisque autrefois elles vous ont charmé comme moi, et que vous le connaissez encore mieux ; mais sachez cependant que je vous y montrerai quelque chose qui sera nouveau, même aux inventions de votre peintre. Résolez-vous donc une bonne fois à vous dépêtrer des embarras de Paris ; votre concierge vous aime tant, qu'il jure de ne point tuer son grand cochon que vous ne soyez de retour ; il se promet bien de vous faire dépouiller cette gravité dont vous morguez les gens avec vos illustres emplois. Hier au soir il nous disait à table, après avoir un peu trinqué, que, si vous lui parliez par *tu*, il vous répondrait par *toi* ; et n'en doutez point, puisqu'il eut la hardiesse de me soutenir que j'étais un sot, de ce que, moi qui ne suis point à vos gages, je me disais,

Monsieur,
Votre obéissant Serviteur.

XII - POUR LES SORCIERS

MONSIEUR,

Il m'est arrivé une si étrange aventure depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que, pour y ajouter foi, il en faut avoir beaucoup plus que ce personnage, qui, par la force de la sienne, transporta des montagnes. Afin donc de commencer mon histoire, vous saurez qu'hier, lassé sur mon lit de l'attention que j'avais prêtée à ce sot livre que vous m'aviez autrefois tant vanté, je sortis à la promenade pour dissiper les sombres et ridicules imaginations dont le noir galimatias de la science m'avait rempli ; et comme je m'efforçais à déprendre ma pensée de la mémoire de ces contes obscurs, m'étant enfoncé dans votre petit bois, après un quart d'heure, ce me semble, de chemin, j'aperçus un manche de balai, qui se vint mettre entre mes jambes, et à califourchon, bon gré mal gré que j'en eusse, et je me sentis envoler par le vague de l'air. Or, sans me souvenir de la route de mon enlèvement, je me trouvai sur mes pieds au milieu d'un désert où ne se rencontrait aucun sentier ; je repassai cent fois sur mes brisées ; mais cette solitude m'était un nouveau monde. Je résolus de pénétrer plus loin ; mais, sans apercevoir aucun obstacle, j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient rencontrer partout que l'impossibilité de passer outre. A la fin, fort harassé, je tombai sur mes genoux ; et ce qui m'étonna davantage, ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bluetant ; la lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire : elle éclipsa trois fois, et trois fois dévala de son cercle ; les vents étaient paralytiques, les fontaines étaient muettes ; les oiseaux avaient oublié leur ramage ; les poissons se croyaient enchâssés dans du verre ; tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qui leur en fallait pour trembler ; l'horreur d'un silence effroyable régnait partout, et partout la Nature semblait être en suspens de quelque grande aventure. Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, quand, au clair de la lune, je vis sortir du fond d'une

caverne, un grand et vénérable Vieillard, vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules ; il avait sur sa tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture tissée de fougère de mai, faite en tresses. A l'endroit du cœur, était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi morte, et autour du col un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait. Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle, plein de rosée, et de la droite une houssine de sureau en sève, dont l'un des bouts étant ferré d'un mélange de tous les métaux, l'autre servait de manche à un petit encensoir. Il baisa le pied de sa grotte ; puis, après s'être déchaussé, et arraché en grommelant certains mots du creux de la poitrine, il aborda le couvert d'un vieux chêne, à reculons, à quatre pas duquel il creusa trois cernes (cercles) l'un dans l'autre, et la terre, obéissante aux ordres du Nécromancien, prenait elle-même en frémissant les figures qu'il voulait y tracer. Il y grava les noms des intelligences, tant du siècle que de l'année, de la saison, du mois, de la semaine, du jour et de l'heure ; de même ceux de leurs rois avec leurs chiffres différents, chacun en sa place propre, et les encensa tous chacun avec leurs cérémonies particulières. Ceci achevé, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit le bout pointu de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'Orient, puis il s'endormit. Environ au milieu de son sommeil, j'aperçus tomber dans le vase cinq graines de fougère. Il les prit toutes, quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, une dans sa bouche, l'autre qu'il replongea dans l'eau, et la cinquième il la jeta hors des cercles. Mais à peine celle-là fut-elle partie de sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure, tant d'insectes que de parfaits. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui aussitôt entrèrent dans les cernes, en jetant un formidable cri. Avec un couteau d'airain, il leur fendit l'estomac ; puis, leur ayant arraché le cœur, et enveloppé chacun dans trois feuilles de laurier, il les avala. Il sépara le foie, qu'il épreignit dans un vaisseau de figure hexagone. Cela fini, il recommença les suffumigations ; il mêla la rosée et le sang dans un bassin, y trempa un gant de parchemin vierge, qu'il mit à sa main droite, et, après quatre ou

cinq hurlements horribles, il ferma les yeux et commença les invocations.

Il ne remuait presque point les lèvres ; j'entendais néanmoins dans sa gorge un bruissement, comme de plusieurs voix entremêlées. Il fut élevé de terre à la hauteur d'une palme, et, de fois à autre, il attachait fort attentivement la vue sur l'ongle indice de sa main gauche. Il avait le visage enflammé, et se tourmentait fort. En suite de plusieurs contorsions épouvantables, il chut en gémissant sur ses genoux ; mais, aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons ; ce vent semblait tâcher à le faire sortir des cernes. Après ce signe, les trois ronds tournèrent sous lui. Cet autre fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, et celui-ci fit encore place à un quatrième, beaucoup plus effroyable. C'était un torrent de feu, qui brouissait en tournant, et se divisait par globes, dont chacun se fendait en éclats avec un grand coup de tonnerre.

Il fut le dernier, car une belle lumière, blanche et claire, dissipa ces tristes météores. Tout au milieu, parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, l'autre sur un lynx, qui donna au Magicien trois fioles pleines de je ne sais quelle liqueur. Le Magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au devant de sa tête, les deux autres aux tempes ; il fut frappé sur l'épaule, d'un petit bâton que tenait le Fantôme, et puis tout disparut. Ce fut alors que les étoiles, blêmies à la venue du Soleil, s'unirent à la couleur des cieux. Je m'allais remettre en chemin pour trouver mon village, mais, sur ces entrefaites, le sorcier, m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais. Encore qu'il cheminât à pas lents, il fut plus tôt à moi, que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide, que la mienne en demeura fort longtemps engourdie. Il n'ouvrit ni la bouche ni les yeux, et dans ce profond silence, il me conduisit à travers des mesures, sous les effroyables ruines d'un vieux château déshabité, où les siècles depuis mille ans travaillaient à mettre les chambres dans les caves.

Aussitôt que nous fûmes entrés : « Vante-toi, me dit-il, en se tournant vers moi, d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa, et dont l'âme, par métempsycose, est celle qui jadis

animait le savant Zoroastre, prince des Bactriens. Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici par le moyen de l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans, j'avale une prise de cette médecine universelle, qui me rajeunit, restituant à mon corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le Roi des Démons ignés, la première en est pleine ; la seconde, de poudre de projection, et la troisième, d'huile de talc. Au reste, tu m'es bien obligé, puisque, entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans. C'est par mes charmes que sont envoyées, quand il me plaît, les stérilités ou les abondances. Je suscite les guerres, en les allumant entre les génies qui gouvernent les Rois. J'enseigne aux bergers la Patenôte du loup. J'apprends aux devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les ardents sur les marais et sur les fleuves, pour noyer les voyageurs. J'excite les Fées à danser au clair de la lune. Je pousse les Joueurs à chercher le trèfle à quatre, sous les gibets. J'envoie à minuit les Esprits hors du cimetière, entortillés d'un drap, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux Démons d'habiter les châteaux abandonnés, d'égorger les passants qui y viendront loger, jusqu'à ce que quelque résolu les contraigne de lui montrer le trésor. Je fais trouver des mains de gloire (racines de mandragore) aux misérables que je veux enrichir. Je fais brûler, aux voleurs, des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes, pendant qu'ils exécutent leur vol. Je donne la pistole volante, qui vient ressauter dans la poche, quand on l'a employée. Je donne aux laquais ces bagues, qui les font aller et revenir de Paris à Orléans en un jour. Je fais tout renverser dans une maison, par des Esprits, qui font culbuter les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne casse, rien ne se répande, et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je les force à manger les enfants sur le chemin, et puis les abandonne, quand, quelque cavalier leur coupant une patte (qui se trouve la main d'un homme), ils sont reconnus et mis au pouvoir de la justice. J'envoie aux personnes

affligées un grand Homme noir, qui promet de les faire riches, s'ils se veulent donner à lui. J'aveugle ceux qui prennent des cédules (billets), en sorte que quand ils demandent trente ans de terme, je leur fais voir le 3 devant le zéro, que j'ai mis après. Je tords le col à ceux qui, lisant dans le grimoire sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui, m'ayant appelé, me donnent seulement une savate, un cheveu, ou une paille. J'emporte, des Églises qu'on dédie, les pierres qui n'ont pas été payées. Je ne fais paraître aux personnes ennuitées qui rencontrent les sorciers allant au sabbat, qu'une troupe de chats, dont le prince est Marcou. J'envoie tous les confédérés à l'offrande, et leur présente à baiser le cul du Bouc, assis dessus une escabelle. Je les traite splendidement, mais avec des viandes sans sel. Je fais tout évanouir, si quelque étranger, ignorant des coutumes, fait la bénédiction ; et je le laisse dans un désert, au milieu des épines, à trois cents lieues de son pays. Je fais trouver, dans le lit des ribauds, aux femmes, des incubes, aux hommes, des succubes. J'envoie dormir le cauchemar, en forme d'une longue pièce de marbre, avec ceux qui ne se sont pas signés en se couchant. J'enseigne aux Nécromanciens à se défaire de leurs ennemis, faisant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. J'ôte sur les Sorciers, le sentiment aux endroits où le Bélier (le diable) les a marqués de son sceau. J'imprime une vertu secrète à *Nolite fieri*, quand il est récité à rebours, qui empêche que le beurre ne se fasse. J'instruis les paysans à mettre, sous le seuil de la bergerie qu'ils veulent ruiner, une toupe de cheveux, ou un crapaud, avec maudissons, pour faire mourir étiques les moutons qui passent dessus. Je montre aux bergers à nouer l'aiguillette le jour des noces, lorsque le prêtre dit *Conjungo vos*. Je donne de l'argent, qui se trouve, après, des feuilles de chêne. Je prête aux Magiciens un démon familier, qui les accompagne, et leur défend de rien entreprendre sans le congé de maître Martinet (surnom du démon). J'enseigne, pour rompre le sort d'une personne charmée, de faire pétrir le gâteau triangulaire de Saint Loup, et le donner, par aumône, au premier pauvre qu'il trouvera. Je guéris les malades du loup-garou, leur donnant un coup de fourche, justement entre les deux yeux. Je fais sentir les coups aux Sorciers, pourvu qu'on les

batte avec un bâton de sureau. Je délie le Moine Bourru aux avents de Noël : je lui commande de rouler comme un tonneau, ou traîner à minuit les chaînes dans les rues, afin de tordre le cou à ceux qui mettront la tête aux fenêtres. J'enseigne la composition des brevets, des sorts, des charmes, des sigilles, des talismans, des miroirs magiques, et des figures constellées. Je leur apprend à trouver le gui de l'an neuf, l'herbe de fourvoisement, les gamahés, l'emplâtre magnétique. J'envoie le gobelin, la Mule ferrée, le Filourdi, le roi Hugon, le Connétable, les hommes noirs, les femmes blanches, les lémures, les farfadets, les larves, les lamies, les ombres, les mânes, les spectres, les fantômes ; enfin, je suis le diable Vauvert, le Juif Errant, et le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau.» Avec ces dernières paroles, le Magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent, une large et noire fumée couvrit la face du climat, et je me trouvais sur mon lit, le cœur encore tout palpitant, et le corps tout froissé du travail de l'âme ; mais avec une si grande lassitude, qu'alors que je m'en souviens, je ne crois pas avoir la force d'écrire au bas de ma lettre : Je suis,

Monsieur,

Votre serviteur.

XIII - CONTRE LES SORCIERS

MONSIEUR,

En bonne foi, ma dernière Lettre ne vous a-t-elle point épouvané ? Quoi que vous en disiez, je pense que le grand Homme noir aura pu faire quelque émotion, sinon dans votre âme, au moins dans quelqu'un de vos sens. Voilà ce que c'est de m'avoir autrefois voulu faire peur des Esprits : ils ont eu leur revanche, et je me suis vengé malicieusement de l'importunité, dont tant de fois j'ai été persécuté de reconnaître les vérités de la magie. Je suis pourtant fâché de la fièvre, qu'on m'a écrit que cet horrible tableau vous a causée ; mais, pour effacer ma faute, je le veux effacer à son tour, et vous faire voir, sur la même toile, la tromperie de ses couleurs, de ses traits et de ses ombres. Imaginez-vous donc, qu'encore que par tout le monde on ait tant brûlé de Sorciers, convaincus d'avoir fait pacte avec le Diable ; que tant de misérables aient avoué sur le bûcher d'avoir été au sabbat, et que même quelques-uns, dans l'interrogatoire, aient confessé aux Juges qu'ils avaient mangé à leurs festins des enfants, qu'on a, depuis la mort des condamnés, trouvés pleins de vie, et qui ne savaient ce qu'on leur voulait dire, quand on leur en parlait ; on ne doit pas croire toutes choses d'un homme, parce qu'un homme peut dire toutes choses ; car, quand même, par une permission particulière de Dieu, une âme pourrait revenir sur la terre, demander à quelqu'un le secours de ses prières, est-ce à dire que des Esprits ou des Intelligences, s'il y en a, soient si badines, que de s'obliger, aux quintes écervelées d'un Villageois ignorant ; s'apparaître à chaque bout de champ, selon que l'humeur noire sera plus ou moins forte dans la tête mal timbrée d'un ridicule Berger ; venir au leurre, comme un faucon, sur le poing du Giboyeur qui le réclame, et, selon le caprice de ce maraud, danser la guimbarde, ou les matassins ? Non, je ne crois point de Sorciers, encore que plusieurs grands Personnages n'aient pas été de mon avis, et je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, ou si elle ne vient de Dieu, Dieu qui tout seul doit être cru de ce qu'il

dit, à cause qu'il le dit. Ni le nom d'Aristote plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate, ne me persuadent point, si mon jugement n'est convaincu, par raison, de ce qu'ils disent. La raison seule est ma reine, à qui je donne volontairement les mains ; et puis, je sais par expérience que les esprits les plus sublimes ont chopé le plus lourdement : comme ils tombent de plus haut, ils font de plus grandes chutes ; enfin nos pères se sont trompés jadis, leurs neveux se trompent maintenant ; les nôtres se tromperont quelque jour. N'embrassons donc point une opinion, à cause que beaucoup la tiennent, ou parce que c'est la pensée d'un grand Philosophe ; mais seulement à cause que nous voyons plus d'apparence qu'il soit ainsi, que d'être autrement. Pour moi, je me moque des Pédants qui n'ont point de plus forts arguments pour prouver ce qu'ils disent, sinon d'alléguer que c'est une maxime, comme si leurs maximes étaient bien plus certaines que leurs autres propositions. Je les en croirai pourtant, s'ils me montrent une Philosophie, dont les principes ne puissent être révoqués en doute, desquels toute la Nature soit d'accord, ou qui nous aient été révélés d'en haut ; autrement, je m'en moque, car il est aisé de prouver tout ce qu'on veut, quand on ajuste les principes aux opinions, et non pas les opinions aux principes. Outre cela, quand il serait juste de déférer à l'autorité de ces grands Hommes, et quand je serais contraint d'avouer que les premiers Philosophes ont établi ces principes, je les forcerais bien d'avouer à leur tour que ces Anciens-là, non plus que nous, n'ont pas toujours écrit ce qu'ils ont cru. Souvent les Lois et la Religion de leur pays les ont contraints d'accommoder leurs préceptes à l'intérêt et au besoin de la politique. C'est pourquoi on ne doit croire d'un homme, que ce qui est humain, c'est-à-dire possible et ordinaire ; enfin, je n'admets point de Sorciers, à moins qu'on me le prouve. Si quelqu'un par des raisonnements plus forts et plus pressants que les miens me le peut démontrer, ne doutez point que je ne lui dise : « Soyez, Monsieur, le bienvenu ; c'est vous que j'attendais, je renonce à mes opinions, et j'embrasse les vôtres ! » Autrement, qu'aurait l'habile par-dessus le sot, s'il pensait ce que pense le sot ? Il doit suffire au peuple qu'une grande âme fasse semblant d'acquiescer aux sentiments du plus grand nombre pour ne pas résister au torrent, sans entreprendre de donner des menottes à sa raison ; au contraire,

un Philosophe doit juger le vulgaire, et non pas juger comme le vulgaire. Je ne suis point pourtant si déraisonnable, qu'après m'être soustrait à la tyrannie de l'autorité, je veuille établir la mienne sans preuve ; c'est pourquoi vous trouverez bon que je vous apprenne les motifs que j'ai eus de douter de tant d'effets étranges qu'on raconte des Esprits ; il me semble avoir observé beaucoup de choses bien considérables pour me débarrasser de cette chimère. Premièrement, on ne m'a jamais récité aucune histoire des Sorciers, que je n'aie pris garde qu'elle était ordinairement arrivée à trois ou quatre cents lieues de là. Cet éloignement me fit soupçonner qu'on avait voulu dérober aux curieux l'envie et le pouvoir de s'en informer. Joignez à cela, que cette bande d'hommes habillés en chats s'est trouvée au milieu de la campagne, sans témoins. La foi d'une personne seule doit être suspecte en chose si miraculeuse ; près d'un village, il en a été plus facile de tromper des idiots. C'était une pauvre vieille, elle était pauvre : la nécessité l'a pu contraindre à mentir pour de l'argent ; elle était vieille : l'âge affaiblit la raison ; l'âge rend babillard ; elle a inventé ce conte pour entretenir ses voisines ; l'âge affaiblit la vue : elle a pris un lièvre pour un chat ; l'âge rend timide : elle en a cru voir cinquante au lieu d'un. Car, enfin, il est plus facile qu'une de ces choses soit arrivée, qu'on voit tous les jours arriver, qu'une aventure surnaturelle, sans raison et sans exemple. Mais, de grâce, examinons ces Sorciers pris : vous trouverez que c'est un Paysan fort grossier, qui n'a pas l'esprit de se démêler des filets dont on l'embarrasse ; à qui la grandeur du péril assomme l'entendement en telle sorte, qu'il n'a plus l'âme assez présente, pour se justifier ; qui n'oserait même répondre pertinemment, de peur de donner à conclure aux préoccupés que c'est le Diable qui parle par sa bouche. Si cependant il ne dit mot, chacun crie qu'il est convaincu de sa conscience, et aussitôt le voilà jeté au feu. Mais le Diable est-il si fou, lui qui a bien pu autrefois le changer en chat, de ne le pas maintenant changer en mouche, afin qu'il s'envole ? Les Sorciers, disent-ils, n'ont aucune puissance, dès qu'ils sont entre les mains de la Justice. Oh ! par ma foi ! cela est bien trouvé ; donc, Maître Jean Guillot, de qui le père a volé les biens de son pupille, s'est acquis par le moyen de vingt mille écus dérobés, que lui coûta son office de Juge, le pouvoir de commander aux Diables. Vraiment, les Diables portent grand respect aux

larrons. Mais ces Diables au moins devaient éloigner ce pauvre malheureux, leur très humble serviteur, quand ils surent qu'on était en campagne pour le prendre : car ce n'est pas donner courage à personne de le servir, d'abandonner ainsi les siens ; pour des natures qui ne sont qu'esprits, elles font de grands pas de clerc. J'ai aussi remarqué que tous ces Magiciens prétendus sont gueux comme des Diogènes. O Ciel ! est-il donc vraisemblable qu'un homme s'exposât à brûler éternellement, sous l'espérance de demeurer pauvre, haï, affamé, et en crainte continuelle de se voir griller en place publique ? Satan lui donnerait, non des feuilles de chêne, mais des pistoles de poids, pour acheter des charges qui le mettraient à couvert de la Justice. Mais vous verrez que les démons de ce temps-ci sont extrêmement niais, et qu'ils n'ont pas l'esprit d'imaginer tant de finesses. Ce malotru Berger, que vous tenez dans vos prisons, à la veille d'être bouilli, sur quelles convictions le condamnez-vous ? On l'a surpris, récitant la Patenôte du loup. Ah ! de grâce, qu'il la répète ; vous n'y remarquerez que de grandes sottises, et moins de mal qu'il n'y en a dedans une mort-diable (amulette préservatrice contre le diable), pour laquelle cependant on ne fait mourir personne. Outre cela, dit-on, il a ensorcelé des troupeaux. Ou ce fut par paroles, ou par la vertu cachée de quelques poisons naturels. Par paroles, je ne crois pas que les vingt-quatre lettres de l'alphabet couvent dans la grammaire la malignité occulte d'un venin si présent, ni que d'ouvrir la bouche, serrer les dents, appuyer la langue au palais, de telle ou telle façon, ait la force d'empester les moutons, ou de les guérir ; car, si vous répondez que c'est à cause du pacte, je n'ai point encore lu, dans la Chronologie, le temps auquel le Diable accorda avec le genre humain, que, quand on articulerait de certains mots qui doivent avoir été spécifiés au contrat, il tuerait ; qu'à d'autres il guérirait, et qu'à d'autres il viendrait nous parler ; et je veux qu'il en eût passé le concordat avec un particulier, ce particulier-là n'aurait pas le consentement de tous les hommes, pour nous obliger à cet accord. A quelques syllabes toutefois, qu'un lourdaud sans y penser aura proférées, il avolera incontinent, pour l'effrayer, et ne rendra pas la moindre visite à une personne puissante, dépravée, illustre, spirituelle, qui se donne à lui de tout son cœur, et qui par son exemple serait cause de la perte de cent mille âmes ! Vous

m'avouerez peut-être que les paroles magiques n'ont aucun pouvoir, mais qu'elles couvrent sous des mots barbares la maligne vertu des simples, dont tous les enchanteurs empoisonnent le bétail ? Eh bien, pourquoi donc ne les faites-vous mourir en qualité d'empoisonneurs et non pas de sorciers ? Ils confessent, répliquez-vous, d'avoir été au sabbat, d'avoir envoyé des diables dans les corps de quelques personnes, qui se sont trouvées démoniaques. Pour le voyage du sabbat, voici ma créance : c'est qu'avec des huiles assoupissantes, dont ils se graissent, comme alors qu'ils veillent, ils se figurent être bientôt emportés à califourchon sur un balai par la cheminée, dans une salle où l'on doit festiner, danser, faire l'amour, baiser le cul au bouc. L'imagination, fortement frappée de ces fantômes, leur représente dans le sommeil ces mêmes choses, comme un balai entre les jambes, une campagne qu'ils passent en volant, un bouc, un festin, des Dames ; c'est pourquoi, quand ils se réveillent, ils croient avoir vu ce qu'ils ont songé. Quant à ce qui concerne la possession, je vous en dirai aussi ma pensée, avec la même franchise. Je trouve, en premier lieu, qu'il se rencontre dix mille femmes pour un homme. Le Diable serait-il un ribaud, de chercher avec tant d'ardeur l'accouplement des femmes ? Non, non, mais j'en devine la cause : une femme a l'esprit plus léger qu'un homme, et plus hardi, par conséquent, à résoudre des Comédies de cette nature ; elle espère que, pour peu de latin qu'elle écorchera, pour peu qu'elle fera de grimaces, de sauts, de cabrioles, et de postures, on les croira toujours beaucoup au-dessus de la pudeur et de la force d'une fille ; et, enfin, elle pense être si forte de sa faiblesse, que, l'imposture étant découverte, on attribuera ses extravagances à quelques suffocations de matrice, ou qu'au pis-aller, on pardonnera à l'infirmité de son sexe. Vous répondrez peut-être que, pour y en avoir de fourbes, cela ne conclut rien contre celles qui sont véritablement possédées. Mais si c'est là votre nœud gordien, j'en serais bientôt l'Alexandre. Examinons donc, sans qu'il nous importe de choquer les opinions du vulgaire, s'il y a autrefois eu des Démoniaques, et s'il y en a aujourd'hui. Qu'il y en ait eu autrefois, je n'en doute point, puisque les Livres sacrés assurent qu'une Chaldéenne, par art magique, envoya un démon dans le cadavre du Prophète Samuel, et le fit parler ; que David conjurait avec sa harpe, celui dont Saül était obsédé ; et que

notre Sauveur Jésus-Christ chassa les diables des corps de certains Hébreux, et les envoya dans des corps de pourceaux. Mais nous sommes obligés de croire que l'empire du Diable cessa, quand Dieu vint au monde ; que les Oracle furent étouffés sous le berceau du Messie, et que Satan perdit la parole en Bethléem, l'influence altérée de l'Étoile des trois Rois lui ayant sans doute causé la pépie. C'est pourquoi je me moque de tous les énergumènes d'aujourd'hui, et m'en moquerai jusqu'à ce que l'Église me commande de les croire ; car, de m'imaginer que cette pénitente de Goffridi (curé brûlé comme sorcier en 1611 pour avoir séduit une fille de seize ans), cette Religieuse de Loudun, cette fille d'Évreux, soient endiablées, parce qu'elles font des culbutes, des grimaces et des gambades ; Scaramouche, Colle, et Cardelin les mettront à *quia*. Comment ? elles ne savent pas seulement parler latin ! Lucifer a bien peu de soin de ses Diables, de ne les pas envoyer au collège. Quelques-unes répondent assez pertinemment, quand l'Exorciste déclame une oraison de bréviaire, dont en quelque façon elles écorchent le sens, à force de le réciter ; à moins que cela, vous les voyez contrefaire les enragées, feindre, à tout ce qu'on leur prêche, une distraction d'esprit perpétuelle ; cependant j'en ai surpris d'attentives à guetter au passage quelque verset de leur office, pour répondre à propos, comme ceux qui veulent chanter à vêpres, et ne les savent pas, attendent à l'affût le *Gloria Patri*, etc., pour s'y égosiller. Ce que je trouve encore de bien divertissant, sont les méprises, où elles s'embarrassent, quand il faut obéir ou n'obéir pas. Le Conjurateur commandait à une de baiser la terre toutes les fois qu'il articulerait le sacré nom de Dieu : ce Diable d'obéissance le faisait fort dévotement ; mais, comme il vint encore un coup à lui ordonner la même chose en autres termes que ceux dont il usait ordinairement, car il lui commanda par le Fils coéternel du Souverain Être, ce novice démoniaque, qui n'était pas théologien, demeura plat, rougit, et se jeta aux injures, jusqu'à ce que, l'Exorciste l'ayant apaisé par des mots plus ordinaires, il se remit à raisonner. J'observe, outre cela, que selon que le Prêtre haussait sa voix, le Diable augmentait sa colère, bien souvent à des paroles de nul poids, à cause qu'il les avait prononcées avec plus d'éclat, et qu'au contraire, il avalait, doux comme lait, des exorcismes qui faisaient trembler, à cause qu'étant las de crier, il les avait prononcés d'une voix basse.

Mais ce fut bien pis quelque temps après, quand un Abbé les conjura ; elles n'étaient point faites à son style, et cela fut cause que celles qui voulurent répondre répondirent si fort à contresens que ces pauvres Diables, au front de qui restait encore quelque pudeur, devinrent tout honteux, et depuis, en toute la journée, il ne fut pas possible de tirer un méchant mot de leur bouche. Ils crièrent, à la vérité, fort longtemps qu'ils sentaient là des incroyables ; qu'à cause d'eux ils ne voulaient rien faire de miraculeux, de peur de les convertir. Mais la feinte me sembla bien grossière ; car, s'il était vrai, pourquoi les en avertir ? Ils devaient, au contraire, pour nous endurcir en notre incrédulité, se cacher dans ce corps, et ne pas faire des choses qui pussent nous désaveugler. Vous répondez que Dieu les force à cela pour manifester la Foi. Oui, mais je ne suis point convaincu, ni obligé de croire que ce soit le Diable qui fasse toutes ces singeries, puisqu'un homme les peut faire naturellement. De se contourner le visage vers les épaules ; je l'ai vu pratiquer aux Bohémiens. De sauter ; qui ne le fait point hors les Paralytiques ? De jurer ; il ne s'en rencontre que trop ! De marquer sur la peau certains caractères ; ou des os ou des pierres colorent ainsi sans prodige notre chair. Si les Diables sont forcés, comme vous dites, de faire des miracles afin de nous illuminer : qu'ils en fassent de convaincants, qu'ils prennent les tours de Notre-Dame de Paris, où il y a tant d'incroyables, et les portent sans fraction dans la campagne Saint-Denis danser une sarabande espagnole. Alors nous serons convaincus. J'ai pris garde encore que le Diable, qu'on dit être si médisant, n'induit jamais ces personnes démoniaques, au milieu de leurs grandes fougues, à médire l'une de l'autre : au contraire, elles s'entre-portent un très grand respect, et n'ont garde d'agir autrement parce que la première offensée découvrirait le mystère. Pourquoi, mon révérend Père, n'instruit-on votre procès en conséquence des crimes dont le Diable vous accuse ? Le Diable, dites-vous, est père de mensonge. Pourquoi donc l'autre jour fîtes-vous brûler ce Magicien, qui ne fut accusé que par le Diable ? Car je réponds comme vous : « Le Diable est père de mensonge. » Avouez, avouez, mon Révérendissime, que le Diable dit vrai, ou faux, selon qu'il est utile à votre malicieuse paternité. Mais, bons Dieux ! je vois tressaillir ce Diable, quand on lui jette de l'eau

bénite ; est-ce donc une chose si sainte qu'il ne la puisse souffrir sans horreur ? Certes, cela fait que je m'étonne qu'il ait osé s'enfermer dans un corps humain, que Dieu a fait à son image, capable de la vision du Très-Haut, reconnu son enfant par la régénération baptismale, marqué des saintes huiles, le Temple du Saint-Esprit, et le Tabernacle de la Sainte Hostie. Comment a-t-il eu l'impudence d'entrer dans un lieu qui lui doit être bien plus vénérable que de l'eau, sur laquelle on a simplement récité quelques prières ? Mais nous en aurons bonne issue ; je vois le Démoniaque qui se tempête fort à la vue d'une croix qu'on lui présente. O Monsieur l'Exorciste, que vous êtes bon ! Ne savez-vous pas qu'il n'y a aucun endroit dans la Nature, où il n'y ait des croix, puisque par toute la matière, il y a longueur et largeur, et que la croix n'est autre chose qu'une longueur considérée avec une largeur. Qu'ainsi ne soit, cette croix que vous tenez, n'est pas une croix, à cause qu'elle est d'ébène ; cette autre n'est pas une croix, à cause qu'elle est d'argent ; mais l'une et l'autre sont des croix, à cause que sur une longueur, on a mis une largeur qui la traverse. Si donc cette énergomène a cent mille longueurs et cent mille largeurs, qui sont toutes autant de croix, pourquoi lui en présenter de nouvelles ? Cependant vous voyez cette femme qui, pour en avoir approché les lèvres par force, contrefait l'interdite. O quelle piperie ! Prenez, prenez une bonne poignée de verges, et me la fouettez en ami ; car je vous engage ma parole, que, si on condamnait d'être jeté à l'eau tous les énergomènes, que cent coups d'étrivières par jour n'auraient pu guérir, il ne s'en noierait point. Ce n'est pas, comme je vous ai déjà dit, que je doute de la puissance du Créateur sur ses créatures ; mais, à moins d'être convaincu par l'autorité de l'Église, à qui nous devons donner aveuglément les mains, je nommerai tous ces grands effets de magie, la Gazette des sots, ou le Credo de ceux qui ont trop de foi. Je m'aperçois bien que ma lettre est un peu trop longue. C'est le sujet qui m'a poussé au-delà de mon dessein ; mais vous pardonnerez cette importunité à une personne qui fait vœu d'être, jusqu'à la mort, de vous et de vos contes d'esprit,

Monsieur,

Le serviteur très-humble.

XIV - SUR LE TRIOMPHE DES DAMES

(ouvrage publié en 1643)

A MONSIEUR GERZAN

MONSIEUR,

Après les éloges que vous donnez aux Dames, résolument je ne veux plus être homme. Je m'en vais tout à l'heure porter ma chandelle au père Bernard, afin d'obtenir de ce pitoyable saint ce qu'impétra l'empereur Héliogabale du rasoir de ses Empiriques ; puisque les miracles qu'exhale tous les jours cette précieuse momie sont si nombreux, qu'ils regorgent par-dessus les murs de la Charité jusque dans votre Parnasse. Il n'est pas impossible qu'un bienheureux fasse pour moi ce que la plume d'un malheureux poète a bien fait pour Tirésias ; mais, en tous cas, c'est à faire à me tronçonner, d'un coup de serpe, le morceau qui me fait porter un caleçon. La sottise chose, en effet, de ne se masquer qu'au carnaval ! Je ne l'eusse, par ma foi, pas cru, si vous ne m'eussiez envoyé votre livre. Oh ! que Notre-Seigneur savait bien ce que vous diriez là-dessus, quand, à la confusion de l'homme, il voulut naître d'une femme : sans doute il connaissait la dignité de leur sexe. C'est aussi une marque évidente de l'estime particulière qu'il en a faite, de les avoir choisies pour nous porter, ne s'étant pas voulu fier de notre jeunesse à nous-mêmes ; mais la Nature aussi nous fait connaître, au partage de ses biens, qu'elle a voulu avantager la cadette au préjudice de l'ainée, lui donnant la beauté, dont chaque trait est une armée, qui va, quand il lui plaît, bouleverser des trônes, déchirer des diadèmes et traîner en servitude les orgueilleuses puissances de la Terre. Que si, comme nous, elles ne vaquent pas à massacrer des hommes, si elles ont horreur de porter au côté ce qui nous fait détester un bourreau ; c'est à cause qu'il serait honteux que celles qui nous donnent la lumière, portassent de quoi nous la ravir ; et parce aussi qu'il est beaucoup plus honnête de suer à la construction, qu'à la destruction de son espèce. Donc, en matière de visage, nous

sommes de grands gueux ; et, sur ma foi, de tous les biens de la terre en général, je les vois plus riches que nous, puisque si le poil fait la principale distinction de la brute et du raisonnable, les hommes sont, au moins par l'estomac, les joues et le menton, plus bêtes que les femmes. Malgré toutefois ces muettes, mais convaincantes prédications de Dieu et de la Nature, sans vous, Monsieur, ce déplorable sexe allait tomber sous le nôtre ; vous, qui tout caduc, et prêt à choir de cette vie, avez relevé cent mille Dames qui n'avaient point d'appui ! Qu'elles se vantent, après cela, de vous avoir donné le jour ! Quand elles vous auraient enfanté plus douloureusement que la mère d'Hercule, elles vous devraient encore beaucoup à vous, qui, non content de les avoir enfantées toutes ensemble, les avez fait triompher en naissant. Une femme, à la vérité, vous a porté neuf mois, mais vous les avez toutes portées sur la tête de leurs ennemis. Pendant vingt siècles, elles avaient combattu, elles avaient vaincu pendant vingt autres ; et vous, depuis quatre mois seulement, leur avez décerné le triomphe : oui, Monsieur, chaque période de votre livre est un char de victoire, où elles triomphent plus superbement que les Scipions, ni les Césars n'ont jamais fait dans Rome. Vous avez fait de toute la Terre un pays d'Amazone, et vous nous avez réduits à la quenouille ; enfin, l'on peut dire qu'avant vous toutes les femmes n'étaient que des pions, que vous avez mis à dames. Nous voyons cependant que vous nous trahissez, que vous tournez casaque au genre masculin, pour vous ranger de l'autre. Mais comment vous punir de cette faute ? Comment se résoudre à diffamer une personne qui a fait entrer nos mères et nos sœurs dans son parti ? Et puis, on ne saurait vous accuser de poltronnerie, vous étant rangé du côté le plus faible, ni votre plume, d'être intéressée, ayant commencé l'éloge des Dames en un âge où vous êtes incapable d'en recevoir des faveurs. Confessez pourtant, après les avoir fait triompher, et avoir triomphé de leur triomphe même, que leur sexe n'eut jamais vaincu, sans le secours du nôtre. Ce qui m'étonne, à la vérité, c'est que vous ne leur avez point mis en main, pour nous détruire, les armes ordinaires ; vous n'avez point cloué des étoiles dans leurs yeux ; vous n'avez point dressé des montagnes de neige à la place de leur sein ; l'or, l'ivoire, l'azur, le corail, les roses et les lis n'ont point été les matériaux de votre bâtiment, ainsi que tous nos Écrivains

modernes, qui, malgré la diligence que fait le Soleil pour se retirer de bonne heure, ont l'impudence de le dérober en plein jour, et des étoiles aussi, que je ne plains pas pour leur apprendre à ne pas tant aller la nuit ; mais ni le feu, ni la flamme, ne vous ont point donné de froides imaginations : vous nous avez porté des bottes, dont nous ignorons la parade ; jamais homme n'a monté si haut sur des femmes Enfin, je rencontre dans ce livre des choses si divinement conçues, que j'ai de la peine à croire que le Saint-Esprit fût à Rome, quand vous le composâtes. Jamais les Dames n'ont sorti de la presse en meilleure posture, ni moi mieux résolu de ne pas aller au tombeau du Père Bernard, pour voir un miracle, puisque Monsieur de Gerzan loge à la porte de l'Église. O Dieux ! encore une fois, la belle chose que vos Dames ! Ah ! Monsieur, vous avez tellement obligé le sexe par ce Panégyrique, que pour mériter aujourd'hui l'affection d'une Reine, il ne faut être,

Monsieur,

Que votre Serviteur.

XV - LE DUELLISTE

MONSIEUR,

Quoique je me porte en homme qui crève de santé, je ne laisse pas d'être malade depuis trois semaines, que ma philosophie est tombée à la merci des Gladiateurs. Je suis incessamment travaillé de la tierce et de la quarte : j'aurais perdu la connaissance du papier, si les cartels s'écrivaient sur autre chose : je ne discerne déjà plus l'encre d'avec le noir à noircir ; et enfin, pour vous faire réponse, j'ai presque été forcé de vous écrire avec mon épée, tant il est glorieux d'écrire mal, parmi des personnes dont les plumes ne se taillent point. Il faudrait, je pense, que Dieu accomplit quelque chose d'aussi miraculeux que le souhait de Caligula, s'il voulait finir mes querelles. Quand tout le genre humain serait érigé en une tête, quand de tous les vivants il n'en resterait qu'un, ce serait encore un duel qui me resterait à faire. Vraiment, vous auriez grand tort de m'appeler maintenant le premier des hommes ; car je vous proteste qu'il y a plus d'un mois que je suis le second de tout le monde. Il faut bien que votre départ ayant déserté (changé en désert) Paris, l'herbe ait crû par toutes les rues ; puisqu'en quelque lieu que j'aïlle, je me trouve toujours sur le pré. Cependant, ce n'est pas sans risque. Mon portrait que vous fîtes faire a été trouvé si beau, qu'il a pris possible envie à la Mort d'en avoir l'original : elle me fait à ce dessein mille querelles d'Allemand. Je m'imagine quelquefois être devenu porc-épic, voyant que personne ne m'approche sans se piquer ; et l'on n'ignore plus, quand quelqu'un dit à son ennemi, *qu'il s'aïlle faire piquer*, que ce ne soit de la besogne, que l'on me taille. Ne voyez-vous pas aussi qu'il y a maintenant plus d'ombres sur notre horizon, qu'à votre départ ? C'est à cause que depuis ce temps-là ma main en a tellement peuplé l'Enfer, qu'elles regorgent sur la Terre. A la vérité, ce m'est une consolation bien grande d'être haï, parce que je suis aimé ; de trouver partout des ennemis, à cause que j'ai des amis partout, et de voir que mon malheur vient de ma bonne fortune ; mais j'ai peur que cette démangeaison de gloire

ne m'invite à porter mon nom jusqu'en Paradis. C'est pourquoi, pour éviter de dangereuses prophéties, je vous conjure de venir promptement remettre mon âme en son assiette de philosophe ; car il me fâcherait fort qu'à votre retour, au lieu de me trouver dans mon cabinet, vous trouvassiez dans une église : Ci-gît,

Monsieur,
Votre Serviteur.

XVI - SUR UN RECOUVREMENT DE SANTÉ

MONSIEUR,

Vous me permettrez bien de railler maintenant avec votre fièvre, puisqu'elle vous a tourné les talons. Par ma foi, je m'étonne qu'elle ait osé jeter le gant à un hardi Chevalier comme vous ; aussi, quelques braves dont elle ait triomphé entrant dans la carrière, j'ai prévu la honte de sa défaite. Cependant tout le monde vous croit parti pour les Champs-Élysées ; et déjà quelques-uns, qui ne sont pas les plus chers de vos amis, vous publient arrivé dans l'affreuse cité, dont vous n'étiez pas encore aux faubourgs. J'admire, en vérité, comment, vous, qui choisissiez toujours les choses les plus faciles, n'y ayant qu'une ajambée à faire de votre chambre à la chapelle, où dorment vos Ancêtres, vous avez tourné bride avec tant de précipitation. Cependant je soutiendrai, à la barbe de votre grand cœur, que vous avez agi en habile homme : le gîte n'est pas bon, l'Hôte n'y change pas de draps, et quoique le lit soit appuyé si ferme, qu'il ne puisse trembler que par un tremblement de terre, la chambre est froide et caterreuse ; les jeûnes s'y observent perpétuels, et, quoiqu'à la Flamande ont ait de la bière jusque par-dessus les yeux, on n'y boit que de l'eau bénite. Au reste, vous n'y eussiez pas trouvé une personne raisonnable, ni de l'un, ni de l'autre sexe ; car on n'y reçoit point d'hommes, à moins qu'ils n'aient perdu l'esprit ; et pour les femmes, encore qu'elles aient là une bonne qualité qu'elles n'ont pas ici, qui est de se taire, elles y sont si laides en récompense, que la plus belle est camuse. Ne vous repentez donc point, quelque généreux que nous vous croyions, d'avoir usé si à propos du privilège de Normandie : les ombres de là-bas ne sont pas si charmantes que celles de vos allées couvertes ; et je vous proteste qu'en moins d'un clin d'œil, vous alliez faire un voyage si éloigné, que vous n'eussiez pas été de retour avant la Résurrection ; et moi-même, en ce pays, je n'aurais pas trouvé un homme qui eût voulu se charger de vous aller dire de ma part, que je suis,

Monsieur,
Votre Serviteur.

XVII - D'UN SONGE

Cette Vision de Quevedo, que nous lûmes hier ensemble, laissa de si fortes impressions en ma pensée, du plaisant tableau qu'il dépeint, que, cette nuit, je me suis trouvé en songe aux Enfers ; mais ces Enfers-là m'ont paru bien différents du nôtre ; leur diversité m'a fait croire que c'étaient les Champs-Élysées, et, en effet, je n'eus pas avancé fort peu de chemin, que je reconnus l'Averne, comme les Grecs et les Romains l'ont décrite ; j'y vis l'Achéron, le Fleuve de l'Oubli, le vigilant Cerbère, les Gorgones, les Furies et les Parques, Ixion sur la roue, Titie dévoré par un vautour, et beaucoup d'autres choses qui sont plus au long dans la Mythologie. Ayant passé plus avant, je rencontrai force gens vêtus à la Grecque et à la Romaine, dont les uns parlaient Grec, et les autres Latin, et j'en aperçus d'autres occupés à les conduire dans divers appartements. Ils me semblèrent tous bien sociables ; c'est pourquoi je me mêlai à leur compagnie. Il me souvient que j'en accostai un, et qu'après quelques autres discours, lui ayant fait savoir que j'étais étranger, il me répondit que j'étais donc venu à la bonne heure, parce qu'on changeait ce jour-là de maison tous les morts, qui s'étaient plaints d'avoir été mal associés, et que, si j'étais curieux, je pouvais m'en donner le plaisir. Il me tendit ensuite la main fort courtoisement ; je lui prêtai la mienne : « Et nous allons, continua-t-il, dans la salle où l'on ordonne des départements de ceux qui se veulent quitter pour se loger avec d'autres. Nous aurons le plaisir de voir, à notre aise et sans nous lasser, comme chacun s'y prendra pour faire sa cause bonne. » Nous marchâmes donc ensemble jusqu'au lieu, où enfin nous arrivâmes. Mon Conducteur me donna place auprès de lui, et, par bonheur, elle se rencontra si proche de la chaire du Juge, que nous ouïmes intelligiblement les querelles de toutes les parties. A mesure donc qu'ils sortaient de leur ancienne demeure, je remarquai qu'on les plaçait, si je ne me trompe, non pas comme vous le penseriez, les Rois toujours avec les Rois, mais bien souvent des Rois avec des Pâtres, des Philosophes

avec des Villageois, de belles Personnes avec d'autres fort laides, et des Vieux avec des Jeunes. Mais, pour commencer, j'aperçus Pythagore très-ennuyé de sa compagnie : c'était une troupe de Comédiens, qui, par leur caquet continuel, le détournèrent de ses hautes spéculations. Le Juge, qui présidait, lui dit que, l'estimant homme de grande mémoire, puisque après pour le moins quinze cents ans, il s'était souvenu d'avoir été au siège de Troie, on l'avait apparié avec des personnages qui n'en sont pas dépourvus : « Oh ! si ce n'est, s'écria-t-il, qu'à cause de cela, que vous me logez avec ces Bateleurs, vous me pouvez mettre indifféremment avec tous les autres Morts ; car il n'y a céans presque pas un Défunt (si vous en voulez croire son épitaphe) qui ne soit d'heureuse mémoire. Puis donc qu'ils ne sont pas les seuls avec qui je sympathise en mémoire, pour Dieu ! délivrez-moi du caquet importun de ces Rois et de ces Reines, dont le règne ne dure que deux heures. » La justice de ses raisons entendue, je sais bien qu'on le fit marcher ailleurs ; mais il ne me souvient pas où. Aristote, Pline, Élien, et beaucoup d'autres Naturalistes, furent mis, parce qu'ils ont connu les bêtes, avec les Maures ; et le Peintre Zeuxis fut pareillement logé avec eux, parce que son tableau de raisins, que les oiseaux venaient becqueter, l'a convaincu d'en avoir abusé. Dioscoride ne demandait pas mieux que d'être planté avec des Lorrains, disant qu'il s'accorderait bien avec eux, parce qu'il connaissait parfaitement le naturel des simples ; mais on s'avisa de l'envoyer vers les Filles de Pélidas, à la charge de leur apprendre à discerner la vertu des herbes mieux qu'elles ne firent, quand elles voulurent rajeunir leur père. Raimond Lulle (célèbre philosophe), qui jurait d'avoir rendu l'or potable, fut placé avec certains riches Ivrognes qui avaient fait la même chose. Lucain, que Néron fit tuer pour la jalousie qu'il conçut de son poème des guerres de Pharsalé, s'associa de quelques petits enfants que les vers ont fait mourir. Il échut à Virgile l'appartement des Maquereaux, pour avoir débauché Didon, qui, sans lui, eût été une dame fort sage. Ovide et Actéon, criminels par hasard, furent logés ensemble comme gens qu'avait rendus misérables le mal des yeux. Ils choisirent pour retraite un logement fort obscur, d'autant, disaient-ils, qu'ils craignaient de trop voir. Je vis loger Orphée avec les Chantres du pont Neuf, parce qu'ils ont su l'un et l'autre attirer les bêtes. Ésope et Apulée ne firent

qu'un ménage, à cause de la conformité de leurs miracles ; car Ésope, d'un âne, a fait un homme, en le faisant parler, et Apulée, d'un homme, en a fait un âne en le faisant braire. Romulus se rangea avec les Fauconniers, parce qu'il a dressé des oiseaux à voler, non pas une perdrix, mais l'Empire de Rome. On parlait de mettre César avec les bons joueurs ; j'en demandai la cause, et l'on me répondit que d'un seul coup de dé, qu'il jeta sur le Rubicon, il avait gagné l'empire du monde. Toutefois, il fut trouvé plus à propos de fouler son orgueil, le rangeant avec des Esclaves, qu'on estimait jadis avoir des caractères pour courir : « Vous pourrez, lui cria le Maître des Cérémonies, essayer encore une fois votre *Veni, vidi, vici*. » On mit Brutus avec ceux qui ont monté sur l'ours (qui avaient eu peur) parce qu'il n'a point eu peur des esprits. Cassius, à qui sa mauvaise vue cause la mort, avec les femmes grosses qui ont la vue dangereuse. Caligula voulut être mis dans un appartement plus magnifique que celui de Darius, comme ayant couru des aventures incomparablement plus glorieuses : « Car, dit-il, moi Caligula, j'ai fait mon cheval Empereur, et Darius a été fait Empereur par le sien. » Néron parut ensuite : on l'associa d'une compagnie de Bateleurs, pour se perfectionner ; on l'eût bien attelé avec Timon l'ennemi des hommes, mais on craignait que, si quelque jour la Nature, sympathisant à leurs souhaits, ne faisait qu'une tête de tout le genre humain, il n'y eût dispute entre eux à qui la couperait. Je vis le Roi Numa présenter un placet, à ce qu'on lui octroyât d'établir son domicile en la maison d'un certain fameux Hydraulique, qui avait jadis fait faire des miracles à l'eau, comme étant aussi capable que l'autre, puisqu'il avait fait parler la fontaine Égérie, et l'avait rendue si clairvoyante en matière d'État, qu'au lieu qu'un autre Ingénieur l'aurait conduite, il s'en laissait conduire. Nabuchodonosor fut livré entre les mains d'un Charlatan, qui se promettait de gagner beaucoup à le montrer, parce qu'on n'avait point encore jamais vu de tels animaux. Patrocle s'estomaqua de se voir assorti avec des gens guéris de maux incurables ; mais il se paya de raison, quand on lui eut appris que c'était à cause qu'il avait comme eux trompé la mort. Jason demeura fort décontenancé de se trouver au milieu d'une cohue de Courtisans d'Espagne, parce qu'il n'entendait pas leur langue, car il ne put s'imaginer ce qu'on voulait dire, quand on lui prêcha que toutes les entreprises de

ces Chevaliers en herbe, aussi bien que les siennes, n'avaient butté qu'à la Toison. Considérez ce que c'est de s'appliquer à la lecture des choses fabuleuses, dans un âge, dont la faiblesse accompagne de foi toutes ses connaissances. Je n'ai rien parcouru dans la fable des Païens, qui ne repassât tumultuellement à ma fantaisie. Il me semble que je vis ranger Jupiter avec les fous, sur ce que Momus avait représenté qu'il avait un coup de hache (avait le cerveau fêlé) ; Jupiter, offensé, demanda, ce me semble, à ce bouffon, quel coup de hache il entendait : « C'est celui-là, répondit le plaisant, dont Vulcain, de sa grâce, vous fendit le cerveau, pour vous faire accoucher de Minerve. » Le vieux Saturne, qui n'y entendait point de finesse, reçut, sans murmurer, la compagnie d'une troupe de Faucheurs, à cause de la conformité du Sceptre. On obligea Phoëbus à suivre quelques expérimentés Joueurs de palet, avec défenses de les abandonner, qu'il n'eût appris à ne plus prendre la tête de son ami pour un but. J'ouïs, ce me semble, commander à Sisyphe d'accoster des Casseurs de grès, qui étaient là, pour se défaire de sa roche entre leurs mains. Je ne sais pas s'il obéit, parce que la curiosité détourna ma vue sur Thétis, qui disputait pour choisir un associé ; on la mit à la rengette (sur-le-champ) à côté d'un certain Hypocondre, qui, pensant être de brique, ne voulait pas boire, de peur de se détremper ; car, comme si elle eût autrefois appréhendé la même chose, elle n'osa, pour immortaliser entièrement son fils Achille, lui tremper dans l'Océan le talon qu'elle tenait. Hécate se fourra dans la presse, pour joindre la mère de Gargantua ; « car, disait-elle, si j'ai trois faces, celle-ci en a une si large, qu'elle en vaut bien trois. » On proposa de loger Io avec Poppée, la femme de Néron, pour certaines raisons dont je ne me souviens pas : cette Princesse en fut contente, à la charge que l'autre se garderait de ruer, d'autant qu'elle craignait les coups de pied. Dédale, ce grand artisan, ne fit aucune résistance, encore qu'on lui donnât pour confrères des Sergents, des Greffiers, des Procureurs et autres gens de cornet (gens d'écritoire), parce qu'il ouït dire que c'étaient des personnes qui, comme lui, n'avaient pas volé sans plumes ; qui, comme lui, volaient pour se sauver ; et lesquels, vu le temps, auraient été contraints, s'ils n'eussent joué de la harpe, de jouer de la vielle. Dalila, maîtresse de Samson, fut mise avec les chauves, à cause qu'on craignait que, la logeant avec d'autres, elle ne les prit aux

cheveux, comme Samson. Porcie fut rangée avec des malades de pâles couleurs, les Juges d'Enfer l'en soupçonnant atteinte, depuis quelle avait avalé des charbons. Jocaste et Sémiramis ne firent qu'un ménage, pour ce qu'elles avaient été l'une et l'autre mères et femmes de leurs fils, et grosses deux fois d'un même enfant. Je vis tout le monde bien empêché pour accompagner Arthémise ; les uns la voulaient rejoindre à son mari, à cause de leur amour tant vanté ; les autres la porter à l'hôpital des femmes enceintes, alléguant que d'avalier de la cendre, comme elle avait fait, était une envie de femme grosse ; mais elle apaisa tous leurs contrastes, se logeant d'elle-même avec des Blanchisseuses qu'elle aperçut : « A la charge, leur cria-t-elle, que, pour la peine de vous aider à vos lessives, j'aurai les cendres à ma disposition. » Thésée demandait à loger avec des Tisserands, se promettant de leur apprendre à conduire le fil. Persée, le brave d'Andromède, se trouvait également bien avec tous les Instituteurs d'Ordres, parce qu'ils ont tous, comme lui, défendu les femmes. Néron, pour la place duquel il avait été tant débattu, choisit enfin de lui-même l'appartement d'Érostrate, ce fameux insensé, qui brûla le Temple de Diane : « Car je suis, dit cet Empereur en marchant, personne qui aime autant que lui à me chauffer de gros bois. » Juvénal, Perse, Horace, Martial, et presque tous les Épigrammatistes et Satiriques, furent envoyés au manège, avec les Écuyers d'Académie, pour ce qu'ils ont réputation d'avoir su bien piquer (monter à cheval). On mit pareillement avec ces Poètes force Espingliers, Éguilletiers, Fourbisseurs et autres, dont la besogne ainsi que les ouvrages ne valent rien sans pointes. Le Duc de Clarence, qui se noya volontairement dans un tonneau de malvoisie, allait cherchant Diogène, sur l'espérance d'avoir pour gîte la moitié de son tonneau ; mais, comme il ne se rencontra pas, et qu'on aperçut le grand Socrate qui n'était pas encore attelé : « Voici justement votre fait, lui dit-on, car, vous et ce Philosophe, êtes tous deux morts de trop boire. » Socrate fit une profonde révérence à ses Juges, et leur montra du doigt le vieux Héraclite, qui attendait un Collègue ; on donna ordre aux Héros de Romans de l'emmener avec eux : « C'est un personnage, leur dit le Fourrier qui les apparia, dont vous aurez toute sorte de contentement ; il a un cœur de chair. Vous ne lui raconterez point vos aventures, comme c'est entre vous une chose inévitable, sans lui tirer des

larmes, car il n'est pas moins que vous tendre à pleurer. » Eurydice prit la main d'Achille : « Marchons, lui dit-elle, marchons ! Aussi bien, ne nous saurait-on mieux assortir, puisque nous avons tous deux l'âme au talon. » Je vis placer Curtius, ce fameux Romain, qui se précipita dans un gouffre pour sauver Rome, avec un certain Brutal, qui s'était fait tuer en protégeant une femme débauchée. Je m'étonnai aussi de voir assortir des personnes si dissemblables ; mais on me répondit qu'ils étaient tous deux morts pour la Chose publique. Ensuite, on associa Icare avec Prométhée, pour avoir été l'un et l'autre trop âpres à voler. Écho fut logée avec nos Auteurs modernes, d'autant qu'ils ne disent, comme elle, que ce que les autres ont dit ; le Triumvirat de Rome avec celui d'Enfer, c'est-à-dire Antoine, Auguste et Lépide, avec Radamante, Éaque et Minos, sur ce qu'on représenta que ceux-là, de même que ceux-ci, avaient été juges de mort. On pensa mettre Flamel, qui se vantait d'avoir la pierre, avec les défunts de cette maladie ; mais il s'en offensa, disant que la sienne était la Pierre Philosophale, et qu'il y avait une différence presque infinie entre les vertus de ces deux sortes de Pierres : « Car les Graveleux, continua-t-il, ne sont tourmentés de la leur, qu'après qu'elle est formée, au contraire de nous qui n'en sommes travaillés que durant sa conception, outre que nous ne nous faisons jamais tailler de la nôtre. » Ses raisons ouïes, on l'envoya trouver Josué, parce que quelques-uns se vantèrent d'avoir aussi bien que lui fixé le Soleil (l'or). Quantité d'autres Chimistes suivaient celui-ci avec grand respect, et recueillaient, comme des oracles, des sottises qu'il leur débitait, dans lesquelles ces pauvres fous s'imaginaient être enveloppé le secret du grand Œuvre. On les mi-partit, les uns avec les Charbonniers, comme des gens de fourneau ; les autres, avec ceux qui ont donné des soufflets aux Princes. On mit Hécube avec Cerbère, pour augmenter le nombre des Portiers infernaux. Elle aboya fort contre les Maréchaux des logis, à cause de cet affront ; mais on la satisfit, lui remontrant qu'elle était un monstre à trois têtes aussi bien que l'autre, puisque comme chienne elle en avait une, comme femme deux, et qu'un et deux font trois. Je me souviens qu'on en mit quelques-uns à part, entre lesquels fut Midas, parce qu'il est le seul au monde qui se soit plaint d'avoir été trop riche. Phocion fut de même séparé des autres, s'étant trouvé le seul qui jamais ait donné de

l'argent pour mourir ; et Pygmalion pareillement ne fut associé de personne, à cause qu'il n'y a jamais eu que lui qui ait épousé une femme muette. Après cette distribution, par laquelle chacun fut mis dans sa chacunière, les images de mon Songe, n'étant plus si distinctes, ne me laissèrent apercevoir que des peintures générales ; par exemple, je vis le corps entier des Filous s'associer avec les Chasseurs d'aujourd'hui, parce qu'ils tirent en volant ; nos Auteurs de Romans avec Esculape, parce qu'ils font en un moment des cures miraculeuses ; les Bourreaux avec les Médecins, à cause qu'ils sont payés pour tuer. Une grande troupe de Tireurs d'armes demandaient aussi d'être logés avec Messieurs de la Faculté, parce que l'art d'escrime leur donne, aussi bien qu'à eux, la connaissance de la tierce et de la quarte ; mais on les mit avec les Cordonniers : d'autant que la perfection du métier consiste à bien faire une botte. Parmi le vacarme confus d'une quantité de mécontents, je distinguai la voix de Bouteville (comte de Bouteville, fameux duelliste), qui fulminait de ce que tout le monde refusait sa compagnie ; mais sa colère ne lui servit de rien : personne ne l'osait accoster, de peur de prendre querelle. Cet homme portait la solitude avec lui ; et je vis l'heure qu'il allait être réduit à se faire Ermite, s'il ne se fût enfin accommodé avec les Grammairiens Grecs, qui ont inventé le duel (nombre dans la langue grecque). Un Opérateur, qui distribuait les remèdes, augmentait la presse, à cause du grand nombre de sots dont il était environné ; plusieurs le consultaient, et j'aperçus, entre autres, la femme d'Orphée, qui demandait un cataplasme pour la démangeaison des yeux. Priam vint aussi lui demander de l'onguent pour la brûlure, mais l'Opérateur n'en eut pas assez, car la Ville de ce pauvre Prince était toute brûlée (Troie). Je vis là quantité d'Avocats condamnés au feu, afin qu'ils vissent clair à certaines affaires trop obscures. Quant aux sages, ils furent mis avec les Architectes, comme gens qui doivent user de règle et de compas. Il ne fut jamais possible de séparer les Furies des Épiciers, tant elles avaient peur de manquer de flambeaux. Je fus bien étonné de rencontrer Tibère, lequel, en attendant qu'on le plaçât, se reposait, couché sur des cailloux. Je lui demandai s'il ne reposerait pas mieux sur un lit : « Eh ! je craindrais, me répliqua-t-il, que la chaleur de la plume ne me causât quelque chose de pire que la pierre. » Sur ces entrefaites, Agrippine, la mère de Néron, le conjura de la venger de ce que

Sénèque avait publié qu'elle avait eu quatre enfants depuis son mariage ; elle paraissait furieuse et toute hors de soi, mais Néron l'apaisa par ces paroles : « Madame, il ne faut croire d'un médisant, que la moitié de ce qu'il dit. » Les Parques se contentèrent de demeurer avec de pauvres Villageoises, qui nourrissent leurs maris de leurs quenouilles, quand on leur eut appris, que, aussi bien qu'elles, ces Paysannes avaient filé la vie des hommes. Il vint là certains Batteurs en Grange, et parce qu'ils manquaient de fléau, on leur fit prendre Attila pour s'en servir, à faute d'autres. Les Effrontés s'associèrent des Gardeurs de lions, afin d'apprendre d'eux à ne point changer de couleur. J'en aurais encore bien vu d'autres, si onze heures, qui sonnèrent à ma montre, ne m'eussent éveillé et rappelé, dans ma mémoire, qu'à toute heure de jour et de nuit, je suis et serai, jusqu'au dernier somme,

Monsieur,

Votre très-affectionné Serviteur.

XVIII - CONTRE LES FRONDEURS

A MONSIEUR D. L. M. L. V. L. F.

Le lecteur doit être averti, que cette Lettre fut envoyée pendant le Sièges de Paris, et durant la plus violente animosité des Peuples contre Monseigneur le Cardinal.

MESSIEURS,

Il est vrai, je suis Mazarin ; ce n'est ni la crainte, ni l'espérance qui me le font dire avec tant d'ingénuité ; c'est le plaisir que me donne une vérité, quand je la prononce. J'aime à la faire éclater, sinon autant que je le puis, du moins autant que je l'ose ; et suis tellement antipathique avec son adversaire, que, pour donner un juste démenti, je reviendrais de bon cœur de l'autre monde. La Nature s'est si peu souciée de me faire bon Courtisan, qu'elle ne m'a donné qu'une langue pour mon cœur et pour ma fortune. Si j'avais brigué les applaudissements de Paris, ou prétendu à la réputation d'éloquent, j'aurais écrit en faveur de la Fronde, à cause qu'il n'y a rien qu'on persuade plus aisément au Peuple, que ce qu'il est bien aise de croire ; mais, comme il n'y a rien aussi qui marque davantage une âme vulgaire, que de penser comme le vulgaire, je fais tout mon possible pour résister à la rapidité du torrent, et ne me pas laisser emporter à la foule ; et, pour commencer, je vous déclare encore une fois que je suis Mazarin. Je ne suis pourtant pas si déraisonnable, que je ne vous veuille apprendre la cause pourquoi je me suis rangé de votre parti. Vous saurez donc que c'est parce que je l'ai trouvé le plus juste, et parce qu'il est vrai que rien ne nous peut dispenser de l'obéissance que nous devons à notre légitime Souverain ; car, bien que les Frondeurs nous en jettent des pierres, je prétends les refronder contre eux si vertement, que je les délogerai de tous les endroits, où leur calomnie a fait fort contre son Éminence. Les premiers coups qu'ont en vain tentés les Poètes du pont Neuf, contre la réputation de ce grand Homme, ont été d'alléguer qu'il était Italien ; à cela je répons (non point

à ces héros de papier brouillard, mais aux personnes raisonnables qui méritent d'être désabusées) qu'un honnête homme n'est ni Français, ni Allemand, ni Espagnol ; il est Citoyen du Monde, et sa patrie est partout. Mais je veux que Monsieur le Cardinal soit Étranger ; ne lui sommes-nous pas d'autant plus obligés, de ce qu'il abandonne ses Dieux domestiques pour défendre les nôtres ? Et puis, quand il serait naturel Sicilien, comme ils le croient, ce n'est pas à dire, pour cela, qu'il soit vassal du roi d'Espagne ; car l'Histoire est témoin que nos lis ont plus de droit à la souveraineté de cet État, que les châteaux de Castille.

Mais ils sont très-mal informés de son berceau ; car, encore que la Maison des Mazarins fût originaire de Sicile, Monsieur le Cardinal est né dans Rome ; et, puisqu'il est citoyen d'une ville neutre, il a pu, par conséquent, s'attacher aux intérêts de la Nation qu'il a voulu choisir. On sait bien que le Peuple de Rome, et les Nobles et les Cardinaux, s'attachent ainsi à la protection particulière, ou d'un Roi, ou d'un Prince, ou d'une République. Il y en a qui tiennent pour la France ; d'autres, pour l'Espagne, d'autres, pour d'autres Souverains, et Son Éminence, embrassant le bon droit de notre cause, a voulu suivre l'exemple de Dieu, qui se range toujours du parti le plus juste. Certes, l'heureux succès de nos Armes a bien fait voir et l'excellence de son choix et la justice de notre cause ; et notre État, agrandi sous son Ministère, a bien témoigné qu'en sa faveur le Ciel avait fait sa querelle de la nôtre. Aussi, presque tous ceux qui ont demandé sa sortie, se sont depuis trouvés Pensionnaires des Ennemis de cette couronne ; et la gloire des belles actions de notre grand Cardinal, qui multiplie ses rayons, a bien fait voir que, son éclat leur faisant mal aux yeux, ils ont imité les loups de la Fable, qui promettaient aux brebis de les laisser en paix, pourvu qu'elles éloignassent le chien de leur Bergerie.

Enfin, ces réformateurs d'État, qui couvrent leurs noirs desseins sous le masque du bien public, n'ont autre chose à rechanter, sinon que Monsieur le Cardinal est Italien. Oui, mais de quoi se peuvent-ils plaindre ? il n'avance que des Français, et ceux dont la grandeur ne saurait faire d'ombre. Il n'a fait aucune créature, et nous voyons à la Cour trente Seigneurs Italiens, de fort grande Maison, dont les uns, attirés par la proximité du sang avec lui, les autres, par sa renommée, sont ici depuis dix

ans à se morfondre, d'autant qu'il ne les a pas jugés utiles au service du Roi. Cependant, quelque sagesse qu'il emploie à la conduite du Gouvernement, elle déplaît à nos politiques Bourgeois ; ils décrient son Ministère, mais ce n'est pas d'aujourd'hui, que les malheureux imputent à la bonne fortune des autres les mauvais offices de la leur. Dans le chagrin qui les ronge, ils se plaindraient de n'avoir pas de quoi se plaindre. Parce que Son Éminence n'a point fait de créatures, ils l'appellent ingrat ; s'il en eût fait, ils l'auraient accusé d'ambition. A cause qu'il a poussé nos frontières en Italie, il est traître à son Pays ; et, s'il n'eût point porté nos Armes de ce côté-là, il se serait entendu contre nous avec ses compatriotes. Enfin, de quelque biais qu'on avance la gloire de ce Royaume, Son Éminence aura toujours grand tort, à moins qu'elle ne fasse ses envieux assez grands pour ne lui plus porter d'envie. Que le feu des calomnies pousse donc tant qu'il voudra sa violence contre elle, sa réputation est un rocher au milieu des flots, que la tempête lave au lieu d'ébranler, et cette même force, qui le rend capable de supporter le faix d'un Empire, ne l'abandonnera pas, quand il sera question de supporter des injures.

La seconde batterie, dressée contre lui, attaque sa naissance. Eh quoi ! sommes-nous obligés d'instruire des ignorants volontaires ? Leur devons-nous apprendre, à cause qu'ils font semblant de ne le pas savoir, que la famille des Mazarins, de laquelle est sorti le père de Monsieur le Cardinal, est non-seulement des plus nobles, mais encore des mieux alliées de toute l'Italie, et que les armes de son illustre race sont des plus anciennes entre toutes celles dont la vieille Rome a conservé le nom ? L'ignorance des sots aurait un grand privilège, si nous étions obligés d'écouter patiemment le rebours de toutes les vérités qui ne sont pas de sa connaissance.

Le Peuple de la Place Maubert et des Halles ne veut pas tomber d'accord de ces vérités, qui sont manifestes ; mais ce Peuple ne serait pas de la lie, s'il pouvait être sainement informé de quelque chose ; outre que c'est la coutume, quand il aperçoit des vertus élevées d'une hauteur où sa bassesse ne peut atteindre, de s'en venger, à force d'en médire. Quoique Monsieur le Cardinal de Richelieu fût très-connu, qu'il sortît d'une des plus anciennes Maisons de Poitou, qu'il touchât de

parenté aux Seigneurs Français de la plus grande marque, et que nos Princes mêmes partageassent avec lui le sang de leurs Aïeux, sa Noblesse ne laissa pas de lui être contestée. De semblables contes ne tarissent jamais dans la bouche des Séditieux, qui cherchent partout un prétexte de refuser l'obéissance qu'ils doivent à ceux que le Ciel leur a donnés pour Maîtres.

Ils le poursuivent encore, et l'accusent d'avoir protégé les Cardinaux Barberins. Eût-il été honorable à la France d'abandonner des personnes sacrées qui réclamaient son secours, les neveux d'un Pape, qui avait été durant tout son règne le fidèle ami de la France ? Les autres Nations n'auraient-elles pas attribué ce délaissement à l'impuissance de les maintenir ? Et ce témoignage de faiblesse n'aurait-il pas porté grand coup à Sa Majesté Très-Chrétienne, de qui l'empire se soutient autant sur sa réputation que sur sa force ?

Quand nos calomniateurs se sentent pressés en cet endroit, ils changent de terrain, et crient qu'il a fait sur les Peuples des extorsions épouvantables. Pour moi, je ne sais pas si la canaille entretient des intelligences dans les Royaumes étrangers, qui l'informent plus au vrai du maniement des Finances, que n'en sont instruits le Conseil, l'Épargne et la Chambre des Comptes. Je sais bien que la Cour de Parlement de Paris, qui l'accusait du transport et du mauvais emploi de tant de comptant, après avoir examiné dans un si long loisir les traités et les négociations de Cantarini, ne lui a pas même imputé la diversion d'un quart d'écu ; et je pense que ses ennemis n'eussent pas oublié de le charger de Pécumat, s'il s'en fût trouvé convaincu, plutôt que de faux crimes, dont ils ont en cela essayé de le noircir, manque de véritables. Outre cela, le Royaume est-il chargé d'aucun impôt qui ne fût établi dès l'autre règne ? Encore, il me semble qu'on ne les exige point avec tant de rigueur, qu'il se pratiquait alors, quoique le fonds avancé par les Traitants eût été consommé, dès le vivant de Monsieur le Cardinal de Richelieu, et qu'il ne faille pas laisser maintenant de continuer la guerre contre les mêmes Ennemis. Croient-ils donc qu'avec des feuilles de chêne, on paye cinq ou six Armées ; qu'on lève, toutes les Campagnes, de nouveaux gens de guerre ; qu'on entretienne les correspondances qu'il faut avoir et dedans et dehors ; qu'on fasse révolter des Provinces et des Royaumes entiers contre nos

Ennemis ; enfin, qu'un seul Ministre domine au sort de tous les Potentats de la Terre, sans de prodigieuses sommes d'argent, qui seules sont capables de nous acheter la Paix ? Oui, car Monsieur le Drapier se figure qu'il en va du Gouvernement d'une Monarchie, comme des gages de sa Chambrière, ou de la pension de son fils Pierrot.

Ils ajoutent à leurs ridicules contes et hors de saison, que les choses ont réussi très-souvent au rebours de ce qu'il avait conseillé. Je le crois, car il est maître de son raisonnement, non pas des caprices de la Fortune. Nous voyons si souvent de bons succès autoriser de mauvaises conduites ! Et je m'étonnerais bien davantage, qu'à travers les ténèbres de l'avenir, un homme pût, avec les yeux de sa pensée, fixer un ordre aux événements hasardeux, et par son attention conduire les allures de la fatalité.

Quand' ces causeurs ont été repoussés à cette attaque, ils lui reprochent un Palais qu'il a fait bâtir à Rome. Mais qu'ils apprennent qu'en cette Cour-là le moindre des Cardinaux y a le sien. Étant Cardinal Français, la pompe d'un Palais dans Rome tourne à la gloire de la France, comme sa bassesse irait dans l'esprit des Italiens à la honte de notre Nation. Il y a eu de nos Rois (je dis des plus augustes) qui ont fourni librement à des Cardinaux des sommes très-considérables pour bâtir leurs palais, à condition que sur le portail ils feraient arborer nos Fleurs de Lis ; et, malgré tant de motifs spécieux, un misérable petit Mercier, en roulant ses rubans, ne trouve pas à propos que Monsieur le Cardinal fasse bâtir à ses dépens une maison !

La canaille murmure encore, et crie qu'il n'a aucun lieu de retraite, si la France l'abandonnait. Eh ! quoi donc, Messieurs les aveugles, à cause que, pour vous protéger et conserver, il s'est fait des ennemis par toute la terre, c'est un homme détestable et abominable, et vous le jugez indigne de pardon ? Sa faute, en effet, n'est pas pardonnable, d'avoir si fidèlement servi des ingrats ! Et Dieu qui le voulait donner en exemple à ceux qui s'exposent pour le peuple, a permis que, s'étant comporté aussi généreusement que Phocion, Périclès et Socrate, il ait rencontré d'aussi méchants citoyens, que ceux qui condamnèrent jadis ces grands hommes.

On le blâme ensuite de ce qu'il a refusé la paix, et ma Blanchisseuse m'a juré que l'Espagne l'offrait à des conditions

très-utiles et très-honorables pour ce Royaume. J'exhorte les Sages qui ne doivent pas juger sur des apparences, de se ressouvenir que le temps auquel nos Plénipotentiaires ont refusé de la conclure, est lorsque commencèrent les plus violents accès de la révolte de Naples, et que la fortune semblait alors nous offrir la restitution d'un État qui nous appartient. Il eût été contre toutes les règles de la prudence humaine, d'en négliger la conquête qui nous était comme assurée ; outre que le Roi Catholique ayant toujours insisté que nous abandonnassions les intérêts du Roi de Portugal, il ne nous était pas licite, à moins de passer pour la plus perfide des Nations, de signer la paix, sans qu'il fût compris dans le traité, puisqu'il n'avait hasardé que sur notre parole de remettre la Couronne sur la tête de sa Race.

Mais voici le dernier choc et le plus violent, dont ils prétendent obscurcir la splendeur de sa gloire. « Il est, disent-ils, auteur du Siège de Paris. » Je leur réponds en premier lieu, qu'il l'a dû conseiller, la Reine Régente ayant été avertie de plusieurs complots qui se brassaient contre la personne du Roi. Cependant, le bruit même commun tombe d'accord qu'il n'a pas été le premier à prêter sa voix pour la résolution de cette entreprise, et qu'au contraire on l'a toujours blâmé d'avoir pris des voies trop portées à la douceur. De plus, pourquoi vouloir qu'il ait ordonné lui seul l'enlèvement de notre jeune monarque ? Les gens du métier savent qu'il n'est pas seul dans le Conseil, et qu'il n'y porte son opinion que comme un autre. Bien loin donc d'avoir été le seul auteur de ce dessein, il n'a pas même souffert qu'on exécutât contre la Ville les choses qui sans doute eussent hâté sa réduction, parce qu'elles semblèrent à son naturel humain un peu trop cruelles. Et si les Parisiens me demandent quelles sont ces choses, je leur ferai connaître qu'il pouvait, par exemple, avec beaucoup de justice, faire punir de mort les prisonniers de guerre en qualité de traîtres et de rebelles à leur Roi. Il pouvait, d'ailleurs, en une nuit, s'il l'eût voulu, avec l'intelligence qu'il avait au dedans, faire saccager et brûler les Faubourgs, qui n'étaient que fort faiblement gardés ; chasser les fuyards dans la Ville pour l'affamer, ou bien les passer au fil de l'épée, à l'exemple de Henri IV, qui fit des veuves, en moins d'un jour, de la moitié des femmes de Paris, et diminuer par cette saignée la fièvre des habitants. Mais, au lieu de ces actes

d'hostilité, il défendit même d'abattre les moulins qui sont autour de la Ville, quoiqu'il sût que par leur moyen elle recevait continuellement force blés ; et, encore qu'il eût avis de toutes les marches de leurs gens de guerre, il faisait souvent détourner les troupes Royales, des routes de nos convois, pour n'être point obligé de nous affamer et nous battre en même temps.

Il e donc assiégé Paris. Mais de quelle façon ? Comme celui qui semblait avoir peur de le prendre ; comme un bon père à ses enfants, il s'est contenté de leur montrer les verges et les a longtemps menacés, afin qu'ils eussent le loisir de se repentir ; et puis, à parler franchement, leur maladie étant un effet de leur débauche, il était du devoir d'un bon Médecin, de les obliger à faire une diète. En vérité, s'il était permis de se dispenser à la raillerie sur une matière de cette importance, je dirais que, la veille des Rois, le nôtre voyant dans sa Capitale tant d'autres Rois arrivés de nuit, il sortit contre eux, et voulut essayer de vaincre cinquante mille Monarques.

Voilà, je pense, tous les chefs, par qui la canaille a tâché de rendre odieuse la personne de son Éminence, sans avoir jamais eu aucun légitime sujet de s'en plaindre. Cependant ils ne laissent pas de décrier ses plus éclatantes vertus, de blâmer son Ministère, et lui préférer son prédécesseur. Mais par quelle raison ? Je n'en sais aucune, si ce n'est peut-être, parce que Monsieur le Cardinal Mazarin n'envoie personne à la mort, sans connaissance de cause ; parce qu'il n'a point une Cour grasse du sang des Peuples ; parce qu'il ne fait point trancher la tête à des Comtes, à des Maréchaux, et à des Ducs et Pairs ; parce qu'il n'éloigne pas les Princes de la connaissance des affaires ; parce qu'il n'est pas d'humeur de se venger ; enfin, parce que même ils le voient si modéré, qu'ils en prévoient l'impunité de leurs attentats. Voilà pourquoi ces Factieux ne le jugent pas grand Politique. O stupide Vulgaire ! un Ministre bénin te déplaît ; prends garde de tomber dans le malheur des oiseaux de la Fable, qui, ayant demandé un Chef, ne se contentèrent pas du gouvernement de la Colombe que Jupiter leur donna, qui les gouvernait paisiblement, et crièrent tant après un autre, qu'ils obtinrent un Aigle qui les dévora tous. Défunt Monsieur le Cardinal (Richelieu) était un grand Homme aussi bien que son Successeur ; mais, n'ayant pas assez de hardiesse pour décider de leurs mérites, je me contenterai de faire souvenir tout le

monde, que Monsieur le Cardinal de Richelieu eut l'honneur d'être choisi par le feu Roi Louis XIII, le plus juste Monarque de l'Europe, pour être son Ministre ; et Monsieur le Cardinal Mazarin, par le Cardinal de Richelieu même, le plus grand Génie de son siècle.

Au reste, on a tort d'alléguer que nous sommes dans un Gouvernement où les Armes, les Lettres et la Piété sont méprisées. Je soutiens, au contraire, qu'elles n'ont jamais été si bien reconnues. Les Armes, témoin Messieurs de Gassion et de Rantzau, qui, par son crédit et son conseil, ont été faits Maréchaux de France, sans parler de Monsieur le Prince, qui, des bienfaits de la Reine, possède plus, lui seul, que quelques Rois de l'Europe. La Piété, témoin le Père Vincent, qu'elle a commis pour juger des mœurs, de la conscience, et de la capacité de ceux qui prétendent aux Bénéfices. Les Lettres, témoin le judicieux choix qu'il a fait d'un des premiers Philosophes de notre temps, pour l'éducation de Monsieur le frère du Roi. Témoin le docte Naudé, qu'il honore de son estime, de sa table et de ses présents ; et bref, témoin cette grande bibliothèque, bâtie pour le public, à laquelle, par son argent et ses soins, tous les Savants de l'Europe contribuent. Qu'ajouter, Messieurs, après cela ? Rien, sinon que la gloire de ce Royaume ne saurait monter plus haut, puisqu'elle est dans Son Éminence. Ne trouvez-vous pas à propos que le Peuple cesse enfin de lasser la patience de son Prince, par les outrages qu'il a faits à son Favori ; qu'il accepte avec respect le pardon qu'on lui présente sans le mériter ? Non, Monsieur, il ne le mérite pas, car est-ce une faute pardonnable, de se rebeller contre son Roi, l'image vivante de Dieu ; tourner ses armes contre celui qu'il nous a donné pour exercer et sur nos biens et sur nos vies les fonctions de sa Toute-Puissance ? N'est-ce pas accuser d'erreur la Majesté Divine, de contrôler les volontés du Maître qu'elle nous a choisi ? Je sais bien qu'on peut m'objecter que les particuliers d'une République ne sont pas hors la voie de salut ; mais il est très-vrai, néanmoins, que comme Dieu n'est qu'un à dominer tout l'Univers, et que comme le Gouvernement du Royaume Céleste est monarchique, celui de la Terre le doit être aussi. La Sainte Eucharistie fait foi que Dieu n'a jamais ordonné un seul État populaire, et quelques rabbins assurent que le péché des Anges fut d'avoir fait dessein de se mettre en

République. Ne voyons-nous pas même qu'il a, longtemps avant sa venue, donné David pour roi au peuple d'Israël, et que depuis notre Rédemption, il a fait descendre du Ciel la sainte Ampoule, dont il a voulu que nos Rois fussent sacrés, afin de les distinguer par un caractère surnaturel de tous ceux qui naîtraient pour leur obéir ? L'Église militante, qui est l'image de la triomphante, est conduite monarchiquement par les Papes ; nous voyons que jusqu'aux maisons particulières, il faut qu'elles soient gouvernées par une espèce de Roi, qui est le père de famille. C'est comme un premier ressort dans la société, qui meut nos actions avec ordre ; et c'est cet instinct secret, qui nécessite tout le monde à se soumettre aux Rois. Ce peuple a beau tâcher d'éteindre en son âme cette lumière qui le guide à la soumission ; il est, à la fin, emporté malgré lui par la force de ce premier mobile, contraint de rendre l'obéissance qu'il doit. Mais cependant celui de Paris a bien eu la témérité de lever ses mains sur l'Oint du Seigneur, alléguant pour prétexte que ce n'est pas au Roi qu'il s'attaque, mais à son Favori ; comme si, de même qu'un Prince est l'image de Dieu, un Favori n'était pas l'image du Prince ! Mais c'est encore trop peu de dire l'image, il est son fils. Quand il engendre selon la chair, il engendre un Favori : en tant qu'homme, il fait un Successeur ; en tant que Roi, il fait une Créature ; et s'il est vrai que la création soit quelque chose de plus noble que la génération, parce que la création est miraculeuse, nous devons adorer un Favori, comme étant le miracle d'un Roi. Ainsi, quand même ce ne serait que contre Son Éminence qu'il prend les armes, pense-t-il être Chrétien, lorsqu'il attende aux jours d'un Prince de l'Église ? Non, Monsieur, il est Apostat ; il offense le Saint-Esprit qui préside à la promotion de tous les Cardinaux ; et vous ne devez point douter qu'il ne punisse leur sacrilège aussi rigoureusement qu'il a puni le massacre du Cardinal de Guise, dont la mort, quoique juste, saigna durant vingt ans par les gorges de quatre cent mille Français. Mais encore quel fruit peut-il se promettre d'une rébellion qui ne peut jamais réussir ? Et quand même elle réussirait jusqu'à renverser la Monarchie de fond en comble, quel avantage en recueillerait-il ? Tel qui ne possède aujourd'hui qu'un manteau, n'en serait pas alors le maître. Il serait auteur d'une désolation épouvantable ; dont les petits-fils de ses arrière-neveux ne verraient pas la fin. Encore, est-il bien

grossier, s'il se persuade que la Chrétienté puisse voir, sans y prendre intérêt, la perte du Fils aîné de l'Église. Tous les Rois de l'Europe n'ont-ils pas intérêt à la conservation d'un Roi qui les peut remonter un jour sur leurs trônes, si leurs Sujets rebelles les en avaient fait trébucher ? Et je veux que cette révolution arrivât, sans un plus grand bouleversement que celui dont saigne encore aujourd'hui la Hollande. Je soutiens que le Gouvernement populaire est le pire fléau dont Dieu afflige un État, quand il le veut châtier. N'est-il pas contre l'ordre de la Nature, qu'un Batelier ou un Crocheteur soient en puissance de condamner à mort un Général d'Armée, et que la vie d'un plus grand personnage soit à la discrétion des poumons du plus sot, qui à perte d'haleine demandera qu'il meure ? Mais, grâce à Dieu, nous sommes éloignés d'un tel chaos. On se cache déjà pour dire *le Cardinal*, sans *Monseigneur*, et chacun commence à se persuader qu'il est malaisé de parler comme les marauds, et de ne le pas être. Aussi, quand tout le Royaume se serait ligué contre lui, j'étais certain de sa victoire, car il est fatal aux Jules de surmonter les Gaules. J'espère donc que nous verrons bientôt une réunion générale dans les esprits, et une harmonie parfaite entre les divers membres du corps de cet État. Comme M. de Beaufort n'est animé que du Sang de France, il n'est pas croyable que ce Sang ne le retienne, quand il voudra rougir son fer dans le sein de sa Mère ; et, de même que les ruisseaux, après s'être quittés et égarés quelque temps, reviennent enfin se réunir à l'Océan d'où ils s'étaient échappés, je ne doute pas que cet illustre Sang ne se rejoigne bientôt à sa source qui est le Roi. Pour les autres Chefs de Parti, je n'ai garde de si mal penser d'eux, que de croire qu'ils refusent de marcher sur les pas d'un exemple si héroïque. Il me semble que je les vois déjà s'incliner de respect devant l'image du Prince : ils sont trop justes, faisant réflexion sur ce que les premiers de leurs races ont reçu de la faveur des Rois précédents, pour vouloir empêcher que le sort d'une autre Maison soit regardé à son tour d'un aspect aussi favorable.

M. le Coadjuteur sait bien que le Duc de Retz, son grand-père, fut Favori d'Henri III. M. de Brissac peut avoir lu que son aïeul fut élevé aux charges et aux dignités par le Roi Henri IV. M. de Luynes a vu son père être le tout-puissant sur le cœur et la fortune du Roi Louis XIII. Et M. de La Mothe-Houdancourt se

souvent peut-être encore du temps qu'il était en faveur sous le Favori même du Roi défunt. Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre que M. le Cardinal soit, dans son règne, ce qu'étaient leurs aïeux, ou ce qu'ils ont été eux-mêmes dans un autre.

Mais quand toutes ces considérations seraient trop faibles pour les rappeler à leur devoir, ils sont généreux, et l'appréhension de paraître ingrats aux bienfaits qu'ils ont reçus de Sa Majesté, fera qu'ils aimeront mieux oublier leur mécontentement, que de passer pour méconnaissants ; et l'exemple de mille traîtres, qui ont payé les faveurs de la Cour par des injures, ne portera aucun coup sur leur esprit, qui sait trop que l'ingratitude est un vice de coquin, dont la Noblesse est incapable. Il n'appartient qu'à des Poètes du pont Neuf, comme Scarron, de vomir de l'écume sur la pourpre des Rois et des Cardinaux, et d'employer les libéralités qu'ils reçoivent continuellement de la Cour, en papier qu'ils barbouillent contre elle. Il a bien eu l'effronterie (après s'être vanté d'avoir reçu de la Reine mille francs de sa pension) de dire, que, si on ne lui en envoyait encore mille, il n'était pas en sa puissance de retenir une nouvelle satire, qui le pressait pour sortir au jour, et qu'il conjurait ses amis d'en avertir au plus tôt. Eh bien, en vérité, a-t-on vu, dans la suite de tous les siècles, quelque exemple d'une ingratitude aussi effrontée ? Ah ! Monsieur, c'est sans doute à cause de cela, que Dieu, qui en a prévu la grandeur et le nombre, pour le punir assez, a avancé, il y a déjà vingt ans, par une mort continue, le châtement des crimes qu'il n'avait pas commis encore, mais qu'il devait commettre. Permettez-moi, je vous supplie, de détourner un peu mon discours, pour parler à ces Rebelles. Peuple séditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la Justice de Dieu ! C'est l'épouvantable Scarron, qui vous est donné pour exemple de la peine que souffriront aux Enfers tous les Ingrats, les Traîtres et les Calomniateurs de leurs Princes. Considérez en lui de quelles verges le Ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance ! Venez, Écrivains Burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon ; confessez, en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le *malade de la Reine*, comme il se le dit, mais encore le *malade du Roi*. Il meurt chaque jour par quelque membre, et sa langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent. Vous le voyez, ce n'est

point un conte à plaisir : depuis que je vous parle, il a peut-être perdu le nez ou le menton. Un tel spectacle ne vous excite-t-il point à pénitence ? Admirez, Endurcis, admirez les secrets jugements du Très-Haut ; écoutez d'une oreille de contrition cette parlante Momie : elle se plaint qu'elle n'est pas assez d'une, pour suffire à l'espace de toutes les peines qu'elle endure. Il n'est pas jusqu'aux Bienheureux, qui, en punition de son sacrilège, n'enseignent à la Nature de nouvelles infirmités pour l'accabler : déjà, par leur ministère, il est accablé du mal de saint Roch, de saint Fiacre, de saint Cloud, de sainte Reine ; et, afin que nous comprissions par un seul mot tous les ennemis qu'il a dans le Ciel, le Ciel lui-même a ordonné qu'il serait *malade de Saint*. Admirez donc, admirez combien sont grands et profonds les secrets de la Providence ; elle connaissait l'ingratitude des Parisiens envers leur Roi, qui devait éclater en mil six cent quarante-neuf ; mais, ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître quarante ans auparavant un homme assez ingrat, pour expier lui seul tous les fléaux qu'une ville entière avait mérités. Profitez donc, ô Peuple ! de ce miracle épouvantable ; et, si la considération des flammes éternelles est un faible motif pour vous rendre sage, et pour vous empêcher de répandre votre fiel sur l'écarlate du Tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur de devenir Scarron. Vous excuserez, s'il vous plaît, Monsieur, ce petit tour de promenade, puisque vous n'ignorez pas que la charité chrétienne nous oblige de courir au secours de nos semblables, qui, sans l'apercevoir, ont les pieds sur le bord d'un précipice, prêts à tomber dedans. Vous n'en avez pas besoin, vous qui vous êtes toujours tenu, pendant les secousses de cet État, fortement attaché au gros de l'arbre ; aussi, est-ce un des motifs le plus considérable pour lequel je suis, et je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble, très-obéissant et très-affectionné
Serviteur,

DE CYRANO BERGERAC.

XIX - THÉSÉE A HERCULE

Comme c'est de l'autre monde que je vous écris, ô mon cher Hercule ! ne vous étonnez-vous point qu'au-delà du fleuve d'Oubli, je me souvienné encore de notre amitié, et que j'en conserve le souvenir en des lieux où vient faire naufrage la mémoire des hommes ? Ah ! je prévois que non. Vous savez trop que cette communauté, dont l'estime l'un de l'autre avait lié nos âmes, n'est point un nœud que la Mort puisse débarrasser ; et les Enfers même inaccessibles, où je suis retenu ne sont pas assez loin pour empêcher que mes soupirs n'aillent jusqu'à vous. Je sais qu'on vous a vu frémir, et trembler de courroux contre le Tyran de la nuit, dont je souffre le rigoureux empire, et que le grand Hercule, après avoir écorné des Taureaux, déchiré des Lions, étranglé des Géants, et porté sur ses épaules la machine du Monde, qu'Atlas n'avait pu soutenir, il n'est pas homme à craindre les abois d'un Chien qui veille à la porte de ma prison : c'est un Monstre qui n'a que trois têtes, et l'Hydre qu'il sut dompter en avait sept, dont chacune renaissait en sept autres. Donc, ô vous triomphant protecteur du Ciel ! venez achever sur vos ennemis la dernière victoire ; venez en ces cavernes obscures ravir à la Mort même le privilège de l'immortalité ; et enfin résolvez-vous une fois de satisfaire au suspens, où la terreur de votre bras tient toute la Nature. Vous avez assez fait voler votre nom sur les montagnes de la Terre, et les étoiles du Firmament ; songez à ceux qui, au centre du monde, languissent accablés du poids de la Terre, pour avoir combattu sous vos enseignes. Vous imaginerez-vous bien l'état auquel est réduit l'infortuné Thésée : aujourd'hui que ses plaintes font retentir ses malheurs jusqu'aux climats que le Soleil éclaire, il est au quartier le plus triste et le plus funeste des Champs-Élysées, assis sur la souche d'un cyprès éclaté du tonnerre, incertain s'il doit vous envoyer une requête, ou son épitaphe. L'oreille assiégée et la vue offensée du croassement des corbeaux, et du cri continu d'un nuage d'orfraies ; la tête appuyée sur le marbre noir d'un monument, au milieu d'un cimetière épouvantable qu'entourent des rivières de sang, où

flottent des corps morts, et dont la course pesante n'est excitée que par le son lugubre des sanglots, qu'expriment les âmes qui la traversent ; voilà, ô Héros invincible ! le fatal emploi qui moissonne les années que je devrais passer plus glorieusement à votre service. Mais encore, afin qu'aucune circonstance fâcheuse ne manque à ma douleur, je suis tourmenté non-seulement par le mal même, mais par son éternelle vue. Je vous dirai que l'autre jour (excusez-moi si je parle de cette façon dans un lieu rempli de ténèbres, où l'aveuglement règne partout, et chez qui toutes sortes d'objets portent le deuil perpétuel), l'autre jour donc, pendant la rigueur des aspects les plus infortunés dont un maudit climat puisse être regardé mortellement, je reconnus, tout interdit, l'horrible manoir des Parques qui détournaient leurs regards sur les miens. Je fus longtemps occupé à contempler ces mères homicides du Genre humain, qui tenaient pendus à leurs fuseaux les superbes Arbitres de la liberté des peuples, et dévidaient aussi négligemment la soie d'un glorieux Tyran, que le fil d'un simple Berger. Je les conjurai, par mes larmes, de filer plus promptement ma vie, ou d'en rompre la trame ; et, puisque la peur de la Mort me tourmentait davantage que la Mort même, qu'elles eussent la bonté de me sauver de cent mille par une seule. Mais je lus dans leurs yeux qu'elles avaient décrété de ne me pas accorder sitôt ma prière. Cette compagnie épouvantable m'obligea de quitter ma demeure ; mais, hélas ! je tombai dans une autre, encore plus affreuse ; c'était un vaste marais flottant, où, le hasard m'ayant engagé, je me vis à la discrétion de cent mille vipères, qui n'en ont point elles-mêmes, et qui, de leurs langues toutes brûlantes de venin, ayant sucé sur mes joues le douloureux dégoût de mon cœur, me rendaient, à la place, l'air de leurs sifflements pour respirer. Là, je vis ces fameux Coupables, que leurs crimes ont condamnés à d'extrêmes supplices, se produire au feu qui les consumait, supporter dans la flamme tous les tourments insupportables de la gelée, et, sous l'impitoyable empire d'une éternité violente, n'avoir plus rien de leur être, que la puissance de souffrir. J'y rencontrai Sisyphe au coupeau (sommets) d'une montagne, pleurant la perte de la roche qui lui venait d'échapper ; Titie ressusciter sans cesse à l'insatiable faim du Vautour qui le becquetait ; Ixion perdre, à chaque tour de la roue qu'il faisait tourner, la mémoire du précédent ; Tantale

dévoré par les viandes mêmes qu'il tâchait en vain de dévorer ; et les Danaïdes occupées à remplir éternellement un vaisseau percé, qu'elles ne pouvaient emplir. Il y avait là tout proche un buisson fort épais, sous lequel j'aperçus, au travers des fortifications de ce labyrinthe végétatif, la maigre Envie, qui, les regards fichés affreusement contre terre, les mains jaunes et sèches, les cuisses tremblantes et décharnées, l'estomac collé sur les côtes, l'haleine contagieuse, la peau corroyée par la chaleur de la bile noire, mâchait, en vomissant, la moitié d'un crapaud, à demi digéré. J'eus ensuite la conversation des Furies, occupées à des actions si brutales, que je les abandonne à l'imagination, de peur que le récit n'éloigne, de votre courage, par son horreur, le dessein de me secourir. Voilà quelle est mon infortune, ô généreux Prince ! L'expression que je vous en ai faite n'est point pour appeler votre bras vengeur à mon secours, car je flétrirais la gloire du grand Alcide, si je donnais quelque jour à penser qu'il eût été besoin d'employer des paroles pour l'exciter à produire une action vertueuse : et je suis assuré que le temps qu'il emploiera pour la lecture de ma lettre, est le seul qui retardera le premier pas du voyage, dont je dois attendre ma liberté ; mais cependant je ne trouve pas lieu de la finir, car avec quelle apparence, moi qui suis nécessaire du service de tout le monde, m'oserais-je dire, ô grand Hercule,

Votre Serviteur,

THÉSÉE ?

XX - SUR UNE ÉNIGME

QUE L'AUTEUR ENVOYAIT À M. DE *****

MONSIEUR,

Pour reconnaître le présent dont m'enrichit ces jours passés votre belle Énigme, j'ai cru être obligé de m'acquitter avec vous par une autre semblable ; je dis semblable, à l'égard du nom d'Énigme qu'elle porte ; car, quant à la sublimité du caractère de la vôtre, je reconnais le mien si fort au-dessous, que je serais un téméraire d'oser suivre son vol seulement des yeux de la pensée. Si pourtant elle est assez heureuse pour se voir reçue en qualité de suivante auprès de la vôtre, son père sera trop honoré. Je vous avoue qu'elle est en impatience de vous entretenir. Si donc votre bonté lui veut accorder cette grâce, vous n'avez qu'à continuer la lecture de cette lettre.

Je naquis neuf cents ans auparavant ma Sœur, et toutefois elle passe pour mon aînée ; je crois que sa laideur et sa difformité sont causes de cette méprise. Il n'y a personne qui n'abhorre sa compagnie et sa conversation ; il ne sort jamais de sa bouche une bonne nouvelle ; et quoiqu'elle ait plus d'autels sur la Terre qu'aucune des autres Divinités, elle ne reçoit point de sacrifices agréables que les vœux des désespérés. Mais moi, qui charme tout ce que j'approche, je ne passe aucun jour sans voir tomber à mes pieds ce qui respire dans l'air, sur la mer et sur la terre. Je trouve mon berceau dans le cercueil du Soleil, et dans mon cercueil le Soleil trouve son berceau. Ce que l'homme n'a jamais vu de plus aimable et de plus parfait, se forma le premier jour de mon règne. La Nature a fondé mon trône et dressé ma couche au sommet d'un palais superbe, dont elle a soin, quand je repose, de tenir la porte fermée ; et l'ouvrage de cet édifice est élaboré avec tant d'art, que personne jamais n'a connu l'ordre et la symétrie de son Architecture. Enfin, je fais ma demeure au centre d'un labyrinthe inexplicable, où la raison du sage et du fou, du savant et de l'idiot, s'égarent de compagnie. Je n'ai point

d'hôte que mon père, et quoiqu'il soit pourvu de facultés beaucoup plus raisonnables que ne sont les miennes, je le fais pourtant marcher où je veux, et je dispose de sa conduite ; cependant, j'ai beau le tromper, peu d'heures le désabusent si clairement, qu'il se promet, quoiqu'en vain, de ne se plus fier à mes mensonges ; car j'attache aux fers malgré lui les cinq Esclaves qui le servent ; aussitôt qu'ils sont fatigués, je les contrains bon gré, mal gré, de s'abandonner à mes caprices. Ce n'est pas qu'il n'essaye de fuir ma rencontre ; mais je me cache, pour le guetter, en des lieux si noirs et si sombres, qu'il ne manque jamais de tomber dans mon embûche ; il se rend aussitôt à la force du caractère, dont ma divinité l'étonne, en sorte qu'il n'a plus d'yeux que pour moi. Ce n'est pas que je n'aie d'autres puissants adversaires, entre lesquels le plus considérable est l'ennemi juré du silence, qui m'aurait déjà chassé des confins de son État, si la plus grande partie de ses sujets ne s'étaient révoltés, et ces Révoltés-là, que la cause de la raison soulève contre leur Tyran, sont les mieux réglés, et les seuls qui vivent sous une juste harmonie. Ils protègent mon innocence, font taire les vacarmes et les clameurs qui conspirent à ma ruine, m'introduisent peu à peu dans leur royaume, et à la fin m'aident eux-mêmes à m'en rendre le Maître. Mais je pousse mes conquêtes encore bien plus loin ; je partage, avec le Dieu du jour, l'étendue et la durée de son empire : que si la moitié que je possède n'est pas la plus éclatante, elle est au moins la plus douce et la plus tranquille. J'ai encore au-dessus de lui cet avantage, que j'empiète, quand bon me semble, sur ses terres, et qu'il ne peut empiéter sur les miennes. L'Astre, dont l'Univers est éclairé, ne descend point de l'horizon, que je n'attache au joug de mon char la moitié du Genre humain. Je suscite et je conserve le trouble parmi les peuples, pour les maintenir en repos. Ils n'ont garde qu'ils ne m'aient, car je les traite tous selon leurs humeurs. Les gais, je les mène aux festins, aux promenades, aux bals, à la comédie, et à tous les autres spectacles de divertissements ; les colériques, je les mène à la guerre, je les poste à la tête d'une puissante Armée, leur fais ouvrir trente escadrons à coup d'épée, gagner des batailles, et prendre des Rois prisonniers. Pour les mélancoliques, je les enfonce aux plus noires horreurs d'une solitude épouvantable ; je les monte aux faîtes de cent rochers affreux et inaccessibles,

pour faire paraître à leur vue les abîmes encore plus profonds. Enfin, j'accorde à toutes sortes de gens des occupations de leur goût. Je comble de biens les plus misérables, et, quelquefois, en dépit de la Fortune, je prends plaisir à précipiter ses mignons jusqu'au plus bas de sa roue. J'élève aussi, quand il me plaît, un coquin sur le trône, comme autrefois j'ai prostitué une Impératrice Romaine aux embrassements d'un cuisinier. C'est moi qui, de peur que les amants ne s'aillent vanter de leurs bonnes fortunes, ai soin de leur clore les yeux, avant qu'ils soient aux ruelles. C'est aussi par mon art qu'on vole sans plumes, qu'on marche sans mouvoir les pieds ; et c'est moi seul enfin, par qui l'on meurt sans perdre la vie. Je passe la moitié du temps à réparer l'embonpoint ; je recolore les joues, et je fais épanouir sur les visages et la rose et le lis. Je suis deux choses ensemble bien dissemblables, le truchement des Dieux, et l'interprète des sots. Quand on me voit de près, on ne sait qui je suis, et l'on ne commence à me connaître qu'alors qu'on m'a perdu de vue ; l'aigle, qui regarde le Soleil fixement, cille la paupière devant moi. Je ne sais pas si, parmi mes ancêtres, on a compté quelque lion, mais, à la campagne, le chant du coq me met en fuite ; et, à parler franchement, j'ai de la peine moi-même à vous expliquer mon être, à moins que vous ne vous figuriez que ce que fait faire à son sabot un petit garçon, quand il le fouette, je le fais faire à tout le monde.

Eh bien, Monsieur, c'est là parler bien clair, et si je gage que vous n'y entendez goutte. Oh ! bien, sur ma foi, je ne vous l'expliquerai pas, à moins que vous me le commandiez ; car, en ce cas-là, je vous confesserai ingénument que le mot que vous cherchez est le *Sommeil* ; et je ne saurais m'en défendre, car je suis, et serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-obéissant.

XXI - AU SOT LECTEUR ET NON AU SAGE

(Préface du *Jugement de Pâris en vers burlesques*, de M. Dassoucy)

VULGAIRE, n'approche pas de cet ouvrage ! Cet Avis au Lecteur est un chasse-coquin ; je l'aurais écrit en quatre langues, si je les avais sues, pour te dire en quatre langues, Monstre sans tête et sans cœur, que tu es de toutes les choses du monde la plus abjecte, et que je serais même fâché de t'avoir chanté de trop bonnes injures, de peur de te donner du plaisir. Je sais bien que tu t'attends, par dépit, de donner la torture à cet ouvrage. Mais, si tu l'as payé au Libraire, on ne te permet pas seulement d'en médire, mais encore de t'en chauffer. Aussi bien, quelque jugement que tu en fasses, il est impossible qu'on ne soit vengé de ton ignorance, puisque, de le blâmer, tu seras estimé stupide, et stupide aussi, de le louer, ne sachant pas pourquoi. Encore suis-je certain que tu en jugeras favorablement, de peur qu'on ne croie que cet Avis au sot Lecteur n'ait été fait pour toi ; et ce qui est cause que je te berne avec plus d'assurance, c'est qu'il n'est point en ta bassesse d'en empêcher le débit ; car quand ce serait ton arrêt de mort, ou Nostradamus en syriaque, deux belles grandes images, par où sa prudence a su débiter, triompheront si bien de ton économie, que tu ne seras plus maître de ta bourse. Cependant, ô Vulgaire ! j'estime si fort la clarté de ton beau génie, que j'appréhende qu'après la lecture de cet ouvrage, tu ne saches pas encore de quoi l'Auteur a parlé. Sache donc que c'est d'une Pomme, qui n'est ni de reinette ni de capendu, mais d'un fruit qui a trop de solidité pour tes dents, bien qu'elles soient capables de tout mordre ; que si par hasard il te choque, je demande au Ciel que ce soit si rudement, que ta tête dure n'en soit pas à l'épreuve. L'Auteur ne m'en dédira pas, car il est l'antipode du fat, comme je souhaiterais, si tous les ignorants ne faisaient qu'un monstre, d'être au monde le seul

HERCULE DE BERGERAC.

**XXII - SUR LE FAUX BRUIT QUI COURUT DE LA MORT D'UN GRAND
GUERRIER**

A MONSIEUR ***

MONSIEUR,

Et puis, tous les Royaumes ont des intelligences qui les gouvernent ? Non, non, le Hasard joue nos entreprises, le Sort entraîne aveuglément tout ce qui vit sous les étoiles ; et les Monarques, qui comptent leurs Esclaves en comptant leurs Sujets, sont eux-mêmes les plus gourmandés Esclaves de la Fortune. Donc, ce grand Guerrier, de qui les victoires ont marché plus vite que les desseins ; qui, en un même jour, a fait croître des lis sur le Rhin et sur le Danube ; qui, dans les combats, tenait à sa solde la Parque des Allemands ; et qui, sentant pendue à son épée la liberté du Genre humain, en a pu dédaigner la conquête, aurait été la victime d'un grain de plomb échappé des mains d'un Soldat, si timide, que l'amorce peut-être l'a fait tressaillir en le tirant ! Donc, tant d'Astres, qui se nourrissent de feu pour venger les Bourbons, n'auraient pas fait de ce jour-là celui de la fin du Monde ? Non, Monsieur, dis-je encore un coup, la Nature agonisante nous l'eût fait ou voir ou sentir. C'est un Soleil, qui ne peut éclipser qu'aux yeux de toute la Terre ; car, qu'il ait reçu (comme disent les envieux du nom François) une plaie entre les deux aines, je ne puis croire que les Parques, qui sont filles vierges, aient osé prendre un jeune homme par les parties honteuses. Mais j'ai tort de l'appeler homme : c'est notre Alcide, comme aux Grecs le fameux Hercule. N'a-t-il pas dompté les monstres aussi bien que cet antique demi-Dieu ? Encore l'année passée, il défit un Aigle à deux têtes ; et l'Univers entier, surpris extraordinairement de la témérité prudente d'un si vieil Enfant, se plaignait déjà que la Nature manquait de promesse aux Nations, permettant qu'on vît le Soleil se lever en Occident. Ainsi, nous pouvons protester sans mensonge, que, s'il n'est plus homme depuis un jour, il est Dieu depuis vingt-quatre heures ; quoique ce soit une pauvre

consolation de dire qu'il soit allé prendre place auprès d'Hercule, d'Achille, ou de César. Hélas ! nous avons plus besoin de Héros que de Dieux : les Dieux ne s'étudient qu'à persécuter la conscience de nos Héros, et nos Héros, à sauver les Dieux de la moquerie des Savants. Admirez un peu cependant la malicieuse injustice du Ciel ! Ce Phénix des batailles était allé fouetter le Lion d'Ibère, pour avoir autrefois trépigéné sur nos fleurs, à la tête de quatre mille Gentilshommes ; afin de faire, en dépit des hyperboles Castillanes, confesser à toute l'Europe, qu'il vaut mieux mener des lions armés, que de porter des armes lionnées. Lorsque le Démon d'Espagne, au garant des prémices qu'il nous donne, que, si cet autre Démon continuait, il ferait vomir au Roi de Castille tout ce qu'il avait mal avalé chez nous, il l'allait bientôt réduire à se faire Moine ou gentilhomme Verrier : il vint se mêler furieusement, comme les Sorciers font à la foudre, à la balle homicide qui le frappa. C'est en vain, petit Démon, que tu prétends échapper à la domination du grand Pan ; il est d'un étage où ta tête fait son marchepied, et d'une race qui tant de fois a fait rougir sur nos frontières les basanés Rodomont, que le sang, à force de leur monter souvent au visage, leur a tout fait noircir le teint. Déjà, par le bras du Fils et la tête du Père, le Portugal est échoué, le Roussillon englouti, la Catalogne arrachée, la Navarre recousse, la Galice mâchonnée, l'Aragon égratigné, les Indes disparues, la Flandre à l'agonie ; enfin, la gangrène des armes Françaises a tant rongé leur écusson, qu'il ne leur restera bientôt que l'écu, j'entends la Castille seule, si ce n'est que ce généreux Capitaine leur laisse encore la Grenade, pour subvenir aux maux de cœur, que leur doit vraisemblablement engendrer une si longue maladie. Pardonnez-moi, Monsieur, si je me suis si fort éloigné des légitimes mesures d'une lettre ; je louais cet Invincible : on a de la peine à se lever, quand on est couché dessus des fleurs ; et, d'ailleurs, je pleurais sa mort. Il est malaisé de ne se pas plaindre, quand on a tout perdu. En vérité, ce désastre a si bien désordonné l'harmonie de mon tempérament, que je meurs aujourd'hui de ce qui me faisait vivre hier. Je vais tomber malade, si l'on ne me donne du poison. Oui, Monsieur, si vous ne m'envoyez tout à l'heure assurer que le voyage de ce vaillant Homme en l'autre monde est aussi faux que celui de Mahomet en Paradis, je m'en vais profaner un temple, trahir mon ami,

violer ma sœur, étrangler mon père ; et même, ce qui ne
tombera jamais en aucune pensée, je m'en vais n'être plus,

Monsieur,

Votre affectionné Serviteur.

XXIII - POUR SOUCIDAS

(Lettre écrite pour Dassoucy, écrivain et musicien)

CONTRE UN PARTISAN QUI AVAIT REFUSÉ DE LUI PRÊTER DE L'ARGENT.

MONSIEUR,

Vous me le deviez, l'argent que je vous demandais ; car ne pensez pas qu'à moins de quarante pistoles, j'eusse voulu salir ma réputation, en prostituant ma compagnie à vos promenades ; et que je me fusse tant de fois donné la peine de protester, contre ma conscience, que vous étiez le plus honnête homme du monde. Enfin, je n'eusse pas risqué, sans cela, comme j'ai fait, les avives ou le farcin (maladies du cheval). Je vois bien maintenant que le symptôme de toutes les fièvres n'est pas semblable, puisque, devant ni après celle de saint Mathurin, on ne bâille pas. Mais ce que je trouve de plus pernicieux en vos émotions, c'est que, pour un homme qui n'est pas fort en garde, vous êtes un peu trop bilieux. Si le jour que je reçus votre lettre je n'eusse pris de la rhubarbe, peut-être aurais-je fait ma plume d'un bâton ; mais la République est trop intéressée à votre conservation ; car on ne saurait vous entamer, sans répandre le sang du Peuple, dont vous êtes plein. Observez toutefois dorénavant un procédé moins furieux. Je me figurais jadis (parce que, votre père et vous, aviez fait dégénérer la chaudépisse de nos bourses en gonorrhée) que chaque coffre de votre maison fût une apostume d'or ; mais je connais aujourd'hui que de vos pièces la plus pesante est votre tête. Volez donc mieux désormais, si vous me croyez ; car, si vous ne prenez l'essor un peu plus haut, vous courez hasard d'être arrêté à quatre pieds de terre ; et, à votre physionomie, je connais que la filasse est plus antipathique à votre tempérament, que l'arsenic. Si donc vous avez peur d'être léger, évitez au moins de vous faire peser en Grève (les exécutions se faisaient sur la place de Grève). C'est l'avis seul que peut donner à vos maux de tête,

Votre Médecin.

XXIV - SUR LE BLOCUS D'UNE VILLE

(ville de Mouzon dans laquelle Cyrano se trouvait enfermé en 1639)

MONSIEUR,

Le blocus de notre Ville est si étroit, que le passage n'y est ouvert qu'aux Gardes seulement : le menu peuple qui vit encore, quoiqu'on l'ait déjà mangé depuis longtemps, n'a plus lieu de faire entendre ses plaintes, puisqu'on a mis entre deux l'Allemagne et la Pologne. Nous sommes la proie de ces Nations barbares ; et sans doute on les emploie, afin que, nous ôtant le moyen de nous faire entendre, nous ne puissions émouvoir leur compassion. Nous n'avons pas toutefois lieu de nous plaindre, puisque nous sommes en un autre Ciel, car on n'y boit, ni on n'y mange ; on veut que nous emportions le Paradis par famine ; et, de peur que nous ne prenions même quelque nourriture par les oreilles, on nous défend jusqu'aux paroles grasses. Les malavisés qu'ils sont, ne prévoyant pas que, en nous demeurant dans le corps, elles nous pourraient faire vivre ! Oh ! qu'il est fâcheux de jeûner ! chose sans doute que vous n'avez jamais connue, puisque vous êtes si gras. Le Carême est un rude supplice, et particulièrement lorsqu'il cesse d'être volontaire, car vous savez que le siège de notre Ville en est un que l'on ne peut rompre. Nous n'avons plus rien de gras, et si nous étions en Automne, je vous pourrais bien dire ce qu'on disait de cet Empereur : « Il n'y a pas même une mouche. »

FIN DES LETTRES DIVERSES

LETTRES SATIRIQUES

I - CONTRE UN POLTRON

MONSIEUR,

Je sais que vous êtes trop sage pour conseiller jamais un duel ; c'est pourquoi je vous demande votre avis sur celui que j'ai résolu de faire ; car enfin, comme vous savez, l'honneur sali ne se lave qu'avec du sang. Hier, je fus appelé *sot*, et l'on s'émancipa de me donner un soufflet en ma présence. Il est vrai que ce fut en une compagnie fort honorable. Certains Stupides en matière de démêlés, disent qu'il faut que je périsse ou que je me venge. Vous, Monsieur, dites-moi, vous, mon plus cher ami, et que j'estime trop sage pour m'exciter à aucune action cruelle : ne suis-je pas assez maltraité de la langue et de la main de ce poltron, sans irriter encore son épée ? Car, quoique je sois marri d'être appelé *sot*, je serais bien plus fâché qu'on me reprochât d'être défunt. Si j'étais enfermé dans un sépulcre, il pourrait, à son aise et en sûreté, mal parler de mon courage. Ne ferais-je donc pas mieux de demeurer au monde, afin d'être toujours présent pour le châtier, quand sa témérité m'en donnera sujet ? Infailliblement, ceux qui me conseillent la tragédie, ne jugent pas que, si j'en suis la catastrophe, il se moquera de ma valeur : si je le tue, on croira que je l'ai chassé du monde, parce que je n'osais y demeurer, tant qu'il y serait ; si je lui ôte la rapière, on dira que j'appréhendais qu'il demeurât armé ; si nous demeurons égaux, à quoi bon se mettre au hasard du plus grand de tous les malheurs, qui est la mort, pour ne rien décider ? Et puis, quand j'aurais lettre du Dieu Mars, de sortir de ce combat à mon honneur, il pourrait au moins se vanter de m'avoir contraint à commettre une insigne folie. Non, non, je ne dégain point ; c'est craindre son ennemi, de vouloir, par le moyen de la mort, ou l'éloigner de soi, ou s'éloigner de lui. Pour moi, je n'appréhende pas qu'il soit où je serai. Il tient à gloire de n'avoir jamais redouté les Parques ; s'il veut que je le croie, qu'il se tue ! J'irai consulter tous les Sages pendant soixante ou quatre-vingts ans, pour savoir s'il a bien fait ; et si l'on me répond que oui, alors je tâcherai d'en vivre encore autant pour faire le reste de

mes jours pénitence de ma poltronnerie. Vous trouverez peut-être ce procédé fort étrange dans un homme de cœur comme moi ? Mais, Monsieur, à parler franc, je trouve que j'aime mieux me tenir à ma carte, que de me mettre au hasard, en les brouillant, d'en avoir une pire. Ce Monsieur le matamore veut peut-être mourir bientôt, afin d'en être quitte de bonne heure ; mais, moi, qui suis plus généreux, je tâche de vivre plus longtemps, au risque d'être longtemps en état de pouvoir mourir. Pense-t-il se rendre plus recommandable, pour témoigner qu'il s'ennuie de ne pas retourner à la nuit de sa première maison ? Est-ce qu'il a peur du Soleil ? Hélas ! le pauvre buffle, s'il savait quelle vilaine chose c'est que d'être trépassé, rien ne le presserait. Un homme ne fait rien d'illustre, qui devant trente ans met sa vie en danger, parce qu'il expose ce qu'il ne connaît pas : mais, lorsqu'il la hasarde depuis cet âge-là, je soutiens qu'il est enragé de la risquer, l'ayant connue. Quant à moi, je trouve le jour très-beau, et je n'aime point à dormir sous terre, à cause qu'on n'y voit goutte. Qu'il ne s'enfle point pourtant de ce refus, car je veux bien qu'il sache que je sais une botte à tuer même un Géant charmé, et qu'à cause de cela je ne veux point me battre, de peur qu'on ne l'apprenne. Il y a encore cent autres raisons qui me font abhorrer le duel. Moi, j'irais sur le pré, et là, fauché parmi l'herbe, m'embarquer possible pour l'autre monde ! Hélas ! mes créanciers n'attendent que cela pour m'accuser de banqueroute ! Mais penserait-il même m'avoir mis à jubé (forcé de se soumettre), quand il m'aurait ôté la vie ? Au contraire, j'en deviendrais plus terrible, et je suis assuré qu'il ne pourrait me regarder quinze jours après, sans que je lui fisse peur. S'il aspire à la gloire de m'avoir égorgé, pourvu que je me porte bien, je lui permets de se vanter partout d'être mon bourreau ; aussi bien, quand il m'aurait tué, la gloire ne serait pas grande ; une poignée de ciguë en ferait bien autant. Il va s'imaginer peut-être que la Nature m'a fort mal traité en me refusant du courage ; mais, qu'il apprenne que la Nature ne saurait nous jouer un plus vilain trait, que de se servir contre nous de celui du Sort ; que la moindre puce en vie vaut mieux que le grand Alexandre décédé ; et qu'enfin je me sens indigne d'obliger des torches bénites à pleurer sur mes armoiries. J'aime véritablement qu'on me flatte de toutes les qualités d'un bel esprit, hormis de celle d'heureuse mémoire, qui m'est

insupportable, et pour cause. Une autre raison me défend encore les batailles. J'ai composé mon Épitaphe, dont la pointe est fort bonne, pourvu que je vive cent ans ; et j'en ruinerais la rencontre heureuse, si je me hasardais à mourir plus jeune. Ajoutez à cela que j'abhorre sur toutes choses les maladies, et qu'il n'y a rien plus nuisible à la santé que la mort. Ne vaut-il donc pas mieux s'encourager à devenir poltron, que de se rendre la cause de tant de désastres ? Ainsi, forts de notre faiblesse, on ne nous verra jamais ni pâlir, ni trembler, que d'appréhension d'avoir trop de cœur. Et toi, ô salutaire poltronnerie ! je te voue un autel, et je promets de te servir avec un culte si dévot, que, pour commencer dès aujourd'hui, je dédie cette Épître au Lâche le plus confirmé de tes enfants, de peur que quelque Brave, à qui je l'eusse envoyée, ne se fût imaginé que j'étais homme à le servir, pour ces quatre méchants mots qu'on est obligé d'écrire à la fin de toutes les lettres : Je suis,

Monsieur,
Votre Serviteur.

II - CONTRE UN MÉDISANT

MONSIEUR,

Je sais bien qu'une âme basse comme la vôtre ne saurait naturellement s'empêcher de médire ; aussi, n'est-ce pas une abstinence où je vous veuille condamner. La seule courtoisie que je veux de vous, c'est de me déchirer si doucement, que je puisse faire semblant de ne le pas sentir. Vous pouvez connaître par là qu'on m'envoie la *Gazette* du Pays Latin. Remerciez Dieu de ce qu'il m'a donné une âme assez raisonnable, pour ne croire pas tout le monde de toutes choses, à cause que tout le monde peut dire toutes choses ; autrement, j'aurais appliqué à vos maux de rate un plus solide et plus puissant antidote que le discours. Ce n'est pas que j'aie jamais attendu des actions fort humaines d'une personne qui sortait de l'Humanité ; mais je ne pouvais croire que votre cervelle eût si généralement échoué contre les bancs de la Rhétorique, que vous eussiez porté en Philosophie un homme sans tête. On aurait, à la vérité, trouvé fort étrange, que dans un corps si vaste, votre petit esprit ne se fût pas perdu ; aussi, ne l'a-t-il pas fait longue, et j'ai ouï dire qu'il y a de bonnes années, que vous ne sauriez plus abandonner la vie, que votre trépas, accompagné de miracle, ne vous fasse canoniser. Oui, prenez congé du Soleil, quand il vous plaira, vous êtes assuré d'une ligne dans nos litanies, quand le Consistoire apprendra que vous serez mort sans avoir rendu l'esprit. Mais consolez-vous, vous n'en durerez pas moins pour cela ; les cerfs et les corbeaux, dont l'esprit est taillé à la mesure du vôtre, vivent quatre cents ans ; et si le manque de génie est la cause de leur durée, vous devez être celui qui fera l'épithaphe du Genre humain. C'est sans doute en conséquence de ce brutal instinct de votre nature, que vous choisissiez l'or et les pierres précieuses, pour répandre dessus votre venin. Souffrez donc, encore que vous prétendiez vous soustraire de l'empire que Dieu a donné aux hommes sur les bêtes, que je vous commande de vomir sur quelque chose de plus sale que mon nom, et de

vous ressouvenir (car je crois que les animaux comme vous ont quelque réminiscence) que le Créateur n'a donné à ceux de votre espèce une langue que pour avaler, et non pas pour parler. Souvenez-vous-en donc, c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre ; car, quoique votre faiblesse fasse pitié, celle des poux et des puces qui nous importunent ne nous oblige pas à leur pardonner. Enfin, cessez de mordre, simulacre de l'envie : car, quoique je sois peu sensible à l'injure, je suis sévère à la punir ; rien n'empêcherait la vertu d'un ellébore, qu'on appelle en Français *tricot* (bâton), duquel, pour vous montrer que je suis Philosophe (ce que vous ne croyez pas), je vous châtierais avec si peu d'animosité, que, le chapeau dans une main, et dans l'autre un bâton, je vous dirais, en vous brisant les os : Je suis,
Monsieur,
Votre très-humble.

III

A MADEMOISELLE ****

MADemoiselle,

Si tout le monde était obligé comme moi, pour faciliter la lecture de ses lettres, d'envoyer de l'argent, les Balzac n'auraient jamais écrit, et les aveugles sauraient lire. Mais, quoi ? si les miennes ne sont éclairées par la réflexion de l'or de quelques louis, vous n'y voyez que du noir de grimoire ; et, quand même je les aurais prises dans *Polexandre* (roman héroïque), je suis assuré d'avoir pour vous écrit en Hébreu. Ouvrir la bouche et mouvoir les lèvres en toutes les façons nécessaires à l'expression de notre langue, ne vous fait entendre que de l'Arabe. Pour vous parler Français, il faut ouvrir la main. Ainsi, ma bourse devient chez moi le seul organe, par lequel je vous puis éclaircir les difficultés de la Bible, et vous rendre les Centuries de Nostradamus aussi faciles que le *Pater*. Enfin, Mademoiselle, c'est de vous seule que l'on peut dire avec vérité : *Point d'argent, point de Suisse*. Je me console toutefois aisément de votre humeur, parce que, tant que vous ne changerez point, je suis assuré d'être en puissance, avec la croix de quelques pistoles, de chasser, plus facilement qu'avec l'eau bénite et l'exorcisme, le Démon d'avarice ; mais j'ai tort de vous reprocher une si grande bassesse : ce sont, au contraire, des motifs de vertu qui vous font agir de la sorte ; car, si vous tombez plus souvent sous la Croix que les malfaiteurs de Judée, c'est parce que vous croyez pieusement que les justes ne vous sauraient rien demander injustement, et que l'or, ce symbole de la pureté, ne vous saurait être donné qu'avec des intentions très-pures. Je pense même, comme vous êtes, aussi bien que bonne chrétienne, encore meilleure Française, que vous vous abaissez devant tous ceux qui vous présentent les images de nos Rois (pièces de monnaie à l'effigie royale) ; et que même, comme vous êtes d'une probité exemplaire, qui ne veut faire tort à personne, vous êtes tellement scrupuleuse à la distribution de vos faveurs,

que vous appuyez davantage sur les baisers de dix pistoles, que sur ceux de neuf. Cette économie ne me déplâit pas, car je suis assuré, tenant ma bourse dans une main, de tenir votre cœur dans l'autre. Tout ce qui me fâche, c'est de ce que cette chère image, que vous juriez autrefois avoir imprimée fort avant dans votre cœur, vous la mettez hors de chez vous par les épaules, sitôt qu'elle y a demeuré trois jours, sans payer son gîte. Pour moi, je pense que vous avez oublié la définition de l'homme, car toutes vos actions me prouvent que vous ne me prenez que pour un animal donnant ; cependant je croyais être, par l'opinion d'Aristote, un animal raisonnable ; mais je vois bien qu'il me faut résoudre à cesser d'être ce que je suis, du moment que je cesse de fouiller dans ma poche. Corrigez, je vous prie, cette humeur qui convient fort mal à votre jeunesse et à cette générosité dont vous vous faites toute blanche ; car il vous est honteux d'être à mes gages, moi qui suis,

Mademoiselle,
Votre Serviteur.

IV - CONTRE UN INGRAT

(Dassoucy)

MONSIEUR,

Par l'affection que je vous ai portée dont vous êtes indigne, je vous ai fait mériter d'être mon ennemi. Si les Philistins autrefois n'eussent laissé leurs vies sous le bras de Samson, nous ne saurions pas aujourd'hui que la terre eût porté des Philistins. Ils doivent leur vie à leur mort, et, s'ils eussent vécu dix ans plus tard, ils fussent morts trente siècles plus tôt. Ainsi vous moissonnez malgré moi cette gloire de votre lâcheté, de m'avoir contraint de vous en punir. On me dira, je le sais bien, que, pour avoir détruit un Pygmée, je n'attacherai pas à mon sort la matière d'une illustre épitaphe. Mais, à regarder sans intérêt le revers du paradoxe, ce Marius qui fit en trois combats un cimetière à trois nations, ne fut pas censé poltron, lorsqu'il frappait les grenouilles du marais où il s'était jeté ; et Socrate ne cessa pas d'être le premier homme de l'Univers, quand il eut écrasé les poux qui le mordaient dans son cachot. Non, non, petit Nain, ne pensez pas être quelque autre chose ; essayez de vous humilier en votre néant, et croyez, comme un article de Foi, que, si vous êtes encore aussi petit qu'au jour de votre naissance, le Ciel l'a permis ainsi, pour empêcher un petit mal de devenir grand. Enfin, vous n'êtes pas homme ; et que Diable êtes-vous donc ? Vous êtes peut-être une momie, que quelque farfadet aura volée à l'École de Médecine, pour en effrayer le monde ; encore, cela n'est-il pas trop éloigné du vraisemblable, puisque, si les yeux sont les miroirs de l'âme, votre âme est quelque chose de bien laid. Cependant vous vous vantez de mon amitié ! O Ciel ! punisseur des hérésies, châtiez celle-ci du tonnerre ! Je vous ai donc aimé ? Je vous ai donc porté mon cœur en offrande ? Donc, vous m'estimiez sot, au point d'avoir par charité donné mon âme au Diable. Mais ce n'est pas de moi seul que vous avez médité ; les plus chatouillants éloges qui partent de vous sont des satires, et Dieu ne vous eût point échappé, si vous l'eussiez connu, Tout ce qui respire, intéressé à

la perte des monstres, aurait déjà tenté mes bonnes grâces par
votre mort, mais il la néglige comme un coup sûr, sachant que
vous aviez, en moi seul,

Votre Partie, votre Juge,

Et votre Bourreau.

V - CONTRE SOUCIDAS

(anagramme de Dassoucy)

Eh ! par la mort, Monsieur le Coquin, je trouve que vous êtes bien impudent de demeurer en vie, après m'avoir offensé ! vous qui ne tenez lieu de rien au monde, ou qui n'êtes au plus qu'un clou aux fesses de la Nature ; vous qui tomberez si bas, si je cesse de vous soutenir, qu'une puce en léchant la terre ne vous distinguera pas du pavé ; vous enfin, si sale et si puant, qu'on doute, en vous voyant, si votre mère n'a point accouché de vous par le derrière ! Encore si vous m'eussiez envoyé demander le temps d'un *peccavi* ! Mais, sans vous enquêter si je trouve bon que vous viviez encore demain, ou que vous mouriez dès aujourd'hui, vous avez l'impudence de boire et de manger, comme si vous n'étiez pas mort. Ah ! je vous proteste de renverser sur vous un si long anéantissement, qu'il ne sera pas vrai de dire que vous ayez jamais vécu. Vous espérez sans doute m'attendrir par la dédicace de quelque ennuyeux Burlesque ? Point, point, je suis inexorable ; je veux que vous mouriez tout présentement ; puis, selon que ma belle humeur me rendra miséricordieux, je vous ressusciterai pour lire ma Lettre. Aussi bien, quand pour regagner mes bonnes grâces, vous me dédieriez une farce, je sais que tout ce qui est sot ne fait pas rire, et qu'encore que, pour faire quelque chose de bien ridicule, vous n'ayez qu'à parler sérieusement, votre poésie est trop des Halles ; et je pense que c'est la raison pourquoi votre *Jugement de Pâris* n'a point de débit. Donc, si vous m'en croyez, sauvez-vous, au Barreau des ruades de Pégase ; vous y serez sans doute un juge incorruptible, puisque votre jugement ne se peut acheter. Au reste, ce n'est point de votre Libraire seul que j'ai appris que vous rimassiez : je m'en doutais déjà bien, parce que c'eût été un grand miracle, si les vers ne s'étaient pas mis dans un homme si corrompu. Votre haleine seule suffit à faire croire que vous êtes d'intelligence avec la mort, pour ne respirer que la peste ; et les muscadins (bonbons musqués) ne sauraient empêcher que vous ne soyez, par tout le monde, en fort mauvaise odeur. Je ne m'irrite

point contre cette putréfaction, c'est un crime de vos pères ladres : votre chair même n'est autre chose que de la terre crevassée par le Soleil, et tellement fumée, que, si tout ce qu'on y a semé avait pris racine, vous auriez maintenant sur les épaules un grand bois de haute futaie. Après cela, je ne m'étonne plus de ce que vous prouvez qu'on ne vous a point encore connu. Il s'en faut, en effet, plus de quatre pieds de crotte, qu'on ne vous puisse voir. Vous êtes enseveli sous le fumier avec tant de grâce, que, s'il ne vous manquait un pot cassé pour vous gratter, vous seriez un Job accompli. Ma foi ! vous donnez un beau démenti à ces Philosophes qui se moquent de la Création. S'il s'en trouve encore, je souhaite qu'ils vous rencontrent ; car je suis assuré qu'après votre vue, ils croiront aisément que l'homme peut avoir été fait de boue. Ils vous prêcheront, et se serviront de vous-même, pour vous retirer de ce malheureux athéisme où vous croupissez. Vous savez que je ne parle point par cœur, et que je ne suis pas le seul qui vous a entendu prier Dieu, qu'il vous fît la grâce de ne point croire en lui ? Comment ! petit Impie, Dieu n'oserait avoir laissé fermer une porte, quand vous fuyez le bâton, qu'il ne soit par vous anéanti ; et vous ne commencez à le recroire, que pour avoir contre qui jurer, quand vos dés escamotés répondent mal à votre avarice ? J'avoue que votre sort n'est pas de ceux qui puissent patiemment porter la perte, car vous êtes gueux comme un Diogène, et à peine le Chaos entier suffirait-il à vous rassasier : c'est ce qui vous a obligé d'affronter (de tromper) tant de monde. Il n'y a plus moyen que vous trouviez, pour marcher en cette Ville, une rue non créancière, à moins que le Roi fasse bâtir un Paris en l'air. L'autre jour, au Conseil de guerre, on donna avis à Monsieur de Turenne de vous mettre dans un mortier, pour vous faire sauter comme une bombe dans Sainte-Menehould, pour contraindre en moins de trois jours, par la faim, les Habitants de se rendre. Je pense, en vérité, que ce stratagème-là réussirait, puisque votre nez, qui n'a pas l'usage de raison, ce pauvre nez, le reposoir et le paradis des chiquenaudes, semble ne s'être retroussé que pour s'éloigner de votre bouche affamée. Vos dents ? Mais bons Dieux ! où m'embarrassé-je ! elles sont plus à craindre que vos bras ; leur chancre et leur longueur m'épouvante. Aussi bien, quelqu'un me reprocherait que c'est trop berner un homme, qui dit m'estimer

beaucoup. Donc, ô plaisant petit singe ! ô marionnette incarnée ! cela serait-il possible ? Mais je vois que vous vous cabrez de ce glorieux sobriquet ! Hélas ! demandez ce que vous êtes à tout le monde, et vous verrez si tout le monde ne dit pas que vous n'avez rien d'homme que la ressemblance d'un magot. Ce n'est pas pourtant, quoique je vous compare à ce petit homme à quatre pattes, que je pense que vous raisonnez aussi bien qu'un singe. Non, non, messer Gambade : car, quand je vous contemple si décharné, je m'imagine que vos nerfs sont assez secs et assez préparés, pour exciter, en vous remuant, ce bruit que vous appelez parole ; c'est infailliblement ce qui est cause que vous jasez et frétillez sans intervalle. Mais, puisque parler y a, apprenez-moi de grâce, si vous parlez à force de remuer, ou si vous remuez à force de parler ? Ce qui fait soupçonner que tout le tintamarre que vous faites ne vient pas de votre langue, c'est qu'une langue seule ne saurait dire le quart de ce que vous dites, et que la plupart de vos discours sont tellement éloignés de la raison, qu'on voit bien que vous parlez par un endroit qui n'est pas fort près du cerveau. Enfin, mon petit gentil Godenot, il est si vrai que vous êtes toute langue, que, s'il n'y avait point d'impiété d'adapter les choses saintes aux profanes, je croirais que saint Jean prophétisait de vous, quand il écrivit que la parole s'était faite chair. Et, en effet, s'il me fallait écrire autant que vous parlez, j'aurais besoin de devenir plume ; mais, puisque cela ne se peut, vous me permettez de vous dire adieu. Adieu donc, mon camarade, sans compliment ; aussi bien, seriez-vous trop mal obéi, si j'étais
Votre serviteur.

VI - CONTRE M. DE V.....

MONSIEUR,

Tant de caresses de la Fortune, que j'ai perdues, en perdant votre amitié, me persuadent enfin de me repentir d'avoir si fort contribué à sa perte ; et, si je suis en disgrâce, je confesse que je la mérite, pour ne m'être pas conservé plus soigneusement, et l'estime et la vue d'une personne, qui fait passer les moindres, dont il est visité, sous le titre de *Comtes* et de *Marquis*. Certes, Monsieur, vous vous faites le père de force grands Seigneurs qui ne croyaient pas l'être, et je commence à m'apercevoir que j'ai tort d'avoir ainsi négligé ma fortune, car j'aurais possible gagné à ce jeu-là une Principauté. Quelques-uns blâment cette humeur prodigue ; mais ils ne savent pas que ce qui vous engage à ces magnificences, c'est le passionné désir qui vous emporte pour la multiplication de la Noblesse, et c'est pour cela que, ne pouvant mettre au jour des gentilshommes selon la chair, vous en voulez du moins produire spirituellement. Les Auteurs romanesques, que vous connaissez, donnent bien des empires, à tel qui souvent n'avait pas possédé deux arpents de terre ; mais votre talent est égal au leur, puisqu'il vous met en droit d'user des mêmes privilèges. On sait assez que tous ces grands Auteurs ne parlent pas mieux que vous, puisque vous parlez tout comme eux, et qu'à chaque moment vous vomissez et *Cassandra* et *Polexandre* si crus, qu'on pense voir dans votre bouche le papier dessous les paroles. Ces Critiques murmurent que le grand bruit dont vous éclatez n'est pas la marque d'un grand esprit ; que les vaisseaux vides en excitent plus que ceux qui sont pleins, et que, peut-être à cause du concave de votre cerveau rempli de rien, votre bouche, à l'exemple des cavernes, fait un écho mal distinct de tous les sons qui la frappent ; mais, quoi ! il se faut consoler ; celui-là est encore à naître, qui a su le moyen d'empêcher l'envie de mordre la vertu ; car je veux même, comme ils le disent, que vous ne fussiez pas un grand génie, vous êtes toutefois un grand homme. Comment ! vous êtes capable, par votre ombre seule, de noircir un jeu de paume tout entier ; personne n'entend

parler de votre taille, qu'il ne croie qu'on fait l'histoire d'un cèdre ou d'un sapin ; et d'autres, qui vous connaissent un peu plus particulièrement, prouvant que vous n'avez rien d'homme que le son de la voix, assurent qu'ils ont appris par tradition, que vous êtes un chêne transplanté de la forêt de Dodone. Ce n'est pas de mon avis qu'ils portent ce jugement ; au contraire, je leur ai dit cent fois qu'il n'y avait point d'apparence que vous fussiez un chêne, puisque les plus sensés tombent d'accord que vous n'êtes qu'une bûche. Pour moi, qui pense vous connaître de plus longue main, je leur soutiens qu'il est tout à fait éloigné du vraisemblable, d'imaginer que vous soyez un arbre, car, encore que cette partie supérieure de votre tout (qu'à cause du lieu de sa situation, on appelle votre tête) ne fasse aucune fonction raisonnable, ni même sensitive, je ne me persuade pas pourtant qu'elle soit de bois, mais je m'imagine qu'elle a été privée de l'usage des sens, à cause qu'une âme humaine n'étant pas assez grande pour animer de bout en bout un si vaste colosse, la Nature a été contrainte de laisser en friche la région d'en haut. Et, en effet, y a-t-il quelqu'un qui ne sache que, quand elle logea ce qu'en d'autres on nomme l'*esprit*, dans votre corps démesuré, elle eut beau le tirer et l'allonger, elle ne put jamais le faire arriver jusqu'à votre cervelle ? Vos membres mêmes sont si prodigieux, qu'à les considérer, on croit que vous avez deux géants pendus au bas du ventre, à la place de vos cuisses ; et vous avez la bouche si large, que je crains quelquefois que votre tête ne tombe dedans. En vérité, s'il était de la foi de croire que vous fussiez homme, j'aurais un grand motif à soupçonner qu'il a donc fallu mettre dans votre corps, pour lui donner la vie, l'âme universelle du monde. Il faut, en effet, que vous soyez quelque chose de bien ample, puisque toute la Communauté des Fripiers est occupée à vous vêtir, ou bien que ces gens-là qui cherchent le débit, ne pouvant amener toutes les rues de Paris à la Halle, aient chargé sur vous leurs guenilles, afin de promener la Halle par tout Paris. Au reste, ce reproche ne vous doit point offenser ; au contraire, il vous est avantageux, il fait connaître que vous êtes une personne publique, puisque le public vous habille à ses dépens, et puis assez d'autres choses vous rendent considérable. Je dis même, sans mettre en ligne de compte, que, comme de l'épaisseur de la vase du Nil, en suite de son débordement, les Égyptiens jugent

de leur abondance, on peut supputer, par l'épaisseur de votre embonpoint, le nombre des embrassements illégitimes qui se sont faits en votre Faubourg. Et, enfin, à propos d'arbre à qui je vous comparais tantôt, on dit que vous en êtes un si fertile, qu'il n'y a point de jour que vous ne produisiez ; mais je sais bien que ces sortes d'injures passent fort loin de vous, et que vos calomniateurs n'eussent osé vous soutenir en face tant d'injures, du temps que la troisième peinture des Cartes (le valet) était votre portrait : vous traîniez alors une brette, qui vous aurait vengé d'eux ; ils ne vous eussent pas accusé, comme aujourd'hui, d'effronterie en un état de condition, où vous changiez si souvent de couleur. Voilà, Monsieur, les peaux d'ânes à peu près, dont ils persécutent votre déplorable renommée. J'en ferais l'apologie un peu plus longue, mais la fin du papier m'oblige de finir. Permettez donc que je prenne congé de vous, sans les cérémonies accoutumées, parce que ces Messieurs qui vous méprisent fort, et dont je fais beaucoup d'estime, penseraient que je fusse le valet du valet des tambourineux (crieurs publics), si j'avais au bas de cette lettre, que je suis,

Monsieur,
Votre Serviteur.

VII - CONSOLATION À UN AMI
SUR L'ÉTERNITÉ DE SON BEAU-PÈRE

MONSIEUR,

La Faculté, bien mieux que moi, vous mettra quelque jour à couvert de la vie de ce personnage : laissez-la donc faire : elle a des bras dont personne ne pare les coups. Vous me répondrez sans doute qu'il a passé déjà plus de dix fois le temps de mourir ; que la Parque ne s'est pas souvenue de lui, et que, maintenant qu'elle a tant marché depuis, elle sera honteuse et paresseuse de revenir le prendre si loin ? Non, non, Monsieur, espérez toujours, jusqu'à ce qu'il ait passé neuf cents ans, l'âge de Mathusalem ; mais enfin parlez-lui sans cesse en grondant, criez, pestez, tonnez dans sa maison, croissez partout à ses yeux, et faites en sorte qu'il se dépîte contre le jour. N'est-il pas temps, aussi bien, qu'il fasse place à d'autres ? Comment ! Arthéphius et la Sibylle Cumée auprès de lui, n'ont fait que semblant de vivre. Il naquit auparavant que la Mort fût faite, et la Mort, à cause de cela, n'oserait tirer sur lui, parce qu'elle craint de tuer son père ; et puis même, quand cette considération ne l'empêcherait pas, elle le voit si faible de vieillesse, qu'il n'aurait pas la force de marcher jusqu'en l'autre monde. Et je pense qu'une autre raison encore le fait demeurer debout, c'est que la Mort, qui ne lui voit faire aucune action de vie, le prenant plutôt pour une statue que pour un vivant, pense qu'il est du devoir, ou du Temps, ou de la Fortune, de le faire tomber. Après cela, Monsieur, je m'étonne fort que vous me disiez qu'étant prêt de fermer le cercle de ses jours, et arrivant au premier point, dont il est parti, il redevienne enfant. Ah ! vous vous moquez, et pour moi, je ne saurais pas même m'imaginer qu'il l'ait jamais été. Quoi ! lui, petit garçon ? Non, non, il ne le fut jamais, ou Moïse s'est trompé, au calcul qu'il a fait de la création du Monde. S'il est permis toutefois de nommer ainsi tout ce qui peut à peine faire les fonctions d'un enfant, je vous donne les mains ; car il faut, en effet, qu'il soit plus ignorant qu'une plante même, de ne savoir pas mourir,

chose que tout ce qui a vie sait faire sans précepteur. Oh ! que n'a-t-il été connu d'Aristote ! Ce Philosophe n'eût pas défini l'homme animal raisonnable. Ceux de la secte d'Épicure, qui démontrent que les bêtes usent de la raison, en doivent excepter celle-là encore, s'il était bien vrai qu'il fût bête ; mais, hélas ! dans l'ordre des êtres animaux, il est un peu plus qu'un artichaut, et un peu moins qu'une huitre à l'écaille ; de sorte que j'aurais cru, si ce n'était que vous le soupçonnez de laderie (symptôme de la lèpre), qu'il est ce qu'on appelle la plante sensitive. Avouez donc que vous avez tort de vous ennuyer de sa vie. Il n'a pas encore vécu, il n'a que dormi ; attendez au moins qu'il ait achevé un somme. Êtes-vous assuré qu'on ne lui ait pas dit que le Sommeil et la Mort sont frères ? Il fait peut-être scrupule (ayant bonne conscience), après avoir joui de l'une, d'avoir affaire à l'autre ? N'inférez pas cependant, en suite de cela, que je veuille prouver, par cette enfilade, que le personnage dont il est question soit un sot homme. Point du tout ; il n'est rien moins qu'homme ; car, outre qu'il nous ressemble par le Baptême, c'est un privilège dont jouissent aussi bien que lui les cloches de sa Paroisse. Je parlerais de cette vie jusqu'à la mort, pour soulager votre ennui ; mais le sommeil commence de causer à ma main de si grandes faiblesses, que ma tête, par compagnie, tombe sur mon oreille. Ah ! par ma foi ! je ne sais plus ce que j'écris. Adieu, bonsoir,

Monsieur,
Votre Serviteur.

VIII - CONTRE UN PILLEUR DE PENSÉES

MONSIEUR,

Puisque notre ami butine nos pensées, c'est une marque qu'il nous estime ; il ne les prendrait pas, s'il ne les croyait bonnes, et nous avons grand tort de nous estomaquer de ce que, n'ayant point d'enfants, il adopte les nôtres. Pour moi, ce qui m'offense en mon particulier (car vous savez que j'ai un esprit vengeur de torts, et fort enclin à la justice distributive), c'est de voir qu'il attribue à son ingrate imagination les bons services que lui rend sa mémoire, et qu'il se dise le père de mille hautes conceptions, dont il n'a été, au plus, que la Sage-Femme. Allons, Monsieur, après cela, nous vanter d'écrire mieux que lui, lorsqu'il écrit tout comme nous, et tournons en ridicule qu'à son âge il ait encore un Écrivain chez lui, puisqu'il ne nous fait, en cela, d'autre mal que de rendre nos œuvres plus lisibles ! Nous devrions, au contraire, recevoir avec respect tant de sages avertissements moraux, dont il tâche de réprimer les emportements de notre jeunesse. Oui, certes, nous devrions y ajouter plus de foi, et n'en douter non plus que de l'Évangile ; car tout le monde sait que ce ne sont pas des choses qu'il ait inventées. A la vérité, d'avoir un ami de la sorte, c'est entretenir une Imprimerie à bon marché. Pour moi, je m'imagine, en dépit de tous ses grands manuscrits, que si quelque jour, après sa mort, on inventorie le cabinet de ses livres, c'est-à-dire de ceux qui sont sortis de son génie, tous ces ouvrages ensemble, ôtant ce qui n'est pas de lui, composeront une bibliothèque de papier blanc. Il ne laisse pas de vouloir s'attribuer les dépouilles des morts et de croire inventer ce dont il se souvient ; mais, de cette façon, il prouve mal la noble extraction de ses pensées, de n'en tirer l'antiquité que d'un homme qui vit encore ; mais il veut par là conclure à la Métempsychose, et montrer que, quand il se servirait des imaginations de Socrate, il ne les volerait point, avant été jadis ce même Socrate qui les imagina. Et puis, n'a-t-il pas assez de mémoire pour être riche de ce bien-là seul ? Comment ? Il l'a si grande, qu'il se souvient de ce qu'on a dit trente siècles

auparavant qu'il fût au monde. Quant à moi, qui suis un peu moins souffrant que les morts, obtenez de lui qu'il me permette de dater mes pensées, afin que ma postérité ne soit point douteuse. Il y eut jadis une Déesse Écho : celui-ci sans doute en doit être le Dieu : car, de même qu'elle, il ne dit jamais que ce que les autres ont dit, et le répète si mot à mot, que, transcrivant l'autre jour une de mes lettres (il appelait cela *composer* !), il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de mettre : *Votre*

Serviteur,

DE BERGERAC.

IX - SUR LE MÊME SUJET

MONSIEUR,

Après avoir échauffé contre nous cet homme qui n'est que flegme, n'appréhendons-nous point qu'un de ces jours on nous accuse d'avoir brûlé la rivière ? Cet esprit aquatique murmure continuellement comme les fontaines, sans que l'on puisse entendre ce qu'il dit. Ah ! Monsieur, que cet homme me fait prévoir à la fin des siècles une étrange aventure ! C'est que, s'il ne meurt qu'au bout de sa mémoire, les trompettes de la Résurrection n'auront pas de silence. Cette seule faculté dans lui ne laisse point de place aux autres, et il est un si grand persécuteur du sens commun, qu'il me fait soupçonner que le Jugement universel n'a été promis, que pour en faire avoir aux personnes comme lui, qui n'en ont point eu de particulier. Et, pour vous parler ingénument, quiconque le fera sortir du monde aura grand tort, puisqu'il l'en fera sortir sans raison ; mais cependant il parle autant que tous les livres, et tous les livres semblent n'avoir parlé que pour lui. Il n'ouvre jamais la bouche, que nous n'y trouvions un larcin, et il est si accoutumé à mettre au jour son pillage, que, même quand il ne dit mot, c'est pour dérober cela aux muets. Nous sommes pourtant de faux braves, et nous partageons avec injustice les avantages du combat, notre esprit ayant trois facultés de l'opposer au sien, qui n'en a qu'une ; c'est pourquoi, s'il a dans la tête beaucoup de vide, on lui doit pardonner, puisqu'il n'a pas été possible à la Nature de la remplir avec le tiers d'une âme raisonnable. En récompense, il ne la laisse pas dormir ; il la tient sans cesse occupée à dépouiller quelqu'un ; et ces grands Philosophes, qui croyaient s'être mis, par la pauvreté qu'ils professaient, à couvert d'impôts et de contributions, lui doivent par jour, chacun jusqu'au plus misérable, une rente de dix pensées, et ce Maltôtier de conceptions n'en laisse pas échapper un, qu'il ne taxe aux aisés, selon l'étendue de son revenu. Ils ont beau se cacher dans l'obscurité, il les sait bien trouver, et les fait bien parler français. Encore, ont-ils souvent le regret de voir

confisquer leurs œuvres tout entières, quand ils n'ont pas le moyen de payer leur taxe ; mais il continue ces brigandages en sûreté, car il sait que, la Grèce et l'Italie relevant d'autres Princes que du nôtre, il ne sera pas recherché en France des larcins qu'il aura faits chez eux. Je crois même qu'il pense, à cause que les Païens sont nos ennemis, ne pouvoir rien butiner sur eux, qui ne soit pris de bonne guerre. Voilà, Monsieur, ce qui est cause que nous voyons chaque page de ses épîtres être le cimetière des vivants et des morts. Ne doutez point, après cela, que si, au jour de la consommation des siècles, chacun reprend ce qui lui appartient, le partage de ses écrits ne soit la dernière querelle des hommes. Après avoir été dans nos conversations cinq ou six jours à l'affût aux pensées, plus chargé de pointes qu'un porc-épic, il les va ficher dans ses épigrammes et dans ses sonnets, comme des aiguilles dans un peloton. Cependant il se vante qu'il n'y a rien dans ses écrits, qui ne lui appartienne aussi justement que le papier et l'encre qu'il a payés ; que les vingt-quatre lettres de l'Alphabet sont à lui comme à nous, et la disposition, par conséquent ; et que, Aristote étant mort, il peut s'emparer de ses livres, puisque ses terres, qui sont des immeubles, ne sont pas aujourd'hui sans maîtres ; mais, après tout cela, quelquefois, quand on lui trouve le manteau sur les épaules, il l'adopte pour sien, et proteste de n'avoir jamais logé dans sa mémoire que ses propres imaginations. Pour cela, il se peut faire : ses écrits étant l'hôpital où il retire les miennes. Si maintenant vous me demandez la définition de cet homme, je vous répondrai que c'est un écho, qui s'est fait panser de la courte haleine (asthme) ; et qui aurait été muet, si je n'avais jamais parlé. Pour moi, je suis un misérable père, qui pleure la perte de mes enfants. Il est vrai que, de ses richesses, il en use fort généreusement, car elles sont plus à moi qu'à lui. Et il est encore vrai que, si l'on y mettait le feu, en y jetant de l'eau, je ne sauverais que mon bien. C'est pourquoi je me rétracte de tout ce que je lui ai reproché. De quelle faute, en effet, puis-je accuser un innocent qui n'a rien fait, ou qui, quoi qu'il ait fait, ne l'a fait enfin qu'après moi ? Je ne l'accuse donc plus, nous sommes trop bons amis, et j'ai toujours été si joint à lui, qu'on ne peut pas dire qu'il ait jamais travaillé à quelque chose où je n'aie été attentif. Ses ouvrages étaient mes seules pensées, et quand je m'occupais à imaginer, je songeais à ce qu'il devait écrire. Tenez

donc, je vous supplie, pour assuré, que tout ce que je semble avoir reproché ci-dessus à sa mendicité est seulement pour le prier qu'il épargne ses ridicules comparaisons de nos pères ; car ce n'est pas le moyen de devenir, comme il l'espère, écrivain sans comparaison, puisque c'est une marque d'avoir bien de la pente au larcin, de dérober jusqu'à des guenilles, et de n'avoir pour toute finesse de bien dire, que des *comme*, des *de même*, ou des *tout ainsi*. Comment ! la foudre n'est pas assez loin de ses mains dans la moyenne région de l'air, ni les torrents de la Thrace assez rapides, pour empêcher qu'il ne les détourne jusqu'en ce Royaume pour les marier par force à ses comparaisons ? Je ne vois pas le motif de ce mauvais butin, si ce n'est que ce flegmatique, de peur de laisser croupir ses aquatiques pensées, essaye d'en former des torrents, craignant qu'elles ne se corrompent, ou qu'il veuille échauffer ses froides rencontres avec le feu des éclairs et des tonnerres. Mais, puisque enfin, pour tout ce que je lui saurais dire, il ne vaincra pas les tyranniques malignités de sa planète ; et puisque cette inclination de Filou le gourmande avec tant d'empire, qu'il glane au moins sur les bons Auteurs ; car quel butin prétend-il faire sur un misérable comme moi ? Il ne se chargera que de vétilles. Cependant il consomme et les nuits et les jours à me dépouiller depuis les pieds jusqu'à la tête ; et cela est si vrai, que je vous ferai voir dans toutes ses lettres le commencement et la fin des miennes : Je suis,

Monsieur,
Votre Serviteur.

X - CONTRE UN GROS HOMME

ENFIN, gros homme, je vous ai vu ! Mes prunelles ont achevé sur vous de grands voyages ; et, le jour que vous éboulâtes corporellement jusqu'à moi, j'eus le temps de parcourir votre hémisphère, ou, pour parler plus véritablement, d'en découvrir quelques cantons. Mais, comme je ne suis pas tout seul les yeux de tout le monde, permettez que je donne votre portrait à la postérité, qui un jour sera bien aise de savoir comment vous étiez fait. On saura donc, en premier lieu, que la Nature, qui vous ficha une tête sur la poitrine, ne voulut pas expressément y mettre le col, afin de le dérober aux malignités de votre horoscope (pour ne pas laisser de quoi vous pendre) ; que votre âme est si grosse, qu'elle servirait bien de corps à une personne un peu délié ; que vous avez ce qu'aux hommes on appelle la face, si fort au-dessous des épaules, et ce qu'on appelle les épaules, si fort au-dessus de la face, que vous semblez un saint Denis portant son chef entre ses mains. Encore, je ne dis que la moitié de ce que je vois, car si je descends mes regards jusqu'à votre bedaine, je m'imagine voir aux Limbes tous les Fidèles dans le sein d'Abraham ; sainte Ursule qui porte les onze mille Vierges enveloppées dans son manteau, ou le Cheval de Troie farci de quarante mille hommes. Mais je me trompe : vous êtes quelque chose de plus gros. Ma raison trouve bien plus d'apparence à croire que vous êtes une loupe aux entrailles de la Nature, qui rend la terre jumelle. Eh quoi ! vous n'ouvrez jamais la bouche, qu'on ne se souvienne de la fable de Phaéton, où le globe de la Terre parle ; oui, le globe de la Terre. Et si la Terre est un animal, vous voyant aussi rond, et aussi large qu'elle, je soutiens que vous êtes son mâle, et qu'elle a depuis peu accouché de l'Amérique, dont vous l'aviez engrossée. Eh bien, qu'en dites-vous ? le portrait est-il ressemblant, pour n'y avoir donné qu'une touche ? Par la description de votre sphère de chair, dont tous les membres sont si ronds, que chacun fait un cercle, et par l'arrondissement universel de votre épaisse masse, n'ai-je pas appris à nos Neveux, que vous n'étiez point fourbe, puisque vous marchez rondement ? Pourrais-je mieux convaincre de

mensonge ceux qui vous menacent de pauvreté, qu'en leur faisant voir à l'œil que vous roulerez toujours ? Et enfin était-il possible d'enseigner intelligiblement que vous êtes un miracle, puisque votre gros embonpoint vous fait prendre, par vos spectateurs, pour une longe de veau qui se promène sur les lardons ? Je me doute bien que vous m'objecterez qu'une boule, qu'un globe, ni qu'un morceau de chair, ne font pas des ouvrages, et que la belle Didon vous a fait triompher sur les théâtres de Venise. Mais, entre vous et moi, vous en connaissez l'enclouure ; il n'y a personne en Italie, qui ne sache que cette tragédie est la corneille d'Ésope ; que vous l'avez sue par cœur, auparavant que de l'avoir inventée (étant tirée de l'*Aminte*, du *Pastor fido* de Guarini, du Cavalier Marin, et de cent autres, on la peut appeler la *Pièce des pièces*), et que vous seriez non-seulement un globe, une boule et un morceau de chair, mais encore un miroir qui prend tout ce qu'on lui montre, n'était que vous représentez trop mal la dette. Sus donc, confessez, je n'en parlerai point ; au contraire, pour vous excuser, je dirai à tout le monde, que votre Reine de Carthage doit être un corps composé de toutes les natures ; parce qu'étant d'Afrique, c'est de là que viennent les monstres. Et j'ajouterai même que cette pièce parut si belle aux nobles de cette République, qu'à l'exemple des Acteurs qui la jouaient, tout le monde la jouait. Quelques ignorants peut-être concluront, à cause de la stérilité de pensées qu'on y trouve, que vous ne pensiez à rien, quand vous la fîtes, mais tous les habiles savent qu'afin d'éviter l'obscurité, vous y avez mis les bonnes choses fort claires ; et quand même ils auraient prouvé que, depuis l'ortie jusqu'au sapin, c'est-à-dire depuis le Tasse jusqu'à Corneille, tous les Poètes ont accouché de votre enfant, ils ne pourraient rien inférer, sinon qu'une âme ordinaire n'étant pas assez grande pour vivifier votre masse de bout en bout, vous fûtes animé de celle du monde, et qu'aujourd'hui c'est ce qui est cause que vous imaginez par le cerveau de tous les hommes. Mais encore, ils sont bien éloignés d'avouer que vous imaginez : ils soutiennent qu'il n'est pas possible que vous puissiez parler, ou que, si vous parlez, c'est comme jadis l'ancre de la Sibylle, qui parlait sans savoir. Mais, encore que les fumées qui sortent de votre bouche, je voulais dire de votre bondon, soient aussi capables d'enivrer que celles qui s'exhalent de cette grotte, je n'y vois rien d'aussi

prophétique ; c'est pourquoi j'estime que vous n'êtes, au plus, que la caverne des sept Dormants, qui ronflent par votre bouche. Mais, bons Dieux ! qu'est-ce que je vois ? Vous me semblez encore plus enflé qu'à l'ordinaire ! Est-ce donc le courroux qui vous sert de seringue ? Déjà vos jambes et votre tête se sont tellement unies par leur extension à la circonférence de votre globe, que vous n'êtes plus qu'un ballon. Vous vous figurez peut-être que je me moque ? Par ma foi, vous avez deviné, et le miracle n'est pas grand, qu'une boule ait frappé au but. Je vous puis même assurer que, si les coups de bâton s'envoyaient par écrit, vous liriez ma lettre des épaules ; et ne vous étonnez pas de mon procédé, car la vaste étendue de votre rondeur me fait croire si fortement que vous êtes une terre, que de bon cœur je planterais du bois sur vous, pour voir comment il s'y porterait. Pensez-vous donc qu'à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échiner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le Bourreau ? Non, non, je serai moi-même votre Parque, et ce serait déjà fait de vous, si j'étais bien délivré d'un mal de rate, pour la guérison duquel les Médecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences ; mais, sitôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissements, et que je serai las de rire, tenez pour tout assuré que je vous enverrai défendre de vous compter entre les choses qui vivent. Adieu, c'est fait ! J'eusse bien fini ma lettre à l'ordinaire, mais vous n'eussiez pas cru pour cela que je fusse votre très-humble, très-obéissant, et très-affectionné : c'est pourquoi, Gros Crevé,

Serviteur à la paillasse.

XI - CONTRE SCARRON

(Paul Scarron, écrivain atteint de paralysie)

MONSIEUR,

Vous me demandez quel jugement je fais de ce Renard, à qui semblent trop vertes les mûres où il ne peut atteindre ? Je pense que, comme on arrive à la connaissance d'une cause par ses effets, qu'ainsi pour connaître la force ou la faiblesse de l'esprit de ce personnage, il ne faut que jeter la vue sur ses productions. Mais je parle fort mal de dire ses *productions* : il n'a jamais su que détruire, témoin le Dieu des Poètes de Rome, qu'il fait encore aujourd'hui radoter. Je vous avouerai donc, au sujet sur lequel vous désirez avoir mon sentiment, que je n'ai jamais vu de ridicule plus sérieux, ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'approuve : après cela concluez. Ce n'est pas toutefois que je n'estime son jugement, d'avoir choisi, pour écrire, un style moqueur, puisqu'écrire comme il fait, c'est se moquer du monde. Ses partisans ont beau crier, pour élever sa gloire, qu'il travaille d'une façon où il n'a personne pour guide, je leur confesse ; mais qu'ils mettent la main sur leur conscience. En vérité, n'est-il pas plus aisé de faire *l'Énéide* de Virgile, comme Scarron, que de faire *l'Énéide* de Scarron comme Virgile ? Pour moi, je m'imagine, quand il se mêle de profaner le saint art d'Apollon, entendre une Grenouille fâchée coasser au pied du Parnasse. Vous me reprocherez peut-être que je traite un peu mal cet Auteur, de le réduire à l'insecte ; mais, ne l'ayant jamais vu, puisque vous m'obligez à faire son tableau, je ne saurais, pour le peindre, agir d'autre façon, que de suivre l'idée que j'en ai reçue de tous ses amis. Il n'y en a pas un qui ne tombe d'accord, que, sans mourir, il a cessé d'être homme, et n'est plus que façon. Mais, en effet, à quoi le reconnâtrions-nous ? Il marche à rebours du sens commun, et il en est venu à ce point de bestialité, que de bannir les pointes et les pensées de la composition des ouvrages. Quand, par malheur, en lisant, il tombe sur quelque une, on dirait, à voir l'horreur dont il est surpris, qu'il est tombé des yeux sur un basilic, ou qu'il a

marché sur un aspic. Si la terre n'avait jamais connu d'autres pointes que celles des chardons, la Nature l'a formé de sorte, qu'il ne les aurait pas trouvées mauvaises ; car, entre vous et moi, lorsqu'il fait semblant de sentir qu'une pointe le pique, je ne puis m'empêcher de croire que c'est afin de nous persuader qu'il n'est pas ladre ; mais, ladre ou non, je le laisserais en patience, s'il n'érigait point des trophées à la stupidité, en l'appuyant de son exemple. Comment ! ce bon Seigneur veut qu'on n'écrive que ce qu'on a lu, comme si nous ne parlions aujourd'hui Français, qu'à cause que jadis on a parlé Latin, et comme si l'on n'était raisonnable que quand on est moulu. Nous sommes donc beaucoup obligés à la Nature, de ne l'avoir pas fait naître le premier homme : car, indubitablement, il n'aurait jamais parlé, s'il avait entendu braire auparavant. Il est vrai que, pour faire entendre ses pensées, il emploie une espèce d'idiome, qui force tout le monde à s'étonner comment les vingt-quatre lettres de l'alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire. Après cela, vous me demanderez le jugement que je fais de cet homme, qui sans rien dire parle sans cesse ? Hélas ! Monsieur, aucun, sinon qu'il faut que son mal soit bien enraciné, de n'en être pas encore guéri depuis plus de quinze ans qu'il a le flux de bouche. Mais, à propos de son infirmité, on croit comme un miracle de ce saint homme, qu'il n'a de l'esprit que depuis qu'il en est malade ; que, sans ce que la maladie a troublé l'économie de son tempérament, il était taillé pour être un grand sot, et que rien n'est capable d'effacer l'encre dont il a barbouillé son nom sur le front de la Mémoire, puisque le mercure et l'archet n'en ont pu venir à bout. Les railleurs ajoutent à cela, qu'il ne vit qu'à force de mourir, parce que cette drogue de Naples, qui lui a coûté bonne, et qui l'a fait monter au nombre des Auteurs, il la revend tous les jours aux Libraires. Mais, quoi qu'ils disent, il ne mourra jamais de faim, car, pourvu que rien ne manque à sa chaire (chaise roulante), je suis fort assuré qu'il roulera jusqu'à la mort. S'il avait mis ses Poèmes autant à couvert de la fureur de l'oubli, ils ne seraient pas en danger, comme ils sont, d'être bientôt inhumés en papier bleu. Aussi, n'y a-t-il guère d'apparence que ce pot-pourri de Peaux d'Ânes et de Contes de ma Mère l'Oie, fassent vivre Scarron autant de siècles que l'histoire d'Énée a fait durer Virgile : il me semble, au contraire, qu'il ferait mieux d'obtenir

un arrêt de la Cour, qui portât commandement aux Harengères de parler toujours un même jargon, de peur qu'introduisant de nouveaux rébus à la place des vieux, on ne doute avant quatre mois en quelle Langue il aura écrit. Mais, hélas ! en ce terrestre séjour, qui peut répondre de son éternité dans la mémoire des hommes, quand elle dépend de la vicissitude de leurs proverbes ? Je vous assure que cette pensée m'a fait juger que les chevaux qui traînent le char de sa Renommée auraient besoin qu'il se servît de pointes pour la faire avancer ; autrement, elle porte la mine, si elle marche aussi lentement que lui, de ne pas faire un long voyage. Comment ! les Grecs ont demeuré moins de temps au Siège de Troie, qu'il ne s'en est passé depuis qu'il est sur le sien ? A le voir sans bras et sans jambes, on le prendrait, si sa langue était immobile, pour un Terme planté au parvis du temple de la Mort. Il fait bien de parler : on ne pourrait pas croire, sans cela, qu'il fût en vie ; et je me trompe fort, si tout le monde ne disait de lui, après l'avoir ouï tant crier sous l'archet, que c'est un bon violon. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je le bourre ainsi, pour m'escrimer de l'équivoque, violon ou autre. A curieusement considérer le squelette de cette momie, je vous puis assurer que, si jamais il prenait envie à la Parque de danser une sarabande, elle prendrait à chaque main une couple de Scarrons au lieu de castagnettes, ou tout au moins elle se passerait leurs langues entre ses doigts pour s'en servir, comme on se sert des cliquettes de ladre. Ma foi ! puisque nous en sommes arrivés jusque-là, il vaut autant achever son portrait. Je me figure donc (car il faut bien se figurer les animaux, que l'on ne montre pas pour de l'argent) que, si ses pensées se forment au moule de sa tête, il doit avoir la tête fort plate ; que ses yeux sont des plus grands, si la Nature les lui a fendus de la longueur du coup de hache qui lui a fêlé le cerveau. On ajoute à sa description, qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le cou sans le pouvoir étrangler ; et, ces jours passés, un de mes amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras torts et pétrifiés sur les hanches, il avait pris son corps pour un gibet, où le Diable avait pendu une âme, et se persuada même qu'il pouvait être arrivé que le Ciel, animant ce cadavre infect et pourri, avait voulu pour le punir des crimes qu'il n'avait pas commis encore, jeter par avance son âme à la voirie. Au reste, Monsieur, vous

l'exhorterez de ma part, s'il vous plaît, de ne se point emporter pour toutes ces galantries, par lesquelles je tâche de dérober sa pensée aux cruelles douleurs qui le tourmentent. Ce n'est point à dessein d'augmenter son affliction. Mais quoi ! il n'est pas facile de contraindre en son cœur toutes les vérités qui se pressent ; et puis, pour avoir peint le tableau de son visage mal bâti, n'est-il pas manifeste à chacun, que, depuis le temps que les médecins sont occupés à curer sa carcasse, ce doit être un homme bien vide ? Outre cela, que sait-on si Dieu ne le punit point de la haine qu'il porte à ceux qui savent bien penser, quand nous voyons sa maladie incurable, pour avoir différé trop longtemps de se mettre entre les mains d'une personne qui sût bien panser ? Je me persuade que c'est aussi en conséquence de cela, que ce Cerbère enragé vomit son venin sur tout le monde ; car j'ai appris que quelqu'un lui dépliant un Sonnet qu'il disait (n'en étant pas bien informé) être de moi, il tourna sur lui des yeux qui l'obligèrent de le replier sans le lire ; mais son caprice ne m'étonne guère, car comment eût-il pu voir cet ouvrage de bon œil, lui qui ne saurait même regarder le Ciel que de travers ; lui qui, persécuté de trois fléaux, ne reste sur la terre que pour être aux hommes un spectacle continu de la vengeance de Dieu ; lui dont la calomnie et la rage ont osé répandre leur écume sur la pourpre d'un Prince de l'Église (le cardinal Mazarin), et tâché d'en faire rejaillir la honte sur la face d'un Héros qui conduit heureusement, sous les auspices de Louis, le premier État de la Chrétienté ! Enfin, tout ce qui est noble, auguste, grand et sacré, irrite à tel point ce monstre, que, semblable au coq d'Inde aussi bien en sa difformité qu'en son courroux, il ne peut supporter la vue d'un chapeau d'écarlate, sans entrer en fureur, quoique sous ce chapeau la France glorieuse repose à couvert de ses ennemis. Vous jugez donc bien à présent que son mépris m'importe comme rien, et que ç'aurait été un petit miracle, si mon Sonnet, qui passe pour assez doux, n'avait pas semblé fade à un homme poivré. Mais je m'aperçois que je vous traite un peu trop familièrement de vous entretenir d'un sujet si bas. Au reste, je vous conseille de vous passer de l'aimable comédie que vous vous donneriez, en lui montrant ma lettre, ou bien faites-vous instruire de la Langue qu'entendait Ésope pour lui expliquer le Français. Voilà une partie de ce que j'avais à mander ; l'autre consiste à signer le *Je suis*, en le faisant tomber

mal à propos, parce qu'il est tellement ennemi des pensées, que, si quelque jour cette lettre venait entre ses mains, il prêcherait partout que je l'aurais mal conclue, après qu'il aurait trouvé que je n'aurais pas mis à la fin, sans y penser : Je suis,

Monsieur,

Votre Serviteur.

XII - A MESSIRE JEAN

MESSIRE JEAN,

Je m'étonne fort que, sur la Chaire de vérité, vous dressiez un théâtre de Charlatan ; qu'au lieu de prêcher l'Évangile à vos Paroissiens, vous repaissiez leurs oreilles de cent contes pour rire ; que vous ayez l'insolence de réciter des choses que Trivelin (bouffon de la troupe italienne) rougirait, sous son masque, de prononcer ; que, profanant la dignité de votre caractère, vous décriviez les plus sales plaisirs de la débauche, sous ombre de les reprendre, avec des circonstances si particulières, que vous nous faites souvenir (quelle abomination !) des sacrifices qu'autrefois on faisait à Priape, de qui le Prêtre était le maquereau. Certes, Messire Jean, vous devriez exercer votre charge avec moins de scandale, quand vous ne lui auriez aucune autre obligation que celle de vous avoir appelé du fumier, où l'on vous a vu naître, à l'état ecclésiastique ; car, si vous n'avez pas assez de force pour résister à votre bouffon d'ascendant, du moins dissimulez, et, quand votre devoir vous obligera d'annoncer l'Évangile, faites semblant de le croire. Permettez que nous puissions nous tromper, et nous crever les yeux de la raison, pour ne pas voir que vous sentez le fagot ; et, puisqu'en dépit du loup-garou, vous êtes résolu de débiter nos Mystères comme une farce, ne faites donc pas sonner les cloches pour appeler le monde à votre sermon : descendez de la Chaire de vérité et montez sur une borne au coin du carrefour ; servez-vous d'un tambourin de Biscaye ; mettez gambader sur vos épaules une Guenon ; puis, pour achever la mômerie en toutes ses mesures, passez la main dans votre chemise, vous y trouverez Godenot dans sa gibecière. Alors on ne se scandalisera point que vous divertissiez le badaud : vous pourrez, comme un bateleur, raconter les vertus de votre Mithridate, débiter des chapelets de baume, des savonnettes pour la gale et des pommades odoriférantes. Vous pourrez même faire provision d'onguent pour la brûlure ; car les Sorciers du Pays m'ont juré avoir lu dans la cédule que vous

avez donnée (vous savez bien à qui ?), que le terme en expire à Noël. Vous avez beau même ne pas croire aux Possédés, on voit assez, par les contorsions dont vous agitez les pendants de votre gaine corporelle, que vous avez le diable au corps ; mais vous avez beau tâcher à vous guérir du mal d'Enfer par une forte imagination et courir les lieux de débauche, il ne nous importe, pourvu que vous n'accrochiez que des vieilles ou des stériles, parce que la venue de l'Antéchrist nous fait peur, et vous savez la Prophétie. Mais vous riez, Messire Jean, vous qui croyez à l'Apocalypse comme à la Mythologie, et qui dites que l'Enfer est un petit conte pour épouvanter les hommes, de même que, pour effrayer les enfants, on les menace de les faire manger à la Lune ! Avouez, avouez, que vous êtes l'incomparable ; car expliquez-moi, je vous conjure, comment vous pouvez être impie et bigot tout ensemble, et composer, avec les filets du tissu de votre vie, une toile mêlée de superstition et d'athéisme ? Ah ! Messire Jean, mon ami, vous mourrez en dansant les sonnettes ! Et, en vérité, il n'est pas besoin de consulter un oracle pour en jurer ; car, aussitôt qu'on regarde les pièces de rapport qui composent l'assemblage et la symétrie de vos membres, on en demeure assez instruit : vos cheveux plus droits que votre conscience, votre front coupé de sillons, c'est-à-dire taillé sur le modèle des campagnes de Beauce, où le Soleil marque votre plage à l'ombre de vos rides, aussi juste qu'il marque l'heure sur un cadran ; vos yeux, à l'abri de vos sourcils touffus, qui ressemblent à deux précipices au bord d'un bois, sont tellement enfoncés, qu'à vivre encore un mois vous nous regarderez par le derrière de la tête. On se persuade (habillés de rouge comme ils sont) voir deux comètes sanglantes, et j'y trouve du vraisemblable, puisque plus haut, dans vos sourcils, on découvre des étoiles fixes, que quelques-uns n'appellent pas ainsi. Votre visage est à l'ombre d'un nez, dont l'infection est cause que vous êtes partout en fort mauvaise odeur, et mon Cordonnier m'assura, un jour, qu'il avait pris vos joues pour une peau de maroquin noir ; même je me suis laissé dire que les plus déliés poils de vos moustaches fournissent charitablement de barbe au goupillon du bénitier de votre Église. Voilà, je pense, à peu près l'image hiéroglyphique qui constitue votre horoscope. Je passerais plus loin ; mais, comme j'attends visite, je craindrais de perdre l'occasion de vous mander à la fin de ma

lettre ce que l'on n'y mande pas ordinairement : c'est que je ne
suis, et ne serai jamais,
Messire Jean,
Votre Serviteur.

XIII - CONTRE UN PÉDANT

MONSIEUR,

Je m'étonne qu'une bûche comme vous, qui semble, avec votre habit, n'être devenu qu'un grand charbon (les professeurs étaient vêtus d'une toge noire), n'ait encore pu rougir du feu dont vous brûlez. Pensez au moins, quand un mauvais Ange vous révolte contre moi, que mon bras n'est pas loin de ma tête, et que, jusqu'à présent, votre faiblesse et ma générosité vous ont garanti. Quoique tout votre composé soit quelque chose de fort méprisable, je m'en délivrerai, s'il me semble incommode. Ne me contraignez donc pas à me souvenir que vous êtes au monde. Et, si vous voulez vivre plus d'un jour, rappelez souvent en votre mémoire, que je vous ai défendu de ne me plus faire la matière de vos médisances. Mon nom remplit mal une période, et l'épaisseur de votre masse carrée la pourrait mieux fermer. Vous faites le César, quand du faite de votre tribune, pédagogue et bourreau de cent Écoliers, vous regardez gémir sous un sceptre de bois votre petite monarchie. Mais prenez garde qu'un Tyran n'excite un Brutus ; car, quoique vous soyez l'espace de quatre heures sur la tête des Empereurs, votre domination n'est point si fortement établie qu'un coup de cloche ne la détruise deux fois par jour. On dit que partout vous vous vantez d'exposer et votre conscience et votre salut. Je crois cela de votre piété ; mais de risquer votre vie à cette intention, je sais que vous êtes trop lâche et que vous ne la voudriez pas jouer contre la Monarchie du Monde. Vous conseillez et concertez ma ruine, mais ce sont des morceaux que vous taillez pour d'autres. Vous seriez fort aise de contempler sûrement de la rive un naufrage en haute mer ; et cependant je suis dévoué au pistolet par un Pédant bigot, un Pédant *in sacris*, qui devrait, pour l'exemple, si l'image d'un pistolet avait pris place en sa pensée, se faire exorciser. Barbare Maître d'école, quel sujet vous ai-je donné de me tant vouloir de mal ? Vous feuillotez peut-être tous les crimes dont vous êtes capable, et, pour lors, il vous souvient de m'accuser de l'impiété que vous reproche votre mémoire ;

mais sachez que je connais une chose que vous ne connaissez point, que cette chose est Dieu, et que l'un des plus forts arguments, après ceux de la Foi, qui m'ont convaincu de sa véritable existence, c'est d'avoir considéré que, sans une première et souveraine Bonté qui règne dans l'Univers, faible et méchant comme vous êtes, vous n'auriez pas vécu si longtemps impuni. Au reste, j'ai appris que quelques petits ouvrages, un peu plus élevés que les vôtres, ont causé à votre timide courage tous les emportements dont vous avez fulminé contre moi. Mais, Monsieur, en vérité, je suis en querelle avec ma pensée, de ce qu'elle a rendu ma satire plus piquante que la vôtre, quoique la vôtre soit le fruit de la sueur des plus beaux génies de l'Antiquité. Vous devez vous en prendre à la Nature, et non pas à moi, qui n'en puis mais ; car pouvais-je deviner que d'avoir de l'esprit était vous offenser ? Vous savez, de plus, que je n'étais pas au ventre de la jument qui vous conçut, pour disposer à l'humanité les organes et la complexion qui concouraient à vous faire cheval. Je ne prétends point toutefois que les vérités que je vous prêche rejaillissent sur le corps de l'Université, cette glorieuse mère des Sciences, de laquelle, si vous composez quelques membres, vous n'en êtes que les parties honteuses. Y a-t-il rien dans vous, qui ne soit très-difforme ? Votre âme même est noire, à cause qu'elle porte le deuil du trépas de votre conscience, et votre habit garde la même couleur pour servir de petite-oie (nœuds de ruban) à votre âme. A la vérité, je confesse qu'un chétif hypocondre, comme vous, ne peut obscurcir l'esprit des gens doctes de votre profession, et qu'encore qu'un ridicule orgueil vous persuade que vous êtes habile par-dessus les autres Régents de l'Université, je vous proteste, mon cher ami, que, si vous êtes le plus grand homme en l'Académie des Muses, vous ne devez cette grandeur qu'à celle de vos membres, et que vous êtes le plus grand personnage de votre Collège, par le même titre que saint Christophe est le plus grand Saint de Notre-Dame. Ce n'est pas que quand la Fortune et la Justice seront bien ensemble, vous ne méritiez fort d'être le Principal de quatre cents ânes qu'on instruit à votre Collège ; oui, certes, vous le méritez, et je ne sache aucun Maître des hautes-œuvres, à qui le fouet siée bien comme à vous, ni personne à qui il appartienne plus justement. Aussi, de ce grand nombre j'en sais tel qui, pour dix pistoles, voudrait vous avoir écorché ; mais, si

vous m'en croyez, vous le prendrez au mot, car dix pistoles sont plus que ne saurait valoir la peau d'une bête à cornes. De tout cela et de toutes les autres choses que je vous mandai l'autre jour, vous devez conclure, ô petit Docteur, que les Destins vous ordonnent, par une lettre, que vous vous contentiez de faire échouer l'esprit de la jeunesse de Paris contre les bancs de votre Classe, sans vouloir régenter celui qui ne reconnaît l'empire ni du Monet, ni du *Thesaurus*. Cependant vous me heurtez à corne émoulue, et, ressuscitant en votre souvenir la mémoire de votre épouvantable aventure, vous en composez un roman dont vous me faites le héros. Ceux qui veulent vous excuser en rejettent la cause sur la Nature, qui vous a fait naître d'un Pays où la bêtise est le premier patrimoine, et d'une race dont les sept péchés mortels ont composé l'histoire. Véritablement, après cela, j'ai tort de me fâcher que vous essayiez de m'attribuer tous vos crimes, puisque vous êtes en âge de donner votre bien, et que vous paraissiez quelquefois si transporté de joie en supputant les débordés du siècle, que vous y oubliiez jusqu'à votre nom. Il n'est pas nécessaire de demander qui peut m'avoir appris cette stupide ignorance, que vous pensiez secrète, vous qui tenez à gloire de la publier, et qui la beuglez si haut dans votre Classe, que vous la faites ouïr d'Orient jusqu'en Occident. Je vous conseille toutefois, maître Picard, de changer désormais le texte de vos harangues, car je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire, et la raison de cela est que Dieu, qui possible est au terme de me pardonner mes fautes, ne me pardonnerait pas celle d'avoir eu affaire à une bête.

XIV - CONTRE LE CARÊME

MONSIEUR,

Vous avez beau canoniser le Carême, c'est une fête que je ne suis pas en dévotion de chômer. Je me le représente comme une large ouverture dans le corps de l'année, par où la mort s'introduit, ou comme un Cannibale, qui ne vit que de chair humaine, pendant que nous ne vivons que de racines. Le cruel a si peur de manquer à nous détruire, qu'ayant su que nous devons périr par le feu, dès le premier jour de son règne, il met tout le monde en cendre ; et pour exterminer par un Déluge les restes d'un embrasement, il fait ensuite déborder la marée jusque dans nos villes. Ce Turc qui racontait au Grand Seigneur, que tous les Français devenaient fous à certain jour de l'année, et qu'un peu de certaine poudre appliquée sur le front les faisait rentrer dans leur bon sens, n'était pas de mon opinion ; car je soutiens qu'ils ne sont jamais plus sages que cette journée (mercredi des cendres, premier jour de carême). Et si l'on m'objecte leurs mascarades, je réponds qu'ils se déguisent, afin que le Carême qui les cherche ne les puisse trouver : en effet, il ne les attrape jamais que le lendemain, au lit, lorsqu'ils sont démasqués. Les Saints, qui, pour avoir l'esprit de Dieu, sont plus prudents que nous, se déguisent aussi ; mais ils ne se démasquent que le jour de Pâques, quand l'ennemi (le carême) s'en est allé. Ce n'est pas que le barbare ait pitié de nous ; il se retire seulement, parce qu'alors nous sommes si changés, que, lui-même ne nous connaissant plus, il croit nous avoir pris pour d'autres. Vous voyez que déjà nos bras se décharnent, nos joues tombent, nos mentons s'aiguisent, nos yeux se creusent ; le ventru que vous connaissez commence à voir ses genoux ; la nature humaine est effroyable ; bref, jusque dans les Églises, nos Saints feraient peur, s'ils ne se cachaient. Et puis, doutez qu'il soit réchappé des Martyrs, de la roue, de la fournaise et de l'huile bouillante, lorsque dans six semaines nous verrons tant de gens se bien porter, après avoir essuyé la furie de quarante-six bourreaux (les 46 jours du carême) ! Leur présence seule est

terrible. Pour moi, je me figure Carême-Prenant (mardi-gras), ce grand jour des métamorphoses, un riche Aîné qui se crève, pendant que quarante-six Cadets meurent de faim. Ce n'est pas que la Loi du jeûne ne soit un stratagème bien inventé pour exterminer les fous d'une République ; mais je trouve que les jours maigres ont tort de tuer tant de veaux en une saison, où ils ne permettent pas qu'on en mange, et d'endurer que le mois de mars souffle, du côté de Rome, tant de vents de marée, si malins, qu'ils nous empêchent de manger à demi. Eh quoi ! Monsieur, il n'y a pas un chrétien dont le ventre ne soit une mare à grenouilles, ou un jardin potager ? Je pense que, sur le cadavre d'un homme trépassé en Carême, on voit germer des betteraves, des chervis, des navets et des carottes ; mais encore il semble, à ouïr nos Prédicateurs, que nous ne devrions pas même être de chair en ce temps-là ! Comment ! il ne suffit pas à ce maigre impitoyable de nous ruiner le corps, s'il ne s'efforce de corrompre notre âme ! Il a tellement perverti les bonnes mœurs, qu'aujourd'hui nous communiquons aux femmes nos tentations de la chair, sans qu'elles s'en offensent. Ne sont-ce pas là des crimes, pour lesquels on le devrait chasser d'un État bien policé ? Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il gouverne avec insolence, puisque Notre-Seigneur mourut sous le premier an de son règne. La machine entière du monde pensa s'en évanouir, et le Soleil, qui n'était pas accoutumé à ces longues diètes, tomba le même jour en défaillance, et ne serait jamais revenu de sa faiblesse, si l'on n'eût promptement cessé le Carême. O trois fois et quatre fois heureux celui qui meurt un mardi gras ! Il est quasi le seul qui se puisse vanter d'avoir vécu une année sans Carême. Oui, Monsieur, si j'étais assuré d'abjurer l'hérésie tous les Samedis Saints, je me ferais huguenot tous les Mercredis des Cendres. Ma foi ! nos Pères réformés doivent bien demander à Dieu, que jamais le Pape ne soit mon prisonnier de guerre ; car, encore que je sois assez bon Catholique, je ne le mettrais point en liberté, qu'il n'eût restitué pour sa rançon tous les jours gras qu'il nous a pris. Je l'obligerais encore à dégrader du nombre des douze mois de l'année celui de mars, comme étant le Ganelon qui nous trahit. Il ne sert à rien de répondre, qu'il n'est pas toujours tout à fait contre nous, puisque, des pieds ou de la tête, il trempe toujours dans la purée : qu'il ne se sauve de la migraine, qu'avec la

crampe ; et qu'enfin le Carême est son gibet, où tous les ans il se trouve pendu par les pieds ou par le cou. Il est donc la principale cause des maux que nos ennemis nous font, parce que c'est lui qui les loge, pendant qu'ils nous persécutent ; et ces persécutions ne sont pas imaginaires. Si la terre que les morts ont sur la bouche ne les empêchait point de parler, ils en sauraient bien que dire. Aussi, je pense qu'on a placé Pâques tout exprès à la fin du Carême, à cause qu'il ne fallait pas moins à des personnes que le Carême a tuées, qu'une fête de la Résurrection. Ne vous étonnez donc pas que tant de monde l'extermine, car, après avoir tué tant de monde, il mérite bien d'être rompu. Cependant, Monsieur, vous faites le Panégyrique du Carême, vous louez celui qui m'empêche de vivre, et je le souffre sans murmurer; il faut bien que je sois,

Monsieur,
Votre serviteur.
D.B.

XV - POUR MADEMOISELLE ***

A MONSIEUR LE COQ

MONSIEUR LE COQ,

Votre Coquette m'a priée de vous envoyer ce poulet de sa part. Tant d'autres que vous avez reçus d'elle n'ont vécu qu'en papier ; mais celui-ci élevé avec plus de soin, tête, rit et respire ; car la poule a demeuré, contre l'ordinaire de ses semblables, neuf mois avant que de l'éclore. On le prendrait, ce poussin, pour un petit homme sans barbe, et ceux qui ont dressé son horoscope ont prédit qu'il serait un jour grand seigneur à Rome, à cause que la première fois qu'il a rompu le silence, ç'a été par le mot de *papa*. Je lui ai fort recommandé de vous reprocher votre ingratitude, et de vous conjurer de venir au nid de votre aimable Poule ; mais, encore qu'il ne le fasse qu'en son langage, n'ayez pas le cœur plus dur que saint Pierre, à qui le même langage put suffire autrefois pour l'appeler à résipiscence. Cessez donc, ô volage Coq ! de débaucher les femmes de vos voisins ; revenez au poulailler de celle qui depuis si longtemps vous a donné son cœur, de celle dont si souvent les caresses ont prévenu vos désirs, et de celle enfin qui m'a protesté, tout ingrat que vous êtes, de vous accabler de ses plus chères faveurs, si vous lui faites seulement paraître l'ombre d'un repentir. Mais rien ne vous émeut ? Eh quoi ! Coq effronté, ne voyez-vous pas que votre barbe en rougit même de honte, quand, au lieu de venir à ses pieds humblement traîner vos ailes contre terre, vous vous dressez sur vos ergots, pour lui chanter des satires ? Vous voyez bien peut-être que ce n'est pas là parler en terme de Poule ; mais je comprends bien aussi que les airs que vous entonnez à sa louange ne sont pas des *coquericos*. Vraiment, voilà de beaux témoignages de gratitude, pour reconnaître la libéralité d'une personne qui vous envoie sa première couvée ! Sans doute que, l'autre jour, quand vous le fûtes voir, vous ne le considérâtes qu'à demi ; regardez-le maintenant de plus près, ce

petit tableau de vous-même. Il vous ressemble fort : aussi l'a-t-elle fait après vous, et je vous proteste que c'est le plus beau fruit de bon-chrétien qu'on ait cueilli chez elle de cet automne. Mais, à propos, je me trompe, ce n'est pas un fruit, c'est un Poulet. Faites donc à ce Poulet un aussi bon accueil, qu'elle l'a fait aux vôtres. Quand ce ne serait que par rareté, vous pouvez le montrer à tout Paris, comme le premier Coq qui jamais soit né sans coquille ; autrement, je désavouerais tout ; et, pour excuser la coquetterie de votre Poule, je publierai que tout ce qu'elle en a fait n'a été que pour faire,

Monsieur Le Coq,
Un petit Coq-à-l'âne.

XVI - A UN COMTE DE BAS ALOI

MONSIEUR,

Je ne sais quelle bonne humeur de la Fortune a voulu qu'au même temps que vous lisiez mes informations, on me faisait voir les vôtres, où il est avéré, par témoins irréprochables, qu'un comte, depuis trois jours, comte fait à plaisir, comte pour rire, enfin, si petit comte qu'il ne l'est point du tout, voulait s'ériger en brave, malgré les salutaires conseils de son tempérament pacifique ; qu'il s'était si fort aguerré à la bataille des manchettes, que, s'étant imaginé qu'un duel n'aboutissait au plus qu'à la consommation d'une demi-aune de toile, il croyait avoir trouvé dans le linge de sa femme la matière de mille combats ; qu'il n'avait jamais été sur le pré que pour paître, et enfin qu'il n'avait reçu le Baptême qu'en conséquence de celui que l'on donne aux cloches. Sus donc ! efforcez-vous, beau Damoisel, aux armes fées ; grincez les dents, mordez vos doigts, tapez du pied, jurez un *par la mort !* et tâchez de devenir courageux ! Je ne vous conseille pas toutefois de rien hasarder, que vous ne soyez assuré que il vous soit venu du cœur ; tâtez-vous bien auparavant, afin que, selon qu'il vous en dira, vous présentiez la poitrine à l'épée ou le dos au bâton ; mais vous vous soumettez au dernier, je le vois bien, car il ne tue que fort rarement ; et puis, il n'est pas vraisemblable que la Reine des Perles , qui vous a fait l'honneur d'ériger votre Fief en Comté, et qui dit tant de bien de vous, ait fait de vous un méchant Comte. Je suis fâché que vous n'entendiez mieux le Français : vous jugeriez, à ce compliment, qu'on vous coupe du bois, et, par ma foi ! vous auriez deviné ; car, je vous proteste, si les coups de bâton pouvaient s'envoyer par écrit, que vous liriez ma lettre des épaules ; et que vous y verriez un homme, armé d'un tricot, sortir visiblement de la place où j'ai accoutumé de mettre,

Monsieur,
Votre Serviteur,
D.B.

XVII - CONTRE UN LISEUR DE ROMANS

A MOI, MONSIEUR,

Parler Roman ! Eh ! dites-moi, je vous supplie, *Polexandre* et *Alcidiane*, sont-ce des villes que Gassion aille assiéger ? En vérité, jusqu'ici j'avais cru être à Paris, demeurant au Marais du Temple, et je vous avais cru un Soldat volontaire dans nos troupes de Flandres, quelquefois mis en faction par un Caporal ; mais, puisque vous m'assurez que je ne suis plus moi-même, ni vous celui-là, je suis obligé chrétiennement de le croire. Enfin, Monsieur, vous commandez des Armées. Oh ! rendons grâce à la fortune, qui s'est réconciliée avec la vertu ! Certes, je ne m'étonne plus de ce que, cherchant tous les samedis votre nom dans les gazettes, je ne pouvais l'y rencontrer. Vous êtes à la tête d'une Armée, dans un climat dont Renaudot n'a point de connaissance. Mais, en votre conscience, mon cher Monsieur, dites-moi : est-ce agir en bon Français d'abandonner ainsi votre patrie, et d'affaiblir, par l'éloignement de votre personne, le parti de notre Souverain ? Vous feriez, ce me semble, beaucoup plus pour votre gloire, d'augmenter sur la mer d'Italie notre flotte de la vôtre, que d'aspirer à la conquête d'un pays que Dieu n'a pas encore créé. Vous m'en demandez la route ? Par ma foi ! je ne la sais point, et toutefois je pense que vous devez changer celle que vous avez prise ; car ce n'est pas le plus court, pour arriver aux Canaries, de passer par les Petites-Maisons. Je m'en vais donc, pour la prospérité et le bon succès de votre voyage, faire des vœux et porter une chandelle à saint Mathurin, et le prier que je puisse vous voir sain quelque jour, afin que vous puissiez connaître sainement que tout ce que je vous mande dans cette lettre n'aboutît qu'à vous témoigner combien je suis,

Monsieur,

Votre affectionné Serviteur.

XVIII - CONTRE LES MÉDECINS

MONSIEUR,

Puisque je suis condamné (mais ce n'est que du Médecin, dont j'appellerai plus aisément que d'un arrêt prévôtal), vous voulez bien que, de même que les criminels qui prêchent le peuple quand ils sont sur l'échelle, moi qui suis entre les mains du Bourreau, je fasse aussi des remontrances à la jeunesse. La Fièvre et le Drogueur me tiennent le poignard sur la gorge avec tant de rigueur, que j'espère d'eux qu'ils ne souffriront pas que mon discours vous puisse ennuyer. Il ne laisse pas, Monsieur le Gradué, de me dire que ce ne sera rien, et proteste cependant à tout le monde que, sans miracle, je n'en puis relever. Leurs présages, toutefois, encore que funestes, ne m'alarment guère ; car je connais assez que la souplesse de leur art les oblige de condamner tous les Malades à la mort, afin que, si quelqu'un en échappe, on attribue la guérison aux puissants remèdes qu'ils ont ; et, s'il meurt, chacun s'écrie que c'est un habile homme et qu'il l'avait bien dit. Mais admirez l'effronterie de mon Bourreau : plus je sens empirer le mal qu'il me cause par ses remèdes, et plus je me plains d'un nouvel accident, plus il témoigne s'en réjouir et ne me pense d'autre chose que d'un *Tant mieux !* Quand je lui raconte que je suis tombé dans une syncope léthargique qui m'a duré près d'une heure, il répond que c'est bon signe. Quand il me voit entre les ongles d'un flux de sang qui me déchire : « Bon, dit-il, cela vaudra une saignée ! » Quand je m'attriste de sentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extrémités, il rit, en m'assurant qu'il le savait bien, que ses remèdes éteindraient ce grand feu. Quelquefois même que, semblable à la Mort, je ne puis parler, je l'entends s'écrier aux miens qui pleurent de me voir à l'extrémité : « Pauvres nigauds que vous êtes, ne voyez-vous pas que c'est la fièvre qui tire aux abois ? » Voilà comme ce traître me berce ; et cependant, à force de me bien porter, je me meurs. Je n'ignore pas que j'ai grand tort d'avoir réclamé mes ennemis à mon secours. Mais quoi ? pouvais-je deviner que ceux dont la science fait profession de

guérir l'emploieraient tout entière à me tuer ? car hélas ! c'est ici la première fois que je suis tombé dans la fosse ; et vous le devez croire, puisque si j'y avais passé quelque autre fois, je ne serais plus en état de m'en plaindre. Pour moi, je conseille aux faibles Lutteurs, afin de se venger de ceux qui les ont renversés, de se faire Médecins ; car je les assure qu'ils mettront en terre ceux qui les y avaient mis. En vérité, je pense que de songer seulement, quand on dort, qu'on rencontre un Médecin, est capable de donner la fièvre. A voir leurs animaux étiques, affublés d'un long drap mortuaire, soutenir immobilement leur immobile maître, ne semble-t-il pas d'une bière où la Parque s'est mise à califourchon, et ne peut-on pas prendre leur houssine pour le guidon de la Mort, puisqu'elle sert à conduire son Lieutenant ? C'est pour cela sans doute, que la Police leur a commandé de monter sur des mules, et non pas sur des cauales, de peur que la race des gradués venant à croître, il n'y eût à la fin plus de bourreaux que de patients. Oh ! quel contentement j'aurais d'anatomiser leurs mules, ces pauvres mules qui n'ont jamais senti d'aiguillon, ni dedans, ni dessus la chair, parce que les éperons et les bottes sont des superfluités que l'esprit délicat de la Faculté ne saurait digérer ! Ces Messieurs se gouvernent avec tant de scrupule, qu'ils font même observer à ces pauvres bêtes (parce qu'elles sont leurs domestiques) des jeûnes plus rigoureux que ceux des Ninivites, et quantité de très-longes, dont le Rituel ne s'était point souvenu : ils leur attachent, par les diètes, la peau tout à cru dessus les os, et ne nous traitent pas mieux, nous qui les payons bien ; car ces Docteurs morfondus, ces Médecins de neige, ne nous font manger que de la gelée. Enfin, tous leurs discours sont si froids, que je ne trouve qu'une différence entre eux et les peuples du Nord, c'est que les Norvégiens ont toujours les mules aux talons, et qu'eux ont toujours les talons aux mules. Ils sont tellement ennemis de la chaleur, qu'ils n'ont pas sitôt connu dans un malade quelque chose de tiède, que, comme si ce corps était un Mont-Gibel (nom populaire de l'Etna), les voilà tous occupés à saigner, à clistériser, à noyer ce pauvre estomac dans le séné, la casse, la tisane, et à débilitier la vie pour débilitier, disent-ils, ce feu qui prend nourriture, tant qu'il rencontre de la matière ; de sorte que, si la main tout expresse de Dieu les fait rajamber vers le monde, ils l'attribuent aussitôt à la vertu des réfrigératifs dont ils ont

assoupi cet incendie. Ils nous dérobent la chaleur et l'énergie de l'être qui est au sang ; ainsi, pour avoir été trop saignés, nos Ames, en s'envolant, servent de volant aux palettes de leurs chirurgiens. Eh bien, Monsieur, que vous en semble ? Après cela, n'avons-nous pas grand fort de nous plaindre de ce qu'ils demandent dix pistoles pour une maladie de huit jours ? N'est-ce pas une cure à bon marché, où il n'y a point de charge d'âmes ? Mais confrontez un peu, je vous prie, la ressemblance qu'il y a entre le procédé des Drogueurs et le procédé d'un criminel. Le Médecin, ayant considéré les urines, interroge le patient sur la selle et le condamne ; le Chirurgien le bande, et l'Apothicaire décharge son coup par derrière. Les affligés même, qui pensent avoir besoin de leur chicane, n'en font pas grande estime. A peine sont-ils entrés dans la chambre, qu'on tire la langue au Médecin, on tourne le cul à l'Apothicaire, et l'on tend le poing au Barbier. Il est vrai qu'ils s'en vengent de bonne sorte : il en coûte toujours au Railleur le cimetière. J'ai remarqué que tout ce qu'il y a de funeste aux Enfers est compris au nombre de trois : on y voit trois fleuves, trois chiens, trois juges, trois Parques, trois Gérions, trois Hécates, trois Gorgones, trois Furies. Les fléaux dont Dieu se sert à punir les hommes, sont divisés aussi par trois : la peste, la guerre et la faim ; le monde, la chair et le Diable ; la foudre, le tonnerre et l'éclair ; la saignée, la médecine et le lavement. Enfin, trois sortes de gens sont envoyés au monde tout exprès pour martyriser l'homme pendant la vie : l'Avocat tourmente la bourse, le Médecin le corps, et le Théologien l'âme. Encore ils s'en vantent, nos Écuyers à mules ! car, comme un jour le mien entra dans ma chambre, sans autre explication, je ne lui fis que dire : *Combien ?* L'impudent meurtrier, qui comprit aussitôt que je lui demandais le nombre de ses homicides, empoignant sa grosse barbe, me répondit : « *Autant !* Je n'en fais point, continua-t-il, la petite bouche, et pour vous montrer que nous apprenons aussi bien que les Escrimeurs, l'art de tuer, c'est que nous nous exerçons, de même eux, toute notre vie, sur la tierce et sur la quarte. » La réflexion que je fis sur l'innocence effrontée de ce personnage, fut que si les autres disaient moins, ils en font bien autant ; que celui-là se contentait de tuer, et que ses camarades joignaient au meurtre la trahison ; que, qui voudrait écrire les voyages d'un Médecin, on ne pourrait pas les compter par les épitaphes de sa

Paroisse ; et qu'enfin, si la fièvre nous attaque, le Médecin nous tue et le Prêtre en chante. Mais ce serait peu à Madame la Faculté d'envoyer nos corps au sépulcre, si elle n'attendait sur notre âme. Le chirurgien enragerait, plutôt qu'avec sa charpie tous les blessés qui font naufrage entre ses mains ne fussent trouvés morts couchés avec leurs tentes. Concluons donc, Monsieur, que, tantôt ils envoient et la Mort et sa faux ensevelies dans un grain de mandragore, tantôt liquéfiées dans le canon d'une seringue, tantôt sur la pointe d'une lancette ; que, tantôt, avec un juillet, ils nous font mourir en octobre, et qu'enfin ils sont accoutumés d'envelopper leurs venins dans de si beaux termes, que dernièrement je pensais que le mien m'eût obtenu du Roi une Abbaye commendataire, quand il m'assura qu'il m'allait donner un Bénéfice de ventre. Oh ! qu'alors j'eusse été réjoui si j'eusse pu trouver à le battre par équivoque, comme fit une Villageoise à qui l'un de ces Bateleurs demandant si elle avait du pouls, elle lui répondit avec force soufflets et force égratignures, qu'il était un sot, et qu'en toute sa vie elle n'avait jamais eu ni poux ni puces ! Mais leurs crimes sont trop grands pour ne les punir qu'avec des équivoques ; citons-les en justice de la part des Trépassés. Entre tous les humains, ils ne trouveront pas un Avocat ; il n'y aura Juge qui n'en convainque quelqu'un d'avoir tué son père ; et, parmi toutes les pratiques qu'ils ont couchées au cimetière, il n'y aura pas une tête qui ne leur grince les dents. Que les pussent-elles dévorer ! Il ne faudrait pas craindre que les larmes qu'on jetterait de leur perte fissent grossir les rivières : on ne pleure, aux trépas de ces gens-là, que de ce qu'ils ont trop vécu. Ils sont tellement aimés, qu'on trouve bon tout ce qui vient d'eux même jusqu'à leur mort ; comme s'ils étaient d'autres Messies, ils meurent aussi bien que Dieu pour le salut des hommes. Mais bons Dieux ! n'est-ce pas encore là mon mauvais Ange qui s'approche ? Ah ! c'est lui-même ! je le connais à sa soutane. *Vade retro, Satanus !* Champagne, apportez-moi le bénitier. Démon gradué, je te renonce ! Oh ! l'effronté Satan ! Ne me viens-tu pas encore ordonner quelque aposume (décoction médicinale) ? Miséricorde ! c'est un Diable huguenot, il ne se soucie point de l'eau bénite ! Encore, si j'avais des poings assez raides pour former un casse-museau ; mais, hélas ! ce qu'il m'a fait avaler s'est si bien tourné en ma substance, qu'à force d'user de consommés, je suis tout

consommé moi-même. Venez donc vivement à mon secours, ou
vous allez perdre,

Monsieur,

Votre plus fidèle serviteur.

D.C.D.B.

XIX - CONTRE UN FAUX BRAVE

Il a menti, le Devin ! Les Poltrons ne meurent point à votre âge ; et puis, votre vie n'est-elle pas assez illustre pour être de celles dont les Astres prennent le soin de marquer la durée ? Les personnes de votre étage doivent s'attendre à mourir sans comète, aussi bien que beaucoup d'autres qui vous ressemblent, dont la Nature, sans le savoir, accouche tous les jours en dormant. On m'a rapporté, de plusieurs endroits, que vous vous vantiez que j'avais fait dessein de vous assassiner. Hélas ! mon grand ami, me croyez-vous si fou d'entreprendre l'impossible ? Eh ! de grâce, par où frapper un homme pour le tuer subitement, qui n'a ni cœur ni cervelle ? Je veux mourir, si la façon dont vous vivez, impénétrable aux injures, ne fait croire que vous avez pris la tâche d'essayer combien un homme sans cœur peut durer naturellement. Ces réflexions étaient assez considérables pour m'obliger à vous faire sentir ce que pèse un tricot ; mais cette longue suite de vos ancêtres, dont vous prônez l'antiquité, m'ont retenu le bras. J'y trouve même quelque apparence, depuis qu'un fameux Généalogiste m'a fait voir aussi clair que le jour que tous vos titres de noblesse furent perdus dans le Déluge, et qu'il m'a prouvé que vous êtes gentilhomme avec autant d'évidence que le prouva ce Villageois au Roi François I^{er}, quand il lui dit que Noé avait eu trois fils dans l'Arche, et qu'il n'était pas certain duquel il était sorti. Mais, sans cela même, je me serais toujours bien douté que vous êtes de bonne maison, puisque personne ne peut nier que la vôtre ne soit une des plus neuves de ce Royaume. Ainsi, quand les Blasonneurs de ce siècle s'en devraient scandaliser, prenez des armes ; et, si vous m'en croyez, vous vous donnerez celles-ci : vous porterez de gueules à deux fesses chargées de clous sans nombre, à la vilénie en cœur, et un bâton brisé sur le chef. Toutefois, comme on ne remplit l'écu du Roturier qu'on veut anoblir, qu'après le fait d'armes qui l'en a rendu digne, je vous attends où ce laquais vous conduira, afin que, selon les prouesses de Chevalerie que vous aurez faites, je vous chausse les éperons : vous ne devez pas craindre d'y tomber pour

victime, car si le sort vous attend en quelque lieu, c'est plutôt à l'étable qu'au lit d'honneur ou sur la brèche d'une muraille ; et, pour moi qui me connais un peu en physionomie, je vous engage ma parole que votre destinée n'est pas de mourir sur le pré, ou bien ce sera pour avoir trop mangé de foin. Consultez pourtant là-dessus toutes les puissances de votre âme, afin que je m'arme vite d'une épée ou de ce qu'en Français on appelle un bâton.

FIN DES LETTRES SATIRIQUES

LETTRES AMOUREUSES

I

A MADAME *****

MADAME,

Pour une personne aussi belle qu'Alcidiane, il vous fallait sans doute, comme à cette Héroïne, une demeure inaccessible ; car, puisqu'on n'abordait à celle du Roman que par hasard, et que, sans un hasard semblable, on ne peut aborder chez vous, je crois que par enchantement vos charmes ont transporté ailleurs, depuis ma sortie, la Province où j'ai eu l'honneur de vous voir. Je veux dire, Madame, qu'elle est devenue une seconde Ile flottante, que le vent trop furieux de mes soupirs pousse et fait reculer devant moi, à mesure que j'essaye d'en approcher. Mes Lettres mêmes, pleines de soumissions et de respects, malgré l'art et la routine des Messagers les mieux instruits, n'y sauraient aborder. Il ne me sert de rien que vos louanges, qu'elles publient, les fassent voler de toutes parts ; elles ne vous peuvent rencontrer ; et je crois même que si par le caprice du hasard ou de la renommée qui se charge fort souvent de ce qui s'adresse à vous, il en tombait quelque'une du Ciel dans votre cheminée, elle serait capable de faire évanouir votre château. Pour moi, Madame, après des aventures si surprenantes, je ne doute quasi plus que votre Comté n'ait changé de climat avec le pays qui lui est antipode ; et j'apprends que, le cherchant dans la Carte, je ne rencontre à sa place, comme on trouve aux extrémités du Septentrion : *Ceci est une Terre où les glaces empêchent d'aborder*. Ah ! Madame, le Soleil à qui vous ressemblez, et à qui l'ordre de l'Univers ne permet point de repos, s'est bien fixé dans les Cieux pour éclairer une victoire, où il n'avait presque pas d'intérêt. Arrêtez-vous, pour éclairer la plus belle des vôtres ; car je proteste (pourvu que vous ne fassiez plus disparaître ce palais enchanté, où je vous parle tous les jours en esprit) que mon entretien muet et discret ne vous fera jamais entendre que des vœux, des hommages et des adorations. Vous savez que mes Lettres n'ont

rien qui puisse être suspect ; pourquoi donc appréhendez-vous la conversation d'une chose qui n'a jamais parlé ? Ah ! Madame, s'il m'est permis d'expliquer mes soupçons, je pense que vous me refusez votre vue pour ne pas communiquer avec un profane un miracle plus d'une fois. Cependant, vous savez que la conversion d'un incrédule comme moi (c'est une qualité que vous m'avez jadis reprochée) demanderait que je visse un tel miracle plus d'une fois. Soyez donc accessible aux témoignages de vénération que j'ai dessein de vous rendre. Vous savez que les Dieux reçoivent favorablement la fumée de l'encens que nous leur brûlons ici-bas, et qu'il manquerait quelque chose à leur gloire, s'ils n'étaient adorés. Ne refusez donc pas de l'être, car, si tous vos attributs sont adorables, puisque vous possédez très-éminemment les deux principaux, la sagesse et la beauté, vous me feriez faire un crime, m'empêchant d'adorer en votre personne le divin caractère que les Dieux y ont imprimé, Moi principalement, qui suis et serai toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble et très-passionné Serviteur.

II

MADAME,

Le feu dont vous me brûlez a si peu de fumée, que je défie le plus sévère Capuchon d'y noircir sa conscience et son humeur. Cette chaleur céleste, pour qui tant de fois saint Xavier pensa crever son pourpoint, n'était pas plus pure que la mienne, puisque je vous aime comme il aimait Dieu, sans vous avoir jamais vue. Il est vrai que la personne qui me parla de vous fit de vos charmes un tableau si achevé, que, tant que dura le travail de son chef-d'œuvre, je ne pus m'imaginer qu'elle vous peignait, mais qu'elle vous produisait. Ç'a été sur sa caution que j'ai capitulé de me rendre ; ma Lettre en est l'otage. Traitez-la, je vous prie, humainement, et agissez avec elle de bonne guerre ; car, quand le Droit des gens ne vous y obligerait pas, la prise n'est pas si peu considérable, qu'elle en puisse faire rougir le Conquérant. Je ne nie pas, à la vérité, que la seule imagination des puissants traits de vos yeux ne m'ait fait tomber les armes de la main, et ne m'ait contraint de vous demander la vie. Mais, aussi, en vérité, je pense avoir beaucoup aidé à votre victoire. Je combattais, comme qui voulait être vaincu ; je présentais à vos assauts toujours le côté le plus faible ; et tandis que j'encourageais ma raison au triomphe, je formais en mon âme des vœux pour sa défaite. Moi-même, contre moi, je vous prêtais main-forte, et si le repentir d'un dessein si téméraire me forçait d'en pleurer, je me persuadais que vous tiriez ces larmes de mon cœur, pour le rendre plus combustible, ayant ôté l'eau d'une maison où vous vouliez mettre le feu ; et je me confirmais dans cette pensée, lorsqu'il me venait en mémoire que le cœur est une place au contraire des autres, qu'on ne peut garder, si l'on ne la brûle. Vous ne croyez peut-être pas que je parle sérieusement ? Si fait, en vérité ; et je vous proteste, si je ne vous vois bientôt, que la bile et l'amour me vont rôtir d'une si belle sorte, que je laisserai aux vers du cimetière l'espérance d'un maigre déjeuner. Quoi ! vous vous en riez ? Non, non, je ne me moque point, et je prévois, par tant de sonnets, de

madrigaux et d'élégies, que vous avez reçus ces jours-ci de moi (qui ne sais ce que c'est que la Poésie), que l'amour me destine au voyage du Royaume des Dieux, puisqu'il m'a enseigné la langue du pays. Si toutefois quelque pitié vous émeut à différer ma mort, mandez-moi que vous me permettez de vous aller offrir ma servitude, car, si vous ne le faites, et bientôt, on vous reprochera que vous avez, sans connaissance de cause, inhumainement tué de tous vos Serviteurs le plus passionné, le plus humble et le plus obéissant Serviteur,

DE BERGERAC.

III

MADAME,

Vous me voulez du bien ! Ah ! dès la première ligne, je suis votre très-humble, très-obéissant et très-passionné Serviteur ; car je sens déjà mon âme, par l'excès de sa joie, se répandre si loin de moi, qu'elle aura passé sur mes lèvres auparavant que j'aie le temps de finir ainsi ma Lettre. Toutefois, la voilà conclue, et je puis, si je veux, la fermer. Aussi bien, puisque vous m'assurez de votre affection, tant de lignes ne sont pas nécessaires contre une place prise ; et n'était que c'est la coutume qu'un Héros meure debout et un Amoureux en se plaignant, j'aurais pris congé de vous et du Soleil, sans vous le faire savoir ; mais je suis obligé d'employer des derniers soupirs de ma vie à publier, en vous disant adieu, que j'expire d'amour, vous saurez bien pour qui ? Vous croirez peut-être que le mourir des Amants n'est autre chose qu'une façon de parler, et qu'à cause de la conformité des noms de l'amour et de la mort, ils prennent souvent l'un pour l'autre ; mais je suis fort assuré que vous ne douterez pas de la possibilité du mien, quand vous aurez considéré la violence et la longueur de ma maladie, et moins encore quand, après avoir lu ce discours, vous trouverez à l'extrémité,

Madame,
Votre Serviteur.

IV

MADAME,

Bien loin d'avoir perdu le cœur, quand je vous fis hommage de ma liberté, je me trouve, au contraire, depuis ce jour-là, le cœur beaucoup plus grand. Je pense qu'il s'est multiplié, et que, comme s'il n'était pas assez d'un pour tous vos coups, il s'est efforcé de se reproduire en toutes mes artères, où je le sens palpiter, afin d'être présent en plus de lieux, et de devenir, lui seul, le seul objet de tous vos traits. Cependant, Madame, la franchise, ce trésor précieux pour qui Rome autrefois a risqué l'Empire du monde, cette charmante liberté, vous me l'avez ravie, et rien de ce qui, chez l'âme, se glisse par les sens, n'en a fait la conquête. Votre esprit seul méritait cette gloire ; sa vivacité, sa douceur, son étendue et sa force valaient bien que je l'abandonnasse à de si nobles fers : cette belle et grande âme, élevée dans un Ciel si fort au-dessus de celui de la raisonnable, et si proche de l'intelligible, qu'elle en possède éminemment tout le beau, et je dirais même beaucoup du Souverain Créateur qui l'a formée, si, de tous les attributs qui sont essentiels à sa perfection, il ne manquait en elle celui de miséricordieuse. Oui, si l'on peut imaginer dans une Divinité quelque défaut, je vous accuse de celui-là. Ne vous souvient-il pas de ma dernière visite, où, me plaignant de vos rigueurs, vous me promîtes, au sortir de chez vous, que je vous retrouverais plus humaine, si vous me trouviez plus discret, et que je vinsse, en me disant adieu, le lendemain, parce que vous aviez résolu d'en faire l'épreuve ? Mais, hélas ! demander l'espace d'un jour pour appliquer le remède à des blessures qui sont au cœur ! N'est-ce pas attendre, pour secourir un malade, qu'il ait cessé de vivre ? Et, ce qui m'étonne encore davantage, c'est que, vous défiant que ce miracle ne puisse arriver, vous fuyez de chez vous pour éviter ma rencontre funeste. Eh bien, Madame, eh bien, fuyez-moi, cachez-vous, même de mon souvenir. On doit prendre la fuite et l'on se doit cacher, quand on a fait un meurtre. Que dis-je ? grands Dieux ! Ah ! Madame, excusez la fureur d'un désespéré ;

non, non, paraissez ! c'est une loi pour les hommes, qui n'est pas faite pour vous ; car il est inouï que les Souverains aient jamais rendu compte de la mort de leurs esclaves. Oui, je dois estimer mon sort trop glorieux d'avoir mérité que vous prissiez la peine de causer sa ruine ; car, du moins, puisque vous avez daigné me haïr, ce sera un témoignage à la postérité, que je ne vous étais pas indifférent. Aussi, la mort, dont vous avez cru me punir, me cause de la joie ! Et si vous avez de la peine à comprendre quelle peut être cette joie, c'est la satisfaction secrète que je ressens d'être mort pour vous, en vous faisant ingrate. Oui, Madame, je suis mort, et je prévois que vous aurez bien de la difficulté à concevoir comment il se peut faire, si ma mort est véritable, que moi-même je vous en mande la nouvelle. Cependant il n'est rien de plus vrai ; mais apprenez que l'homme a deux trépas à souffrir sur la terre : l'un violent, qui est l'amour, et l'autre naturel, qui nous rejoint à l'indolence de la matière. Et cette mort, qu'on appelle *amour*, est d'autant plus cruelle, qu'en commençant d'aimer on commence aussitôt à mourir. C'est le passage réciproque de deux âmes qui se cherchent pour animer en commun ce qu'elles aiment, et dont une moitié ne peut être séparée de sa moitié, sans mourir, comme il est arrivé,

Madame, à
Votre fidèle Serviteur.

V

MADAME,

Suis-je condamné de pleurer encore bien longtemps ? Eh ! je vous prie, ma belle Maîtresse, au nom de votre bon Ange, faites-moi cette amitié de me découvrir là-dessus votre intention, afin que j'aie de bonne heure retenu place aux Quinze-Vingts, parce que je prévois que, de votre courtoisie, je suis prédestiné à mourir aveugle. Oui, aveugle, car votre ambition ne se contenterait pas que je fusse simplement borgne ! N'avez-vous pas fait deux alambics de mes deux yeux, par où vous avez trouvé l'invention de distiller ma vie, et de la convertir en eau toute claire ? En vérité, je soupçonnerais (si ma mort vous était utile, et si ce n'était la seule chose que je ne puis obtenir de votre pitié) que vous n'épuisez ces sources d'eau, qui sont chez moi, que pour me brûler plus facilement ; et je commence d'en croire quelque chose, depuis que j'ai pris garde que, plus mes yeux tirent d'humide de mon cœur, plus il brûle. Il faut bien dire que mon Père ne forma pas mon corps du même argile, dont celui du premier Homme fut composé, mais qu'il le tailla sans doute d'une pierre de chaux, puisque l'humidité des larmes que je répands m'a tantôt consommé. Mais consommé, croiriez-vous bien, Madame, de quelle façon ? Je n'oserais plus marcher dans les rues, embrasé comme je suis, que les enfants ne m'environnent de fusées, parce que je leur semble une figure échappée d'un feu d'artifice ; ni à la campagne, qu'on ne me prenne pour un de ces ardents qui traînent à la rivière. Enfin, vous pouvez connaître tout ce que cela veut dire ; c'est, Madame, que si vous ne revenez, et bientôt, vous entendrez dire, à votre retour, quand vous demanderez où je demeure, que je demeure aux Tuileries, et que mon nom, c'est la bête à feu qu'on fait voir aux Badauds pour de l'argent. Alors, vous serez bien honteuse, d'avoir un Amant salamandre, et le regret de voir brûler, dès ce monde,

Madame,

Votre serviteur.

VI

MADemoISELLE,

J'ai reçu vos magnifiques bracelets, qui m'ont semblé tout glorieux de porter vos chiffres ; ne craignez plus, après cela, qu'un prisonnier, arrêté par les bras et par le cœur, vous puisse échapper. Je confesse cependant que votre don m'eût été suspect, à cause qu'il entre presque toujours des cheveux et des caractères dans la composition des charmes ; mais, comme vous avez tant d'autres moyens plus nobles pour causer la mort, je n'ai garde de vous soupçonner de sortilège ; et puis, j'aurais tort de me dérober aux secrets de votre magie, ne m'étant pas possible de me soustraire à mon horoscope, qui s'est accordé avec le vôtre, de ma triste aventure. Ajoutez à cette considération, qu'elle sera beaucoup plus recommandable si elle arrive par des moyens surnaturels et s'il faut un miracle pour la causer. Je m'imagine, Mademoiselle, que vous prenez ceci pour une raillerie ? Eh bien, parlons sérieusement. Dites-moi donc en conscience : N'est-ce pas acquérir un cœur à bon marché, qui ne vous coûte que cinq ou six coups de brosse ? Par ma foi, si vous en trouvez d'autres à ce prix-là, je vous conseille de les prendre ; car il peut revenir plus facilement des cheveux à la tête, que des cœurs à la poitrine. Mais n'auriez-vous point choisi, par malice, des cheveux à me faire présent, pour m'expliquer en hiéroglyphe l'insensibilité de votre cœur ? Non, je vous tiens plus généreuse ; mais, quelque mal intentionnée que vous soyez, je confonds tellement dans ma joie toutes les choses qui me viennent de votre part, que les mains qui m'outragent ou qui me caressent me sont également souhaitables, pourvu qu'elles soient les vôtres, et la Lettre que je vous envoie en est une preuve, puisqu'elle ne tend qu'à vous remercier, de m'avoir lié les bras, de m'avoir tiré par les cheveux ; et par toutes ces violences, m'avoir fait,

Mademoiselle,
Votre serviteur.

VII

MADAME,

Je ne me plains pas seulement du mal que vos beaux yeux ont eu la bonté de me faire, je me plains encore d'un plus cruel que leur absence me fait souffrir. Vous laissâtes en mon cœur, lorsque je pris congé de vous, une insolente, qui, sous prétexte qu'elle se dit votre idée, se vante d'avoir sur moi puissance de vie et de mort. Encore, elle enchérit tyranniquement sur votre empire et passe à cet excès d'inhumanité de déchirer les plaies que vous aviez fermées, et d'en creuser de nouvelles dans les vieilles qu'elle sait ne pouvoir guérir. Mandez-moi, je vous prie, quand cet astre, qui semble n'avoir éclipsé que pour moi, reviendra dissiper les nuages de mes inquiétudes. N'est-ce pas assez donner d'exercice à cette constance, à qui vous promettiez le triomphe ? Ne m'avez-vous pas juré, en partant pour votre voyage, que toutes mes fautes étaient effacées, que vous les oubliiez pour jamais, et que jamais vous ne m'oublieriez ? Oh ! belles espérances qui se sont évanouies avec l'air qui les a formées ! A peine eûtes-vous achevé ces paroles trompeuses, répandu quelques larmes perfides et poussé des soupirs artificieux, dont votre bouche et vos yeux démentaient votre cœur, que, fortifiant en votre âme un reste de cruauté cachée, vous redoublâtes vos caresses, afin d'éterniser en ma mémoire le cruel souvenir de vos faveurs que j'avais perdues ; mais vous fîtes encore davantage : vous vous éloignâtes des lieux où ma vue aurait été capable de vous toucher de pitié, et vous vous absentâtes de moi pendant mon supplice, comme le Roi s'éloigne de la place où l'on exécute les Criminels, de peur d'être importuné de leur grâce. Mais à quoi bon, Madame, tant de précautions ? Vous connaissez trop bien la puissance de vos coups, pour en appréhender la guérison. La Médecine, qui parle de toutes les maladies, n'a rien écrit de celle qui me tue, à cause qu'elle en parle comme les pouvant traiter ; mais celle qu'a produite en moi votre amour est une maladie incurable ; car le moyen de vivre, quand on a donné son cœur, qui est la cause de

la vie ? Rendez-le-moi donc, ou me donnez le vôtre en la place du mien ; autrement, dans la résolution où je suis de terminer par une mort sanglante ma pitoyable destinée, vous allez attacher, aux conquêtes que méditent vos yeux, un trop funeste augure, si la victime, que je vous dois immoler, se rencontre sans cœur. Je vous conjure donc encore une fois, puisque pour vivre vous n'avez pas besoin de deux cœurs, de m'envoyer le vôtre, afin que, vous sacrifiant une hostie entière, elle vous rende et l'Amour et la Fortune propices, et m'empêche de faire une mauvaise fin, quand même je ferais tomber, au bas de ma Lettre mal à propos, que je suis et serai, jusque dans l'autre monde,

Madame,
Votre fidèle Esclave.

VIII

MADAME,

Vous vous plaignez d'avoir reconnu ma passion dès le premier moment que la Fortune m'obligea de votre rencontre ! Mais, vous, à qui votre miroir fait connaître, quand il vous montre votre image, que le Soleil a toute sa lumière et toute son ardeur, dès l'instant qu'il paraît, quel motif avez-vous de vous plaindre d'une chose à qui ni vous ni moi ne pouvons apporter d'obstacle ? Il est essentiel, à la splendeur des rayons de votre beauté, d'illuminer les corps, comme il est naturel au mien de réfléchir vers vous cette lumière que vous jetez sur moi ; et, de même qu'il est de la puissance du feu de vos brûlants regards d'allumer une matière disposée, il est de celle de mon cœur d'en pouvoir être consumé. Ne vous plaignez donc pas, Madame, avec injustice, de cet admirable enchaînement, dont la Nature a joint d'une société commune les effets avec leurs causes. Cette connaissance imprévue est une suite de l'ordre qui compose l'harmonie de l'Univers ; et c'était une nécessité, prévue au jour natal de la création du monde, que je vous visse, vous connusse et vous aimasse ; mais, parce qu'il n'y a point de cause qui ne tende à une fin, le point auquel nous devons unir nos âmes étant arrivé, vous et moi tenterions en vain d'empêcher notre destinée. Mais admirez les mouvements de cette prédestination. Ce fut à la pêche où je vous rencontrai : les filets, que vous dépliâtes en me regardant, ne vous annonçaient-ils pas ma prise ? Et, quand j'eusse évité vos filets, pouvais-je me sauver des hameçons pendus aux lignes de cette belle Lettre que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer quelques jours après, dont chaque parole obligeante n'était composée de plusieurs caractères qu'afin de me charmer ? Aussi, je l'ai reçue avec des respects, dont je ferais l'expression, en disant que je l'adore, si j'étais capable d'adorer quelque autre chose que vous. Je la baisai au moins avec beaucoup de tendresse, et je m'imaginai, en pressant mes lèvres sur votre chère Lettre, baiser votre bel esprit dont elle est l'ouvrage. Mes yeux prenaient plaisir de

repasser plusieurs fois sur tous les caractères que votre plume avait marqués : insolents de leur fortune, ils attiraient chez eux toute mon âme, et, par de longs regards, s'y attachaient pour se joindre à ce beau crayon de la vôtre. Vous fussiez-vous imaginé, Madame, que, d'une feuille de papier, j'eusse pu faire un si grand feu ? Il ne s'éteindra jamais pourtant, que le jour ne soit éteint pour moi ! Que si mon âme et mon amour se partagent en deux soupirs, quand je mourrai, celui de mon amour partira le dernier. Je conjurerai, à l'agonie, le plus fidèle de mes amis de me réciter cette aimable Lettre ; et, lorsqu'en lisant il sera parvenu à la fin, où vous vous abaissez jusqu'à vous dire *ma Servante*, je m'écrierai jusqu'à la mort : Ah ! cela n'est pas possible, car moi-même j'ai toujours été,

Madame,

Votre très-humble, très-fidèle et très-obéissant Esclave,

DE BERGERAC.

IX

MADAME,

Le souvenir que j'ai de vous, au lieu de vous réjouir, devrait vous faire pitié ! Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée, qui brûle à force de trembler, que la douleur fait tressaillir de joie, et qui craint autant que la mort la guérison de ses blessures. Voilà ce que je suis, lorsque je parle à vous. Je m'enquête aux plus habiles de ma connaissance, d'où vient cette maladie ; ils disent que c'est Amour. Mais je ne le puis croire, à cause que ceux de mon âge ne sont guère travaillés de cette infirmité. Ils répondent que l'Amour est un enfant, et qu'il s'arrête à ses pareils ; qu'il est malaisé à des enfants de se jouer longtemps avec du feu sans se brûler, et que leur poitrine est plus tendre que celle des hommes. Oh ! Dieux, s'il est vrai, que deviendrai-je ? Je n'ai point d'expérience, je hais les remèdes, j'aime la main qui me frappe, et enfin je suis attaqué d'un mal où je ne puis appeler le Médecin, qu'on ne se moque de moi. Encore, si vous n'aviez mon cœur, j'aurais le cœur de me défendre ! Mais j'ai fait, par ce présent, que je n'oserais pas même me fier à vous, à cause que vous avez le cœur double. Songez donc à me donner le vôtre, car je suis d'une profession à être montré au doigt, si l'on vient à savoir que je n'ai point de cœur ; et puis, voudriez-vous avouer une personne sans cœur pour votre passionné Serviteur ?

X

M...,

Je ne te vois qu'à demi, parce que je t'aime trop ; et tu penses me voir trop, parce que tu ne m'aimes qu'à demi ! Viens chez moi tout à l'heure, si tu veux convaincre de mensonge l'appréhension que j'ai de ne te voir jamais. Il y a déjà un jour que nous ne nous sommes vus ! un jour, bons Dieux ! Ah ! je ne le veux pas croire, ou bien il faut me résoudre à mourir. Penses-tu donc m'avoir laissé dans le cœur ton image assez achevée, pour se reposer sur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part ? Il est vrai qu'elle y est, et très-véritable, encore qu'elle y est peinte fort bien ; mais je n'oserais la présenter à mes yeux, parce que je m'imagine qu'il la faudrait tirer de mon cœur, et je ne sais si je l'y pourrais remettre sans toi. Je vois bien maintenant que je ne suis pas un Soleil, comme tu m'as souvent appelé ; car les cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures : j'en compte plus de mille depuis ta cruelle absence de chez nous. Cependant tu ne regardes l'horloge que pour y apprendre l'heure de ton dîner, sans te soucier si celle que tu souhaites ne sera point peut-être ma dernière, ou, quand tu viendras faire de belles excuses, si tu me trouveras en vie pour les écouter !

XI - REGRET D'UN ÉLOIGNEMENT

MADAME,

Dois-je pleurer, dois-je écrire, dois-je mourir ? Il vaut mieux que j'écrive ; mon cornet me prêtera plus d'encre que mes yeux ne me fourniront de larmes ; et, quand je penserais guérir de la tristesse de votre absence par ma mort, ce ne serait pas me rapprocher de vous, puisque Paris est plus près de Saumur que Saumur des Champs Élysées. Mais que vous écrirais-je, bons Dieux ? Rien, sinon que j'espère bientôt faire voyage pour le Poitou ou pour l'Enfer ; que je vous prie de consoler mes amis de la perte qu'ils font à cause de vous ; et que, si vous souhaitez me mander quelque chose, vous adressiez vos lettres au Cimetière de Saint-Jacques ; c'est là que votre Messager aura de mes nouvelles. Le Fossoyeur ou mon épitaphe lui apprendront mon logis, et lui feront lire que, ne sachant où vous rencontrer en ce monde, je suis parti pour l'autre, étant bien assuré que vous y viendrez. Ce ne vous sera pas peu de consolation, quand vous trouverez, pour vous garantir des insolences du Diable, ce Diable,

Madame,
Votre serviteur,
DE BERGERAC.

XII

MADAME,

Bien loin d'avoir perdu le cœur en vous voyant, comme prêchent les passionnés du siècle, je me trouve depuis ce jour-là beaucoup plus honnête homme. Mais comment aussi l'aurais-je perdu ? Que comme, s'il eût appréhendé de n'être pas assez d'un pour tous vos coups, je le sentis palpiter à cet abord en tous mes artères, et c'était ce petit jaloux qui se reproduisait indivisiblement en chaque atome de ma chair, afin qu'occupant tout seul mon corps tout entier, rien que lui ne participât à l'honneur d'être blessé de vous. Je ne dirai point non plus, comme le vulgaire, de même que si vous étiez un basilic, que ce furent vos yeux qui me firent mourir. Comme toutes vos armes ne sortirent pas de votre vue, toutes vos armes n'entrèrent pas par la mienne. Quand votre bouche me charmait, c'était mon oreille qui m'en apportait le poison ; quand j'étais excité par l'aimable douceur de votre peau bien unie, c'était sur la déposition de mes mains que je me condamnais au feu. Votre beauté même ne faisait pas grand effort contre moi, parce que votre visage, qui fut jadis son trône, était alors son cimetière ; et tant de petits trous, qu'on y discerne, me semblaient être les fosses où la vérole avait mis vos attraits en sépulture. Cependant la franchise pour qui Rome autrefois a risqué l'empire du monde, cette divine liberté, vous me l'avez ravie, et rien de ce qui chez l'âme se glisse par les sens n'en a fait la conquête ; votre esprit seul méritait cette gloire ; sa vivacité, sa douceur, son courage, valaient bien que je me donnasse à de si beaux fers. Je ne crois pas pourtant que vous soyez un Ange, car vous êtes palpable ; je n'ai garde aussi de penser que vous soyez comme moi, puisque vous êtes insensible ; cela me fait imaginer que vous êtes quelque chose au milieu du raisonnable et de l'intelligible ; j'aurais dit même que vous tenez de la nature humaine et divine, si, de tous les attributs qui sont nécessaires à la perfection du premier Être, et qui vous sont essentiels, celui de miséricordieuse ne vous manquait. Oui, si l'on peut imaginer

en une Divinité quelque défaut, je vous accuse de celui-là. Ce jour même que vous me blessâtes, vous me promîtes l'appareil, dans trois autres ; outre que c'eût été donner remède trop tard à un mal qui gagne le cœur, encore n'y vîntes-vous pas, mais vous fîtes bien : car on doit se tenir caché, quand on a tué un homme. Sortez toutefois sans rien craindre, sortez, c'est une loi pour le vulgaire, qui ne vous regarde point. Il serait fort nouveau qu'on recherchât un Tyran de la mort de son Esclave. Vous vous étonnez peut-être que moi-même j'escrime ? Je le fais pourtant sans miracle ; mais, aussi, l'homme a deux trépas à souffrir sur la terre : celui d'Amour et celui de Nature. Je puis donc croire que, quand je commençai de vous aimer, je commençai de mourir, puisque la mort est définie la séparation de l'esprit et du corps, et que je perdis l'esprit au moment que je vous aimai. Mais quand, avec la peine d'amour, j'aurai encore subi celle où la condition d'animal nous astreint (quoique je ne sente plus les douleurs de la première), je ne laisserai pas de m'en souvenir éternellement là-bas ; et si on diffère de qualités en l'autre monde, comme en celui-ci, vous serez toujours ma Souveraine ; et moi, fus-je entre les flammes qui dévoreront ma substance, je serai toujours,

Votre Serviteur très-ardent.

XIII

MADAME,

Le mal que je souffre pour vous n'est point la mort assurément ; et, toutefois je me meurs : depuis que je vous ai vue, je brûle, je tremble, mon pouls est dérégulé. C'est donc la fièvre ? Hélas ! ce ne l'est point ; car on la définit une disproportion querelleuse des qualités de l'animal, et c'est la parfaite harmonie de nos tempéraments qui m'a rendu malade. Quand je vous aperçus, il me sembla trouver ce mot, à la recherche de qui la Nature pousse tous les hommes ; quand vous parlâtes, je m'écriai : « Voilà ce que j'ai voulu dire tant de fois ! » Mon cœur soufflait dans mes entrailles, frappait contre les murs de sa prison, et maudissait le Ciel, qui, lui donnant l'envie et les moyens de reconnaître sa moitié, lui refusait le pouvoir de la joindre après l'avoir trouvée. Cependant il s'est dépité de telle sorte, ce petit Souverain, de n'être pas absolu dans son empire, qu'il me refuse ses fonctions ; il ne prend rien de mon foie qui ne soit combustible ; il arrête le mouvement de mes poumons, de peur d'en être rafraîchi ; partout il envoie du fiel, et, si je dure encore trois jours en cet état, on verra peut-être mon corps s'allumer au milieu des rues : je suis déjà si sec, que la moindre étincelle qui me touchera, c'est fait de moi. Prévenez cet accident, Madame ; venez à lui, puisqu'il ne peut aller à vous. Hélas ! c'est un téméraire, c'est un Samson, qui ne se souciera pas de mourir étouffé sous les ruines de son palais, pourvu qu'il accable en tombant ceux qui l'empêchent de vous embrasser. Songez que la Nature, vous ayant faite capable de me blesser, vous a lié une jambe, de peur que vous ne puissiez emporter en fuyant le remède que vous me devez ; et ces blessures ne sont point imaginaires ; car enseignez-moi, je vous prie, un endroit de votre corps où je puisse attacher ma vue, dont il ne soit sorti une flèche invisible qui m'a frappé ? Y a-t-il sur vous un atome de chair qui ne soit coupable de ma mort, autant de fois que je le trouve beau ? Vous me semblez un agréable hérisson, qui ne souffrez jamais qu'on se détache d'une

épine que pour faire tomber sur d'autres. Votre front me flatte, vos yeux me promettent, votre bouche me rit, mais il survient à la traverse ma mauvaise Fortune qui me défend d'espérer. Opprimez, pour l'amour de moi, cette barbare ; ne souffrez pas qu'une aveugle malicieuse triomphe de votre bonté ! Votre visage me dit *oui* ; cette cruelle me dit *non*. Vous ferait-elle mentir, la maraude ? Elle ne saurait, ou bien vous le voudrez. Ah ! qu'elle serait bravée, et que je serais heureux, si ce bien qu'une personne disgraciée de la Nature ne saurait espérer que du caprice de cette folle, je le recevais de votre propre main ! Car j'aimerais bien mieux vous être obligé qu'à mon ennemie. Je suis cependant entre les deux occupé à regarder, tantôt vous, tantôt elle, et je demande, en pleurant, qui me fera meilleur visage. Je l'espère de vous ; et qui m'en demanderait la raison, je ne sais, sinon que vous êtes belle. Je l'attends d'elle, à cause qu'elle ne se peut réconcilier avec moi, sinon par un plaisir dont la grandeur soit proportionnée à la grandeur des déplaisirs qu'elle m'a faits. Oh ! Dieux, que notre bien est mal assuré, lorsqu'il est entre les mains d'une jeune fille et de la Fortune ! Mais, si l'un et l'autre négligent de me guérir, j'aurais recours au Médecin de tous les grands maux : c'est la Mort ; oui, je mourrai ! Peut-être qu'alors mon désastre vous attendrira ; que vous résisterez plus douloureusement aux traits de la mort que de l'amour, et qu'un jour, quand on demandera qui j'étais, vous ajouterez, aux larmes que l'humanité forcera vos yeux de donner, un petit soulèvement d'estomac aux mânes d'une personne qui vous a tant aimé. Ah ! si ce bonheur accompagne mes cendres, que les pierres de mon tombeau seront légères dessus elles ! Qu'elles attendront bien paisiblement le dernier jour du monde ! qu'elles se lèveront de bon cœur, pour aller au Tribunal rendre compte de ma vie ! J'irai toutefois ; je me plaindrai de votre barbarie, je demanderai à Dieu qu'il m'en fasse justice : il vous condamnera à brûler sous la terre, car j'ai brûlé dessus. Prévenez par là, cependant, Madame, un si rigoureux arrêt : brûlons d'amour ! Cette flamme est si douce ; personne n'en est jamais mort. L'aimez-vous mieux par la main d'un autre que par moi, qui n'ai garde de vous faire du mal, puisque je suis,

Votre serviteur ?

D.C.

XIV - REPROCHE À UNE CRUELLE

MADemoisELLE,

Je vous écris avec du sang barbare, afin que vous baigniez vos yeux dedans la source de ma vie. Que ne pouvez-vous le boire en le regardant ! J'aurais plus obtenu de votre cruauté en une heure, que je n'ai fait en dix ans de votre affection, puisque par elle je verrais unir mon âme à la vôtre. Figurez-vous donc, non-seulement mes idées peintes avec mon sang, mais mon sang, comme il fumait dans mes veines, encore imprimé des idées qu'il a reçues de la douleur. Oui, je sentais, en vous écrivant mon cœur distiller par ma plume ; car, au défaut des larmes, que mes infortunes ont épuisées, je n'ai trouvé chez moi que cet esclave qui vous pût entretenir. Le Soleil, plus bilieux que vous, est pourtant plus pitoyable : il ne consume aucune chose, tant qu'il y trouve une larme ; mais vous êtes sans doute un soleil hétéroclite ; et ce qui me le fait croire, c'est que celui de là-haut ne loge qu'un mois dans une maison, et votre hôte se plaint qu'il y en a trois que vous êtes au Gemini (que vous me donnez un rival) ; c'est peut-être la raison qui m'a si longtemps empêché de vous voir ; ou bien, pour passer des superstitions de jadis à celle d'à présent, et m'accommoder aux bruits qui courent de votre conversion, je ne puis maintenant vous voir, à cause que les Saints sont cachés en Carême. Ma foi ! pourtant, faites arriver Pâques avant la Semaine Sainte, ou bien je suis,

Mademoiselle,
Votre serviteur.

FIN DES LETTRES AMOUREUSES

Livre-et